Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-22736/fragment/page=0002

00 R.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-22736/fragment/page=0003

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE,

Par feu Mr. l'Abbé BAZIN.

A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION.

M. DCC. LXV.

Universitäts- u. Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-22736/fragment/page=0006

A TRÈS-HAUTE

ET

TRÈS-AUGUSTE PRINCESSE

CATHERINE SECONDE,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES,

PROTECTRICE DES ARTS

ET DES SCIENCES;

Digne par ſon eſprit de juger des anciennes Nations, comme elle eſt digne de gouverner la ſienne.

Offert très-humblement par le Neveu de L'AUTEUR.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Introduction*, page 1
II. *Des différentes races d'hommes*, 5
III. *De l'antiquité des Nations*, 11
IV. *De la connaissance de l'Ame*, 14
V. *De la Religion des premiers hommes*, 17
VI. *Des usages & des sentiments communs à presque toutes les Nations anciennes*, 25
VII. *Des Sauvages*, 31
VIII. *De l'Amérique*, 42
IX. *De la Théocratie*, 46
X. *Des Caldéens*, 49
XI. *Des Babyloniens devenus Persans*, 59
XII. *De la Syrie*, 65
XIII. *Des Phéniciens & de Sanchoniaton*, 69
XIV. *Des Scythes & des Gomérites*, 76
XV. *De l'Arabie*, 79
XVI. *De Bram, Abram, Abraham*, 84
XVII. *De l'Inde*, 89

CHAP. XVIII. *De la Chine*, page 101
XIX. *De l'Egypte*, 110
XX. *De la Langue des Egyptiens & de leurs Symboles*, 117
XXI. *Des Monuments des Egyptiens*, 120
XXII. *Des Rites Egyptiens, & de la Circonciſion*, 123
XXIII. *Des Myſteres des Egyptiens*, 128
XXIV. *Des Grecs, de leurs anciens Déluges, de leurs Alphabets, & de leur Génie*, 130
XXV. *Des Légiſlateurs Grecs, de Minos, d'Orphée, de l'immortalité de l'Ame*, 138
XXVI. *Des Sectes des Grecs*, 142
XXVII. *De Zaleucus, & de quelques autres Légiſlateurs*, 146
XXVIII. *De Bacchus*, 149
XXIX. *Des Métamorphoſes chez les Grecs, recueillies par Ovide*, 154
XXX. *De l'Idolâtrie*, 157
XXXI. *Des Oracles*, 162
XXXII. *Des Sybilles chez les Grecs, & de leur influence ſur les autres Nations*, 169
XXXIII. *Des Miracles*, 178
XXXIV. *Des Temples*, 185

CHAP. XXXV. *De la Magie*, page 192
XXXVI. *Des Victimes humaines*, 197
XXXVII. *Des Mysteres de Cérès Eleusine*, 203
XXXVIII. *Des Juifs, au temps où ils commencerent à être connus*, 210
XXXIX. *Des Juifs en Egypte*, 213
XL. *De Moïse, considéré simplement comme Chef d'une Nation*, 215
XLI. *Des Juifs après Moïse, jusqu'à Saül*, 223
XLII. *Des Juifs depuis Saül*, 228
XLIII. *Des Prophetes Juifs*, 237
XLIV. *Des Prieres des Juifs*, 246
XLV. *De Joseph, Historien des Juifs*, 250
XLVI. *D'un mensonge de Flav. Joseph, concernant Alexandre & les Juifs*, 255
XLVII. *Des préjugés populaires auxquels les Ecrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance*, 258
XLVIII. *Des Anges, des Génies, des Diables, chez les anciennes Nations & chez les Juifs*, 266
XLIX. *Si les Juifs ont enseigné les autres Nations, ou s'ils ont été enseignés par elles*, 277

CHAPIT. L. *Des Romains. Commencement de leur Empire, & de leur Religion; leur tolérance,* 281

LI. *Questions sur les conquêtes des Romains, & leur décadence,* 286

LII. *Des premiers Peuples qui écrivirent l'Histoire, & des Fables des premiers Historiens,* 293

LIII. *Des Législateurs qui ont parlé au nom des Dieux,* 302

Fin de la Table.

LA

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAP. I.

VOus voudriez que des Philosophes eussent écrit l'Histoire ancienne, parce que vous voulez la lire en Philosophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guères trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer ensemble; essayons de déterrer quelques monuments précieux sous les ruines des siecles.

Commençons par examiner si le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il est aujourd'hui.

CHAP. I.

Il se peut que notre monde ait subi autant de changements que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terreins immenses, chargés aujourd'hui de grandes Villes & de riches moissons. Vous savez que ces lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine, & ailleurs, ne peuvent y avoir été déposés que très-lentement par le flux de la mer dans une longue suite de siecles. La Touraine, la Bretagne, la Normandie, les Terres contiguës ont été partie de l'Océan bien plus long-temps qu'elles n'ont été des Provinces de France & des Gaules.

Les sables mouvants de l'Afrique septentrionale & des bords de la Syrie voisins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chose que les sables de la mer qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu à peu retirée? Hérodote, qui ne ment pas toujours, nous dit sans doute une très-grande vérité, quand il raconte que, suivant le récit des Prêtres de l'Egypte, le Delta n'avoit pas été toujours terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des Contrées toutes sablonneuses qui sont vers la mer Baltique? Les Ciclades n'attestent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les bas fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aisément

ſous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du Continent? CHAP. I.

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Caribde & de Scylla, dangereux encore aujourd'hui pour les petites barques, ne ſemble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Appulie, comme l'Antiquité l'a toujours cru? Le mont Véſuve & le mont Etna ont les mêmes fondements ſous la mer qui les ſépare. Le Véſuve ne commença d'être un volcan dangereux que quand l'Etna ceſſa de l'être; l'un des deux ſoupiraux jette encore des flammes quand l'autre eſt tranquille. Une ſecouſſe violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe ſait que la mer a englouti la moitié de la Friſe. J'ai vu, il y a quarante ans, les clochers de dix-huit Villages, près du Mordik, qui s'élevaient encore au-deſſus de ſes inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il eſt ſenſible que la mer abandonne en peu de temps ſes anciens rivages. Voyez Aiguemorte, Fréjus, Ravenne, qui ont été des Ports & qui ne le ſont plus. Voyez Damiette, où nous abordâmes du temps des Croiſades, & qui eſt actuellement à dix milles au milieu des Terres; la mer ſe retire tous les jours de

CHAP. I.

Rozette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions; & s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace, si la septieme des Pléiades est disparue depuis long-temps, si plusieurs autres se sont évanouies aux yeux dans la voie lactée, devons-nous être surpris que notre petit globe subisse des changements continuels?

Je n'oserais pourtant assurer que la mer ait formé ou même cotoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes peuvent avoir été le logement des petits testacées qui habitaient des Lacs; & ces Lacs, qui ont disparu par des tremblements de terre, se seront jettés dans d'autres Lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les glossopetres, m'ont paru des fossiles terrestres. Je n'ai jamais osé penser que ces glossopetres pussent être des langues de chien marin, & je suis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes sont venues déposer leurs *conchas veneris* sur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y sont venus apporter leurs langues.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le faux avec le vrai; nous avons assez

de preuves des grandes révolutions du Globe, sans en aller chercher de nouvelles. CHAP. I.

La plus grande de toutes ces révolutions serait la perte de la Terre Atlantique, s'il était vrai que cette partie du monde eût existé. Il est vraisemblable que cette Terre n'était autre chose que l'Isle de Madere, découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'Antiquité, oubliée ensuite, & enfin retrouvée au commencement du quinzieme siecle de notre Ere vulgaire.

Enfin il parait évident, par les échancrures de toutes les Terres que l'Océan baigne, par ces Golfes que les irruptions de la mer a formés, par ces Archipels semés au milieu des eaux, que les deux hémispheres ont perdu plus de deux mille lieues de terrein d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre.

CHAPITRE II.

Des différentes Races d'Hommes.

CE qui est plus intéressant pour nous, c'est la différence sensible des especes d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde. CHAP. II.

CHAP. II.

Il n'eſt permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Negres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, ſoient des races entiérement différentes.

Il n'y a point de Voyageur inſtruit, qui, en paſſant par Leyde, n'ait vu la partie du *reticulum mucoſum* d'un Negre, diſſéqué par le célebre Ruish. Tout le reſte de cette membrane eſt dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane eſt noire, & c'eſt elle qui communique aux Negres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiſſu, & permettre à la graiſſe échappée de ſes cellules de faire des taches blanches ſous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs levres toujours groſſes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la meſure même de leur intelligence, mettent entr'eux & les autres eſpeces d'hommes des différences prodigieuſes; & ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'eſt que des Negres & des Negreſſes, tranſportés dans les Pays les plus froids, y produiſent toujours des animaux de leur eſpece, & que les Mulâtres ne ſont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noi-

CHAP. II.

re; comme les ânes, ſpécifiquement différents des chevaux, produiſent des mulets par l'accouplement avec des cavales.

Les Albinos ſont à la vérité une Nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique. Leur faibleſſe ne leur permet guères de s'écarter des cavernes où ils demeurent; cependant les Negres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curioſité. J'en ai vu deux, & mille Européans en ont vu. Prétendre que ce ſont des Negres nains, dont une eſpece de lepre a blanchi la peau, c'eſt comme ſi on diſait, que les Noirs eux-mêmes ſont des Blancs que la lepre a noircis. Un Albino ne reſſemble pas plus à un Negre de Guinée, qu'à un Anglais ou à un Eſpagnol. Leur blancheur n'eſt pas la nôtre, rien d'incarnat, nul mêlange de blanc & de brun, c'eſt une couleur de linge, ou plutôt de cire blanchie; leurs cheveux, leurs ſourcils, ſont de la plus belle & de la plus douce ſoie; leurs yeux ne reſſemblent en rien à ceux des autres hommes, mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils reſſemblent aux Lapons par la taille, à aucune Nation par la tête, puiſqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles, & ils n'ont d'homme que la ſtature du corps, avec la faculté de

CHAP. II.

la parole & de la penſée dans un degré très-éloigné du nôtre.

Le tablier que la nature a donné aux Caffres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril à la moitié des cuiſſes, le tetton noir des femmes Samoïedes, la barbe des hommes de notre Continent, & le menton toujours imberbe des Américains, ſont des différences ſi marquées, qu'il n'eſt guères poſſible d'imaginer que les uns & les autres ne ſoient pas des Races différentes.

Au reſte, ſi l'on demande d'où ſont venus les Américains, il faut auſſi demander d'où ſont venus les habitants des Terres Auſtrales, & on a déjà répondu que la Providence, qui a mis des hommes dans la Norvege, en a planté auſſi en Amérique & ſous le Cercle Polaire méridional, comme elle y a planté des arbres, & fait croître de l'herbe.

Pluſieurs Savants ont ſoupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchants de l'homme, ont péri; les Albinos ſont en ſi petit nombre, ſi faibles, & ſi maltraités par les Negres, qu'il eſt à craindre que cette eſpece ne ſubſiſte pas encore long-temps.

Il eſt parlé de Satyres dans preſque tous les Auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſ-

tence soit impossible; on étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que, dans les Pays chauds, des singes aient subjugué des filles. Hérodote, au Livre II, dit, que dans son voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc, dans la Province de Mendès; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il est défendu dans le Lévitique, au chap. 17, de commettre des abominations avec les boucs & avec les chevres. Il faut donc que ces accouplements aient été communs; & jusqu'à ce qu'on soit mieux éclairci, il est à présumer que des especes monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables: mais si elles ont existé, elles n'ont pu influer sur le Genre-humain; &, semblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (si vous faites abstraction de cette ligne de descendants d'Adam consacrée par les Livres Juifs,) il est vraisemblable que toutes les Races humaines ont joui d'une vie à peu près aussi courte que la nôtre, comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature ont toujours eu la même durée.

CHAP. II.

Mais il faut obſerver que le commerce n'ayant pas toujours apporté au Genre-humain les productions & les maladies des autres climats, & les hommes ayant été plus robuſtes & plus laborieux dans la ſimplicité d'un état champêtre pour lequel ils ſont nés, ils ont dû jouir d'une ſanté plus égale, & d'une vie un peu plus longue que dans la molleſſe, ou dans les travaux mal-ſains des grandes Villes; c'eſt-à-dire que ſi dans Conſtantinople, Paris & Londres, un homme ſur vingt mille arrive à cent années, il eſt probable que vingt hommes ſur vingt mille atteignaient autrefois cet âge. C'eſt ce qu'on vit dans pluſieurs endroits de l'Amérique, où le Genre-humain s'était conſervé dans l'état de pure nature.

La peſte, la petite vérole, que les caravanes Arabes communiquerent avec le temps aux Peuples de l'Aſie & de l'Europe, furent long-temps inconnues. Ainſi le Genre-humain en Aſie, & dans les beaux climats de l'Europe, ſe multipliait plus aiſément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & pluſieurs bleſſures ne ſe guériſſaient pas à la vérité comme aujourd'hui; mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peſte, compenſait tous les dangers attachés à notre nature; de ſorte qu'à tout

prendre, il eſt à croire que le Genre-humain, dans les climats favorables, jouiſſait autrefois d'une vie beaucoup plus ſaine & plus heureuſe que depuis l'établiſſement des grands Empires. CHAP. II.

CHAPITRE III.

De l'antiquité des Nations.

CHAP. III.

PReſque tous les Peuples, mais ſur-tout ceux de l'Aſie, comptent une ſuite de ſiecles qui nous effraie. Cette conformité entre eux doit au moins nous faire examiner ſi leurs idées ſur cette antiquité, étoient deſtituées de toute vraiſemblance.

Pour qu'une Nation ſoit raſſemblée en corps de Peuple, qu'elle ſoit puiſſante, aguerrie, ſavante, il eſt certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; il n'y avait que deux Royaumes quand elle fut découverte, & encore dans ces deux Royaumes on n'avoit pas inventé l'art d'écrire. Tout le reſte de ce vaſte Continent était partagé, & l'eſt encore, en petites ſociétés, à qui les Arts ſont inconnus. Toutes ces Peuplades vivent ſous des huttes, elles ſe vétiſſent de peaux de bêtes dans les climats

CHAP. III.

froids, & vont preſque nues dans les tempérés. Les unes ſe nourriſſent de la chaſſe, les autres de racines qu'elles pétriſſent. Elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on *ne deſire point ce qu'on ne connaît pas.* Leur induſtrie n'a pu aller au-delà de leurs beſoins preſſants. Les Samoïedes, les Lapons, les Habitants du Nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, ſont encore moins avancés que les Peuples de l'Amérique. La plupart des Negres, tous les Caffres ſont plongés dans la même ſtupidité.

Il faut un concours de circonſtances favorables pendant des ſiecles, pour qu'il ſe forme une grande ſociété d'hommes raſſemblés ſous les mêmes loix ; il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas, ſi on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jetteraient que des cris confus, ils ne ſe feraient entendre que par ſignes. Un enfant ne parle au bout de quelque temps que par imitation : & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté, ſi on laiſſait paſſer ſes premieres années ſans dénouer ſa langue.

Il a fallu peut-être plus de temps pour que des hommes doués d'un talent ſingulier aient enſeigné aux autres les premiers rudiments

d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque Société. Il y a même des Nations entieres qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer diſtinctement; tels ont été les Troglodites, au rapport de Pline: tels ſont encore ceux qui habitent vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin encore de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes où le Genre-humain a été long-temps, dut rendre l'eſpece infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guères ſuffire à leurs beſoins; & ne s'entendant pas, ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſieres ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpece humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groſſes branches d'arbres; & delà, peut-être, vint cette notion confuſe de l'Antiquité, que les premiers Héros combattaient contre les lions & contre les ſangliers avec des maſſues.

Les Pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouva une

CHAP. III. nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le riz qui croît de lui-même. Il est bien vraisemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres Régions étaient presque désertes. Dans nos Climats Septentrionaux, au contraire, il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes.

CHAPITRE IV.

De la connaissance de l'Ame.

CHAP. IV. QUelle notion tous les premiers Peuples auront-ils eue de l'Ame? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le Catéchisme, où même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquierent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. La nature a eu trop de bonté pour eux, pour en faire des Métaphysiciens; cette nature est toujours & par-tout la même. Elle fit sentir aux premieres Sociétés qu'il y avait quelque être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de

même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie. CHAP. IV.

Par quels degrés peut-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique? Certainement des hommes, uniquement occupés de leurs besoins, n'étaient pas Philosophes.

Il se forma dans la suite des temps des Sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son pere, ou de son frere, ou de sa femme, ait vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une Peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivants; & cependant ce mort, rongé des vers, est toujours en la même place. C'est donc quelque chose qui était en lui, qui se promene dans l'air. C'est son Ame, son ombre, ses manes; c'est une figure légere de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance, qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers temps connus, & doit avoir été par conséquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se

CHAP. IV.

présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matiere. Il a fallu des Forgerons, des Charpentiers, des Maçons, des Laboureurs, avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les Arts de la main ont sans doute précédé la Métaphysique de plusieurs siecles.

Remarquons en passant que dans l'âge moyen de la Grece, du temps d'Homere, l'ame n'était autre chose qu'une image aërienne du corps. Ulysse voit dans les Enfers des ombres, des manes; pouvait-il voir des esprits purs?

Nous examinerons dans la suite comment les Grecs emprunterent des Egyptiens l'idée des enfers & de l'apothéose des morts; comment ils crurent, ainsi que d'autres Peuples, une seconde vie, sans soupçonner la spiritualité de l'Ame: au contraire ils ne pouvaient imaginer qu'un être sans corps pût éprouver du bien & du mal. Et je ne sais si Platon n'est pas le premier qui ait parlé d'un être purement spirituel. C'est là peut-être un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Mais nous n'en sommes pas à ces temps si nouveaux, & nous ne considérons le monde que comme encore informe, & à peine dégrossi.

CHA-

CHAPITRE V.

De la Religion des premiers hommes.

CHAP. V.

LOrsqu'après un grand nombre de siecles quelques Sociétés se furent établies, il est à croire qu'il y eut quelque Religion, quelque espece de culte grossier. Les hommes alors uniquement occupés du soin de soutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'Auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'Univers, ces moyens, & ces fins innombrables qui annoncent aux Sages un éternel Architecte.

La connaissance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur, est le fruit de la raison cultivée, ou de la révélation.

Tous les Peuples furent donc, pendant des siecles, ce que sont aujourd'hui les habitants de plusieurs Côtes Méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs Isles, & la moitié des Américains. Ces Peuples n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, présent en tous lieux, existant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer Athées dans le sens ordinaire; car ils ne nient point l'Etre suprême; ils

CHAP. V.

ne le connaissent pas ; ils n'en ont nulle idée. Les Cafres prennent pour Protecteur un insecte, les Negres un serpent. Chez les Américains, les uns adorent la Lune, les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés, adoraient le soleil. Ou Mango-Capac leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre, ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages, voit périr les fruits qui la nourrissent : une inondation détruit quelques cabanes ; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal ? Ce ne peut être un de leurs Concitoyens, car tous ont également souffert. C'est donc quelque Puissance secrete ; elle les a maltraités, il faut donc l'appaiser. Comment en venir à bout ? En la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire, en lui faisant de petits présents. Il y a un serpent dans le voisinage, ce pourrait bien être le serpent ; on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire : il devient sacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la

guerre contre la Bourgade voisine, qui, de son côté, a choisi un autre Protecteur. CHAP. V.

D'autres petites Peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront en général l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal, *le Maître*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée qui s'accroît & se fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes quand la Nation est devenue plus nombreuse. Ainsi nous voyons que beaucoup de Nations n'ont eu d'autre Dieu que le Maître, le Seigneur. C'était Adonaï chez les Phéniciens, Baal, Milkom, Adad, chez des Peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur*, *le Puissant*.

Chaque Etat eut donc avec le temps sa Divinité tutélaire, sans savoir seulement ce que c'est qu'un Dieu, & sans pouvoir imaginer que l'Etat voisin n'eût pas comme lui un Protecteur véritable. Car comment penser, lorsqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi? Il s'agissait seulement de savoir lequel de tant de Maîtres, de Seigneurs, de Dieux, l'emporterait quand les Nations combattraient les unes contre les autres.

CHAP. V.

Ce fut là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement & si long-temps répandue, que chaque Peuple était réellement protégé par la Divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que, dans des temps très-postérieurs, on la voit adoptée par les Juifs eux-mêmes. Jephté dit aux Ammonites: *Ne possédez-vous pas de droit ce que votre Seigneur Chamos vous a donné? Souffrez donc que nous possédions la Terre que notre Seigneur Adonaï nous a promise.*

Il y a deux autres passages non moins forts; ce sont ceux de Jérémie & d'Isaïe, où il est dit: *Quelle raison a eu le Seigneur Melkom pour s'emparer du Pays de Gad?* Il est clair, par ces expressions, que les Juifs, quoique serviteurs d'Adonaï, reconnaissaient pourtant le Seigneur Melkom, & le Seigneur Chamos.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les Dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens, je ne dis pas le bœuf Apis & le chien Anubis, mais Ammon, & les douze grands Dieux. Les Romains adorerent tous les Dieux des Grecs. Jérémie, Amos & St. Etienne, nous assurent que dans le désert, pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que Moloc, Remphan & Kium;

qu'ils ne firent aucun sacrifice, ne présenterent aucune offrande au Seigneur Adonaï, qu'ils adorerent depuis. Il est vrai que le Pentateuque ne parle que du veau d'or, dont aucun Prophete ne fait mention; mais ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté: il suffit de révérer également Moïse, Jérémie, Amos, & St. Etienne, qui semblent se contredire, & que l'on concilie. CHAP. V.

Ce que j'observe seulement, c'est qu'excepté ces temps de guerre & de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité & qui rendent les mœurs, les Loix, la Religion d'un Peuple, l'objet de l'horreur d'un autre Peuple, toutes Nations trouverent très-bon que leurs voisins eussent leurs Dieux particuliers, & qu'elles imiterent souvent le culte & les cérémonies des Etrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le temps, imiterent la circoncision des Arabes & des Egyptiens, s'attacherent comme ces derniers à la distinction des viandes, prirent d'eux les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc Hazazel, la vache rousse. Ils adorerent souvent le Baal, le Belphegor de leurs autres voisins, tant la nature & la coutume l'emportent presque toujours sur la Loi, sur-tout quand

CHAP. V. cette Loi n'eſt pas généralement connue du Peuple. Ainſi Jacob, petit-fils d'Abraham, ne fit nulle difficulté d'épouſer deux ſœurs, qui étaient ce que nous appellons idolâtres, & filles d'un pere idolâtre. Moïſe même épouſa la fille d'un Prêtre Madianite, idolâtre.

Ces mêmes Juifs qui criaient tant contre les cultes étrangers, appellerent dans leurs Livres ſacrés l'idolâtre Nabucodonoſor, l'Oint du Seigneur, l'idolâtre Cyrus auſſi l'Oint du Seigneur. Un de leurs Prophetes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. Eliſée permit à l'idolâtre Naaman d'aller dans le Temple de Remnon. Mais n'anticipons rien; nous ſavons aſſez que les hommes ſe contrediſent toujours dans leurs mœurs & dans leurs Loix. Ne ſortons point ici du ſujet que nous traitons; continuons à voir comment les Religions diverſes s'établirent.

Les Peuples les plus policés de l'Aſie, en-deçà de l'Euphrate, adorerent les aſtres. Les Caldéens, avant le premier Zoroaſtre, rendaient hommage au ſoleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémiſphere. Il faut que cette erreur ſoit bien naturelle à l'homme, puiſqu'elle a eu tant de Sectateurs dans l'Aſie & dans l'Amérique. Une Nation petite & à demi-ſauvage n'a qu'un Protecteur. Devient-elle plus

nombreuse ? elle augmente le nombre de ses Dieux. Les Egyptiens commencent par adorer Isheth ou Isis, & ils finissent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour Mars ; ceux des Romains, maîtres de l'Europe, sont pour la Déesse de l'Acte du mariage, pour le Dieu des Latrines. Et cependant Cicéron, & tous les Philosophes & tous les Initiés reconnaissaient un Dieu suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison au point dont les hommes sauvages étaient partis par instinct. CHAP. V.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-long-temps après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un Dieu d'un homme que nous avons vu naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les miseres de l'humanité, subir les mêmes besoins humiliants, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les Nations après les révolutions de plusieurs siecles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avait rendu des services au Genre-humain, ne pouvait être à la vérité regardé comme un Dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fievre, & aller à la garderobe ; mais les enthou-

CHAP. V.

siastes se persuaderent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un Dieu, qu'il était fils d'un Dieu : ainsi les Dieux firent des enfants dans tout le monde; car sans compter les rêveries de tant de Peuples qui précéderent les Grecs, Bacchus, Persée, Hercule, Castor & Pollux, furent fils de Dieu; Romulus, fils de Dieu : Alexandre fut déclaré fils de Dieu en Egypte; un certain Odin, chez nos Nations du Nord, fils de Dieu; Mango-Capac, fils du Soleil au Pérou. L'Historien des Mogols Abulgazi rapporte qu'une des Aieules des Gingiskan, nommée *Alanku*, étant fille, fut grosse d'un rayon céleste. Gengiskan lui-même passa pour le fils de Dieu. Et lorsque le Pape Innocent envoya Frere Ascelin à Batoukan, petit-fils de Gengis, ce Moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des Visirs, lui dit qu'il venait de la part du Vicaire de Dieu; le Ministre répondit: Ce Vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu, le grand Batoukan son Maître?

D'un Fils de Dieu à un Dieu, il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de son Pere; ainsi des Temples furent élevés avec le temps à

tous ceux qu'on avait supposé être nés du commerce surnaturel de la Divinité avec nos femmes & avec nos filles. CHAP. V.

On pourrait faire des volumes sur ce sujet; mais tous ces volumes se réduisent à deux mots : c'est que le gros du Genre-humain a été très-long-temps insensé & imbécille ; & que peut-être les plus insensés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes, & mettre de la raison dans la folie.

CHAPITRE VI.

Des Usages & des Sentiments communs à presque toutes les Nations anciennes.

LA nature étant par-tout la même, les hommes ont dû nécessairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs dans les choses qui tombent le plus sous les sens & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un Etre supérieur, habitant dans les airs. Les Peuples voisins de l'Océan, voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la CHAP. VI.

CHAP. VI.

pleine Lune, ont dû croire que la Lune était cause de tout ce qui arrivait dans le temps de ses différentes phases.

Dans leurs cérémonies religieuses, presque tous se tournerent vers l'Orient, ne songeant pas qu'il n'y a ni Orient ni Occident, & rendant tous une espece d'hommage au Soleil qui se levait à leurs yeux.

Parmi les animaux le serpent dut leur paraître doué d'une intelligence supérieure, parce que voyant muer quelquefois sa peau, ils durent croire qu'il rajeunissait. Il pouvait donc, en changeant de peau, se maintenir toujours dans sa jeunesse; il était donc immortel. Aussi fut-il en Egypte, en Grece, le symbole de l'immortalité. Les gros serpents qui se trouvaient auprès des fontaines, empêchaient les hommes timides d'en approcher. On pensa bientôt qu'ils gardaient les trésors. Ainsi un serpent gardait les pommes d'or hespérides; un autre veillait autour de la toison d'or; & dans les mysteres de Bacchus, on portait l'image d'un serpent qui semblait garder une grappe d'or.

Le serpent passait donc pour le plus habile des animaux; & delà cette ancienne fable Indienne, que Dieu ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui assurait une vie saine & lon-

gue ; que l'homme chargea son âne de ce présent divin ; mais qu'en chemin l'âne ayant eu soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & prit la drogue pour lui, tandis que l'âne buvait, de sorte que l'homme perdit l'immortalité par sa négligence, & le serpent l'acquit par son adresse. Delà enfin tant de contes de serpents & d'ânes.

Ces serpents faisaient du mal ; mais comme ils avaient quelque chose de divin, il n'y avait qu'un Dieu qui eût pu enseigner à les détruire. Ainsi le serpent Pithon fut tué par Apollon. Ainsi Ophionée, le grand serpent, fit la guerre aux Dieux long-temps avant que les Grecs eussent forgé leur Apollon. Un fragment de Phérécide rapporte que cette fable du grand serpent, ennemi des Dieux, était une des plus anciennes de la Phénicie.

Nous avons déjà vu que les songes, les rêves durent introduire la même superstition dans toute la terre. Je suis inquiet pendant la veille de la santé de ma femme, de mon fils, je les vois mourants pendant mon sommeil, ils meurent quelques jours après : il n'est pas douteux que les Dieux ne m'aient envoyé ce songe véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli ? c'est un rêve trompeur que les Dieux m'ont dé-

CHAP. VI.

puté. Ainsi, dans Homere, Jupiter envoye un songe trompeur au Chef des Grecs, Agamemnon. Tous les songes vrais ou faux viennent du Ciel. Les Oracles s'établissent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des Mages si son mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il est bien certain que l'un d'eux aura raison; si le mari vit, la femme garde le silence; s'il meurt, elle crie par toute la Ville que le Mage qui a prédit cette mort est un Prophete divin. Il se trouve bientôt dans tous les Pays des hommes qui prédisent l'avenir, & qui découvrent les choses les plus cachées. Ces hommes s'appellent les Voyants chez les Egyptiens, comme dit Manéthon, au rapport même de Joseph dans son discours contre Appion.

Il y avait des Voyants en Caldée, en Syrie. Chaque Temple eut ses Oracles. Ceux d'Apollon obtinrent un si grand crédit, que Rollin, dans son Histoire ancienne, répete les oracles rendus par Apollon à Crésus. Le Dieu devine que le Roi fait cuire une tortue dans une tourtiere de cuivre, & lui répond que son regne finira quand un mulet sera sur le Trône des Perses. Rollin n'examine point si ces prédictions, dignes de Nostradamus, ont été faites après coup.

CHAP. VI.

Il ne doute pas de la science des Prêtres d'Apollon, & il croit que Dieu permettait qu'Apollon dît vrai. C'était apparemment pour confirmer les Païens dans leur Religion.

Une question plus philosophique, dans laquelle toutes les grandes Nations policées se sont accordées depuis l'Inde jusqu'à la Grece, c'est l'origine du bien & du mal.

Les premiers Théologiens de toutes les Nations durent se faire la question que nous faisons tous dès l'âge de quinze ans; pourquoi y a-t-il du mal sur la terre?

On enseigna dans l'Inde qu'Adimo, fils de Brama, produisit les hommes justes par le nombril du côté droit, & les injustes du côté gauche, & que c'est de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal physique. Les Egyptiens eurent leur Typhon, qui fut l'ennemi d'Osiris. Les Persans imaginerent qu'Ariman perça l'œuf qu'avait pondu Oromase, & y fit entrer le péché. On connaît la Pandore des Grecs : c'est la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait transmises.

L'Allégorie de Job fut certainement écrite en Arabe, puisque les traductions Hébraïques & Grecques ont conservé plusieurs termes Arabes. Ce Livre, qui est d'une très-haute antiqui-

CHAP. VI.

té, représente le Satan, qui est l'Ariman des Perses, & le Typhon des Egyptiens, se promenant dans toute la terre, & demandant permission au Seigneur d'affliger Job. Satan paraît subordonné au Seigneur; mais il résulte que Satan est un être très-puissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il se trouva au fond que tant de Peuples, sans le savoir, étaient d'accord sur la croyance de deux principes, & que l'Univers alors connu était en quelque sorte Manichéen.

Tous les Peuples durent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la Société? & où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fît pas sentir des remords? L'eau lavait les souillures du corps & des vêtements, le feu purifiait les métaux; il fallait bien que l'eau & le feu purifiassent les Ames. Aussi n'y eut-il aucun Temple sans eaux & sans feux salutaires.

Les hommes se plongerent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la Lune, & dans les éclipses. Cette immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait pas dans le Nil, c'est que les crocodiles auraient dévoré les Pénitents. Mais les Prêtres

qui se purifiaient pour le Peuple, se plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux Dieux. CHAP. VI.

Les Grecs, dans tous leurs Temples, eurent des bains sacrés, comme des feux sacrés, symboles universels chez tous les hommes de la pureté des ames. Enfin les superstitions paraissent établies chez toutes les Nations, excepté chez les Lettrés de la Chine.

CHAPITRE VII.

Des Sauvages.

CHAP. VII.

ENtendez-vous par Sauvages des rustres vivants dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons, ne connaissant que la terre qui les nourrit, le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillements grossiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les Villes, ayant peu d'idées, & par conséquent peu d'expressions; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les

CHAP. VII.

ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la ſueur de leur front; ſe raſſemblant certains jours dans une eſpece de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumiere lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangere, & à tuer leurs ſemblables pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces Sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, ſur-tout, que les Peuples du Canada, & les Caffres, qu'il nous a plu d'appeller Sauvages, ſont infiniment ſupérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Caffre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin, & cet art manque à nos ruſtres. Les Peuplades d'Amérique & d'Afrique ſont libres, & nos Sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus Sauvages d'Amérique ſont des Souverains qui reçoivent des Ambaſſadeurs de nos Colonies, que l'avarice & la légéreté ont tranſplantées auprès de leur Territoire. Ils connaiſſent l'honneur, dont jamais nos Sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une Patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des Traités;

Traités; ils se battent avec courage, & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les grands hommes de Plutarque, que celle de ce Chef des Canadiens, à qui une Nation Européane proposait de lui céder son patrimoine : *Nous sommes nés sur cette Terre, nos Peres y sont ensevelis; dirons-nous aux ossements de nos Peres, levez-vous, & venez avec nous dans une Terre étrangere?* CHAP. VII.

Ces Canadiens étaient des Spartiates en comparaison de nos rustres qui végetent dans nos Villages, & des Sybarites qui s'énervent dans nos Villes.

Entendez-vous par Sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errants dans les forêts, *Salvatici*, *Selvagi*, s'accouplant à l'aventure, oubliant les femelles auxquelles ils se sont joints, ne connaissant ni leurs Fils ni leurs Peres; vivants en brutes, sans avoir ni l'instinct ni les ressources des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire, attribuée à nos premiers Peres, soit dans la nature humaine.

Nous sommes, si je ne me trompe, au pre-

CHAP. VII.

mier rang (s'il eſt permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les caſtors, les oies, les poules, les moutons, &c. Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille eſt dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent dans la ruche ont dégénéré?

Tout animal n'a-t-il pas ſon inſtinct irréſiſtible auquel il obéit néceſſairement? Qu'eſt-ce que cet inſtinct? L'arrangement des organes dont le jeu ſe déploye par le temps. Cet inſtinct ne peut ſe développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude.

„ Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin:
„ Il faut que l'enfant croiſſe avant qu'il les exerce;
„ Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.
„ Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
„ Sans plumes, dans ſon nid, peut-il ſentir l'amour?
„ Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie?
„ Les inſectes changeants qui nous filent la ſoie,
„ Les eſſaims bourdonnants de ces filles du Ciel,
„ Qui pétriſſent la cire, & compoſent le miel,
„ Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage?
„ Tout s'accroît par le temps, tout mûrit avec l'âge.
„ Chaque être a ſon objet, & dans l'inſtant marqué
„ Marche & touche à ſon but par le Ciel indiqué.

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainſi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la Loi que la nature donne à leur

CHAP. VII.

espece? L'oiseau fait son nid, comme les astres fournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnassiers, aurait-il pu contredire la Loi de la nature jusqu'à vivre en société? & s'il était fait pour vivre en troupe comme les animaux de basse-cour, eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siecles en solitaire? Il est perfectible; & de là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection?

Tous les hommes vivent en société: peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? n'est-ce pas comme si on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est: cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles Villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des Opera-comiques & des Couvents de Religieuses; mais il a toujours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même, dans la compagne de son plaisir, dans ses enfants, dans ses petits-fils, dans les œuvres de ses mains.

CHAP. VII.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'Univers à l'autre. Le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société; nous n'étions donc point faits pour vivre à la maniere des ours.

On a trouvé quelquefois des enfants égarés dans les bois, & vivants comme des brutes; mais on y a trouvé aussi des moutons & des oies; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des Faquirs dans les Indes qui vivent seuls, chargés de chaînes. Oui; & ils ne vivent ainsi qu'afin que les passants qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font, par un fanatisme rempli de vanité, ce que font nos mendiants des grands chemins, qui s'estropient pour attirer la compassion. Ces excréments de la société humaine sont seulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette société.

Il est très-vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siecles, comme sont encore aujourd'hui une infinité de Payſans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les blaireaux & les lievres.

Par quelle Loi, par quels liens secrets, par quel instinct l'homme aura-t-il toujours vécu en

famille ſans le ſecours des Arts, & ſans avoir encore formé un langage ? C'eſt par ſa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme ; c'eſt par l'attachement qu'un Morlaque, un Iſlandois, un Lapon, un Hottentot ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre groſſiſſant, lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſemblable à lui ; c'eſt par le beſoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre, par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit dès qu'il eſt né, par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit, par l'habitude de l'aimer, par l'habitude que le petit prend néceſſairement d'obéir au Pere & à la Mere, par les ſecours qu'ils en reçoivent dès qu'il a cinq ou ſix ans, par les nouveaux enfants que font cet homme & cette femme ; c'eſt enfin parce que dans un âge avancé ils voient avec plaiſir leurs Fils & leurs Filles faire enſemble d'autres enfants qui ont le même inſtinct que leurs Peres & leurs Meres. CHAP. VII.

Tout cela eſt un aſſemblage d'hommes bien groſſiers, je l'avoue ; mais croit-on que les Charbonniers des forêts d'Allemagne, les Habitants du Nord, & cent Peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une maniere bien différente ?

Quelle Langue parleront ces familles ſauva-

CHAP. VII.

ges & barbares ? Elles ſeront ſans doute très-long-temps ſans en parler aucune ; elles s'entendront très-bien par des cris & par des geſtes. Toutes les Nations ont été ainſi des Sauvages, à prendre ce mot dans ce ſens ; c'eſt-à-dire, il y aura eu long-temps des familles errantes dans les forêts, diſputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contr'eux de pierres & de groſſes branches d'arbres, ſe nourriſſant de légumes ſauvages, de fruits de toute eſpece, & enfin d'animaux mêmes.

Il y a dans l'homme un inſtinct de méchanique, que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets dans des hommes fort groſſiers. On voit des machines inventées par des habitants des montagnes du Tirol & des Voſges, qui étonnent les Savants. Le Payſan le plus ignorant ſait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le ſecours du levier, ſans ſe douter que la puiſſance faiſant équilibre, eſt au poids, comme la diſtance du point d'appui à ce poids eſt à la diſtance de ce même point d'appui à la puiſſance. S'il avait fallu que cette connaiſſance précédât l'uſage des leviers, que de ſiecles ſe ſeraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une groſſe pierre de ſa place!

Propoſez à des enfants de ſauter un foſſé ;

tous prendront machinalement leur ſecouſſe, en ſe retirant un peu en arriere, & en courant enſuite. Ils ne ſavent pas aſſurément que leur force en ce cas eſt le produit de leur maſſe multipliée par leur vîteſſe.

Il eſt donc prouvé que la nature ſeule nous inſpire des idées utiles qui précedent toutes nos réflexions. Il en eſt de même dans la morale. Nous avons tous deux ſentiments qui ſont le fondement de la ſociété, la commiſération & la juſtice. Qu'un enfant voie déchirer ſon ſemblable, il éprouvera des angoiſſes ſubites, il les témoignera par ſes cris & par ſes larmes, il ſecourera, s'il peut, celui qui ſouffre.

Demandez à un enfant ſans éducation, qui commencera à raiſonner & à parler, ſi le grain qu'un homme a ſemé dans ſon champ lui appartient, & ſi le voleur qui en a tué le Propriétaire, a un droit légitime ſur ce grain; vous verrez ſi l'enfant ne répondra pas comme tous les Légiſlateurs de la terre.

Dieu nous a donné un principe de raiſon univerſelle, comme il a donné des plumes aux oiſeaux, & la fourrure aux ours; & ce principe eſt ſi conſtant, qu'il ſubſiſte malgré toutes les paſſions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le ſang, malgré les im-

CHAP. VII.

posteurs qui veulent l'anéantir dans la superstition. C'est ce qui fait que le Peuple le plus grossier juge toujours très-bien à la longue des Loix qui les gouvernent, parce qu'il sent si ces Loix sont conformes ou opposées aux principes de commisération & de justice qui sont dans son cœur.

Mais avant d'en venir à former une Société nombreuse, un Peuple, une Nation, il faut un langage, & c'est le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y serait jamais parvenu. On aura sans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers besoins; ensuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfants auront répétées; les meres sur-tout auront dénoué leurs langues les premieres. Tout idiôme commençant aura été composé de monosyllables, comme plus aisé à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les Nations les plus anciennes, qui ont conservé quelque chose de leur premier langage, expriment encore par des monosyllabes les choses les plus familieres, & qui tombent le plus sous nos sens: presque tout le Chinois est fondé encore aujourd'hui sur des monosyllabes.

Chap. VII.

Consultez l'ancien Tudesque, & tous les idiômes du Nord; vous verrez à peine une chose nécessaire & commune, exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosyllabe; *zon*, le soleil; *moun*, la lune; *zé*, la mer; *flus*, fleuve; *man*, l'homme; *hof*, la tête; *boum*, un arbre; *drink*, boire; *march*, marcher; *shlaf*, dormir, &c.

C'est avec cette briéveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & de tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus composés que long-temps après s'être réunis en corps de Peuple.

Mais par quelle sagacité avons-nous pu marquer les différences des temps? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances *je voudrais*, *j'aurois voulu*, les choses positives, les choses conditionnelles? Ce ne peut être que chez les Nations déjà les plus policées, qu'on soit parvenu avec le temps à rendre sensibles par des mots composés ces opérations secretes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les Barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le présent & le futur. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'est aucun langage qui approche de la perfection.

CHAPITRE VIII.

De l'Amérique.

CHAP. VIII.

SE peut-il qu'on demande encore d'où ſont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique? On doit aſſurément faire la même queſtion ſur les Nations des Terres Auſtrales. Elles ſont beaucoup plus éloignées du Port dont partit Chriſtophe Colomb, que ne le ſont les Iſles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre eſt habitable; qui les y a mis? On l'a déjà dit, c'eſt celui qui fait croître l'herbe des champs; & on ne devait pas être plus ſurpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il eſt aſſez plaiſant que le Jéſuite Lafiteau prétende, dans ſa Préface de l'Hiſtoire des Sauvages Américains, qu'il n'y a que des Athées qui puiſſent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des Cartes de l'ancien Monde, où l'Amérique paraît ſous le nom d'Iſle Atlantique. Les Iſles du Cap-Vert y ſont ſous le nom des Gorgades; les Caraïbes, ſous celui des Heſpérides. Tout cela n'eſt pourtant fondé que ſur l'ancienne découverte des

Chap. VIII.

Isles Canaries, & probablement de celle de Madere, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagerent; elles touchent presque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens temps qu'aujourd'hui.

Laissons le Pere Lafiteau faire venir les Caraïbes des Peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, & sur-tout parce que les femmes Caraïbes faisaient la cuisine de leurs Maris, ainsi que les femmes Cariennes; laissons-le supposer que les Caraïbes ne naissent rouges, & les Négresses noires, qu'à cause de l'habitude de leurs premiers Peres de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les Négresses voyant leurs Maris teints en noir, en eurent l'imagination si frappée, que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes Caraïbes, qui, par la même force d'imagination, accoucherent d'enfants rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de Jacob, qui naquirent bigarrées, par l'adresse qu'avait eu ce Patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée; ces branches paraissant à peu près de deux couleurs, donnerent aussi deux couleurs aux agneaux du Patriarche. Mais le Jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait

CHAP. VIII.

du temps de Jacob, n'arrive plus aujourd'hui. Si on avait demandé au Gendre de Laban, pourquoi ſes brebis, voyant toujours de l'herbe, ne faiſoient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarraſſé.

Enfin Lafiteau fait venir les Américains des anciens Grecs, & voici ſes raiſons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont auſſi. Les premiers Grecs allaient à la chaſſe, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des Oracles, les Américains ont des Sorciers. On danſait dans les fêtes de la Grece, on danſe en Amérique. Il faut avouer que ces raiſons ſont convaincantes.

On peut faire ſur les Nations du nouveau Monde une réflexion que le Pere Lafiteau n'a point faite : c'eſt que les Peuples éloignés des Tropiques, ont toujours été invincibles ; & que les Peuples plus rapprochés des Tropiques, ont preſque tous été ſoumis à des Monarques. Il en fut long-temps de même dans notre Continent. Mais on ne voit point que les Peuples du Canada ſoient allés jamais ſubjuguer le Mexique, comme les Tartares ſe ſont répandus dans l'Aſie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en aſſez grand nombre pour envoyer ailleurs des Colonies.

CHAP. VIII.

En général, l'Amérique n'a jamais pu être auſſi peuplée que l'Europe & l'Aſie; elle eſt couverte de marécages immenſes, qui rendent l'air très-mal ſain; la terre y produit un nombre prodigieux de poiſons : les fleches trempées dans les ſucs de ces herbes venimeuſes, font des playes toujours mortelles. La nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien Monde. Toutes ces cauſes enſemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les obſervations phyſiques qu'on peut faire ſur cette quatrieme partie de notre Univers, ſi long-temps inconnue, la plus ſinguliere peut-être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un ſeul Peuple qui ait de la barbe, ce ſont les Eſquimaux; ils habitent au Nord, vers le cinquante-deuxieme degré, où le froid eſt plus vif qu'au ſoixante & ſixieme de notre Continent. Leurs voiſins ſont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes abſolument différentes, à côté l'une de l'autre.

Vers l'Iſthme de Panama eſt la race des Dariens, preſque ſemblable aux Albinos, qui fuit la lumiere, & qui végete dans des cavernes; race faible, & par conſéquent en très-petit nombre.

CHAP. VIII. Les lions, en Amérique, sont chétifs & poltrons; les moutons y sont grands, & si vigoureux qu'ils servent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y sont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin, les productions naturelles de la terre ne sont pas celles de notre hémisphere. Ainsi tout est varié; & la même Providence qui a produit l'éléphant, le rhinocéros & les Negres, a fait naître dans un autre monde des orignans, des contours, des porcs qui ont le nombril sur le dos, & des hommes d'un caractere qui n'est pas le nôtre.

CHAPITRE IX.

De la Théocratie.

CHAP. IX. IL semble que la plupart des anciennes Nations aient été gouvernées par une espece de Théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les Brames long-temps souverains; en Perse, les Mages ont la plus grande autorité. L'histoire des oreilles de Smerdis peut bien être une fable, mais il en résulte toujours que c'était un Mage qui était sur le Trône de Cyrus. Plusieurs Prêtres d'Egypte prescrivaient aux Rois jusqu'à la mesure de leur boire & de

leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & souvent se faisaient Rois eux-mêmes. CHAP. IX.

Si nous descendons aux Grecs, leur histoire, toute fabuleuse qu'elle est, ne nous apprend-elle pas que le Prophete Calcas avait assez de pouvoir dans l'Armée pour sacrifier la fille du Roi des Rois?

Descendez encore plus bas, chez des Nations sauvages, postérieures aux Grecs; les Druïdes gouvernaient la Nation Gauloise.

Il ne paraît pas même possible que dans les premieres Peuplades on ait eu d'autre gouvernement que la Théocratie: car dès qu'une Nation a choisi un Dieu tutélaire, ce Dieu a des Prêtres. Ces Prêtres dominent sur l'esprit de la Nation; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur Dieu: ils le font donc toujours parler; ils débitent ses oracles, & c'est par un ordre exprès de Dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain, qui ont souillé presque toute la terre. Quel pere, quelle mere aurait jamais pu abjurer la nature au point de présenter son fils ou sa fille à un Prêtre pour être égorgés sur un Autel, si on n'avait pas été certain que le Dieu du Pays ordonnait ce sacrifice?

CHAP. IX.

Non-seulement la Théocratie a long temps régné, mais elle a poussé la tyrannie au plus horrible excès où la démence humaine puisse parvenir; & plus ce gouvernement se disait divin, plus il était abominable.

Presque tous les Peuples ont sacrifié des enfants à leurs Dieux; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des Dieux qu'ils adoraient.

Parmi les Peuples qu'on appelle si improprement civilisés, je ne vois guères que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens Etats connus qui n'ait pas été soumis au Sacerdoce; car les Japonois étaient sous les loix d'un Prêtre, six cents ans avant notre Ere. Presque partout ailleurs la Théocratie est si établie, si enracinée, que les premieres histoires sont celles des Dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les Dieux, disaient les Peuples de Thebes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. Brama s'incarna pour régner dans l'Inde; Sammonocodom à Siam; le Dieu Adad gouverna la Syrie; la Déesse Cybele avait été Souveraine de Phrygie, Jupiter de Crete, Saturne de Grece & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables;

bles ; c'eſt par-tout une confuſe idée chez les hommes que les Dieux ſont autrefois deſcendus ſur la terre. CHAP. IX.

CHAPITRE X.

Des Caldéens.

LEs Caldéens, les Indiens, les Chinois me paraiſſent les Nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la ſcience des Caldéens ; elle ſe trouve dans les dix-neuf cents trois ans d'obſervations céleſtes, envoyées de Babylone par Calliſtene au Précepteur d'Alexandre. Ces Tables aſtronomiques remontent préciſément à l'année 2234 avant notre Ere vulgaire. Il eſt vrai que cette époque touche au temps où la Vulgate place le Déluge. Mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes Chronologies de la Vulgate des Samaritains & des Septante, que nous révérons également. Le Déluge univerſel eſt un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raiſonnons ici que d'après les notions naturelles, en ſoumettant toujours les faibles tâtonnements de notre CHAP. X.

CHAP. X.

esprit borné, aux lumieres d'un ordre supérieur.

D'anciens Auteurs, cités dans George le Sincelle, disent que du temps d'un Roi Caldéen, nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se déborderent apparemment plus qu'à l'ordinaire. Mais les Caldéens n'auraient pu savoir que par la révélation qu'un pareil fléau eût submergé toute la Terre habitable. Encore une fois, je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Caldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre Ere, ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver le véritable système de notre Univers; notion étonnante, à laquelle les Caldéens étaient enfin parvenus. Aristarque de Samos nous apprend que les Sages de Caldée avaient connu combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire; qu'ils avaient assigné au Soleil cette place qui lui appartient; qu'ils faisaient rouler la terre & les autres planetes autour de lui, chacune dans un orbe différent.

Les progrès de l'esprit sont si lents, l'illusion des yeux est si puissante, l'asservissement aux idées reçues si tyrannique, qu'il n'est pas possible qu'un Peuple qui n'aurait eu que dix-neuf

cents ans, eût pu parvenir à ce haut degré de philoſophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Auſſi les Caldéens comptaient quatre cents ſoixante & dix mille ans. Encore cette connaiſſance du vrai ſyſtême du monde ne fut en Caldée que le partage du petit nombre des Philoſophes. C'eſt le ſort de toutes les grandes vérités; & les Grecs qui vinrent enſuite, n'adopterent que le ſyſtême commun, qui eſt le ſyſtême des enfants. CHAP. X.

(*) Quatre cents ſoixante & dix mille ans,

* Notre ſainte Religion, ſi ſupérieure en tout à nos lumieres, nous apprend que le monde n'eſt fait que depuis environ ſix mille années, ſelon la Vulgate; ou environ ſept mille, ſuivant les Septante. Les Interpretes de cette Religion ineffable nous enſeignent qu'Adam eut la ſcience infuſe, & que tous les Arts ſe perpétuerent d'Adam à Noé. Si c'eſt là en effet le ſentiment de l'Egliſe, nous l'adoptons d'une foi ferme & conſtante, ſoumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette ſainte Egliſe qui eſt infaillible. C'eſt vainement que l'Empereur Julien, d'ailleurs ſi reſpectable par ſa vertu, ſa valeur & ſa ſcience, dit dans ſon Diſcours cenſuré par le grand & modéré ſaint Cyrille, que ſoit qu'Adam eût la ſcience infuſe, ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal, que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de ſe perfectionner dans la ſcience infuſe s'il l'avait, & de l'acquérir s'il

CHAP. X.

c'eſt beaucoup pour nous autres qui ſommes d'hier ; mais c'eſt bien peu de choſe pour l'Univers entier. Je ſais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que Cicéron s'en eſt moqué, qu'il eſt exorbitant, & que ſur-tout nous devons croire au Pentateuque plutôt qu'à Sanchoniaton & à Béroſe ; mais encore une fois, il eſt impoſſible (humainement parlant) que les hommes ſoient parvenus en dix-neuf cents ans à deviner de ſi étonnantes vérités. Le premier Art eſt celui de pourvoir à ſa ſubſiſtance, ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le ſecond, de former un langage ; ce qui certainement demande un eſpace de temps très-conſidérable. Le troiſieme, de ſe bâtir quelques huttes ; le quatrieme, de ſe vêtir. Enſuite, pour forger le fer, ou pour y ſuppléer, il faut tant de hazards heureux, tant d'induſtrie, tant de ſiecles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en ſont venus à bout. Quel ſaut de cet état à l'Aſtronomie !

---

ne l'avait pas. On ſait avec quelle ſageſſe ſaint Cyrille a réfuté cet argument. En un mot, nous prévenons toujours le Lecteur que nous ne touchons en aucune maniere aux choſes ſacrées. Nous proteſtons contre toutes les fauſſes interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

CHAP. X.

Long-temps les Caldéens graverent leurs Obſervations & leurs Loix ſur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caracteres parlants, uſage que les Egyptiens connurent après pluſieurs ſiecles. L'art de tranſmettre ſes penſées par des caracteres alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Aſie.

Il eſt à croire qu'au temps ou les Caldéens bâtirent des Villes, ils commencerent à ſe ſervir de l'alphabet. Comment faiſait-on auparavant, dira-t-on ? Comme on fait dans mon Village, & dans cent mille Villages du monde, où perſonne ne ſait ni lire, ni écrire, & cependant où l'on s'entend fort bien, où les Arts néceſſaires ſont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne Bourgade avant qu'on en eût fait une Ville immenſe & ſuperbe. Mais qui a bâti cette Ville ? Je n'en ſais rien. Eſt-ce Sémiramis ? eſt-ce Bélus ? eſt-ce Nabonaſſar ? Il n'y a jamais eu dans l'Aſie ni de femme appellée Sémiramis, ni d'homme appellé Bélus. C'eſt comme ſi nous donnions à des Villes Grecques les noms d'Armagnac & d'Abbeville. Les Grecs qui changerent toutes les terminaiſons barbares en mots

CHAP. X. Grecs, dénaturerent tous les noms Asiatiques. De plus, l'Histoire de Sémiramis ressemble en tout aux Contes Orientaux.

Nabonassar, ou plutôt Nabon-assor, est probablement celui qui embellit & fortifia Babylone, & en fit à la fin une Ville si superbe. Celui-là est un véritable Monarque, connu dans l'Asie par l'Ere qui porte son nom. Cette Ere incontestable ne commence que 1747 ans avant la nôtre : ainsi elle est très-moderne par rapport au nombre des siècles nécessaires pour arriver jusqu'à l'établissement des grandes dominations. Il paraît, par le nom même de Babylone, qu'elle existait long-temps avant Nabonassar. C'est la Ville du Pere *Bel*. *Bab* signifie *pere* en Caldéen, comme l'avoue d'Herbelot. *Bel* est le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que sous le nom de Babel, la Ville du Seigneur, la Ville de Dieu; ou, selon d'autres, la Porte de Dieu.

Il n'y a pas eu plus de Ninus, fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de Bélus, fondateur de Babylone. Nul Prince Asiatique ne porta un nom en *us*.

Il se peut que la circonférence de Babylone ait été de 24 de nos lieues moyennes; mais qu'un Ninus ait bâti sur le Tigre, à quarante lieues

CHAP. X.

seulement de Babylone, une Ville appellée Ninive, d'une étendue aussi grande, c'est ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puissants Empires qui subsistaient à la fois, celui de Babylone, celui d'Assyrie ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable; c'est comme si on disait qu'il y avait à la fois dans une partie de la Gaule trois puissants Empires, dont les Capitales, Paris, Soissons & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour. D'ailleurs Ninive n'était pas bâtie, ou du moins était fort peu de chose au temps où il est dit que le Prophete Jonas lui fut député pour l'exhorter à la pénitence, & fut englouti en chemin par un poisson qui le garda trois jours & trois nuits.

Le prétendu Empire d'Assyrie n'existait pas même encore dans le temps où l'on place Jonas; car il prophétisait, dit-on, sous le Melk ou Roitelet Juif, Joas; & Phul, qui est regardé dans les Livres Hébreux comme le premier Roi d'Assyrie, ne régna, selon eux, qu'environ cinquante-deux ans après la mort de Joas. C'est ainsi qu'en confrontant toutes les dates, on trouve par-tout de la contradiction, & on demeure dans l'incertitude.

Il est dit dans le Livre de Jonas, qu'il y avait

CHAP. X. à Ninive cent vingt mille enfants nouveaux nés; cela supposerait plus de cinq millions d'habitants, selon le calcul assez juste de nos dénombrements, fondés sur le nombre des enfants vivants, nés dans la même année. Or cinq millions d'habitants dans une Ville qui n'est pas encore bâtie, sont quelque chose d'assez rare.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux Empires de Babylone & d'Assyrie. Plusieurs Savants, qui ont voulu porter quelques lumieres dans ces ténebres, ont affirmé que l'Assyrie & la Caldée n'étaient que le même Empire, gouverné quelquefois par deux Princes, l'un résidant à Babylone, l'autre à Ninive; & ce sentiment raisonnable peut être adopté, jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

Ce qui contribue à jetter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette Nation, c'est cette fameuse Tour élevée pour observer les astres. Presque tous les Commentateurs ne pouvant contester ce monument, se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne sait pas trop ce que les Commentateurs entendent par le ciel; est-ce la Lune? est-ce la planete de Vénus? Il y a loin d'ici là.

CHAP. X.

Quoi qu'il en ſoit, ſi Nabonaſſar éleva cet édifice pour ſervir d'Obſervatoire, il faut au moins avouer que les Caldéens eurent un Obſervatoire plus de deux mille quatre cents ans avant nous. Concevez enſuite combien de ſiecles exige la lenteur de l'eſprit humain, pour en venir juſqu'à dreſſer un tel monument aux Sciences.

Ce fut en Caldée, & non en Egypte, qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me ſemble, trois preuves aſſez fortes; la premiere, que les Caldéens furent une Nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable; la ſeconde, que les ſignes du Zodiaque conviennent au climat de la Méſopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le ſigne du Taureau au mois d'Avril, puiſque ce n'eſt pas en cette ſaiſon qu'ils labourent; ils ne pouvaient, au mois que nous nommons *Aouſt*, figurer un ſigne par une fille chargée d'épics de bled, puiſque ce n'eſt pas en ce temps qu'ils font la moiſſon. Ils ne pouvaient figurer Février par une cruche d'eau, puiſqu'il pleut très-rarement en Egypte, & jamais au mois de Février. La troiſieme raiſon, c'eſt que les ſignes anciens du Zodiaque Caldéen étaient un des articles de leur Religion.

CHAP. X. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile, (Livre II.) Cette Religion des anciens Caldéens était le Sabisme, c'est-à-dire, l'adoration d'un Dieu suprême, & la vénération des Astres & des Intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du Nord; tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve, dans son neuvieme Livre, où il traite des Cadrans solaires, des hauteurs du Soleil, de la longueur des ombres, de la lumiere réfléchie par la Lune, cite toujours les anciens Caldéens, & non les Egyptiens. C'est, ce me semble, une preuve assez forte qu'on regardait la Caldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette science; de sorte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe Latin :

Tradidit Ægyptis Babylon Ægyptus Achivis.

CHAPITRE XI.

Des Babyloniens devenus Perſans.

CHAP. XI.

A L'Orient de Babylone étaient les Perſes. Ceux-ci porterent les armes & leur Religion à Babylone, lorſque Koresh, que nous appellons Cyrus, prit cette Ville avec le ſecours des Medes, établis au Nord de la Perſe. Nous avons deux fables principales ſur Cyrus, celle d'Hérodote, & celle de Xénophon, qui ſe contrediſent en tout, & que mille Ecrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote ſuppoſe un Roi Mede, c'eſt-à-dire, un Roi d'Hircanie, qu'il appelle Aſtyage, d'un nom Grec. Cet Hircanien Aſtyage commande de noyer ſon petit-fils Cyrus au berceau, parce qu'il a vu en ſonge ſa fille Mandane, mere de Cyrus, *piſſer ſi copieuſement, qu'elle inonda toute l'Aſie.* Le reſte de l'aventure eſt à peu près dans ce goût; c'eſt une hiſtoire de Gargantua écrite ſérieuſement.

Xénophon fait de la vie de Cyrus un Roman moral, à peu près ſemblable à notre Télémaque. Il commence par ſuppoſer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuſe de ſon Hé-

CHAP. XI.

ros, que les Medes étaient des voluptueux plongés dans la molleſſe. Des habitants de l'Hircanie, que les Tartares, alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sybarites?

Tout ce qu'on peut aſſurer de Cyrus, c'eſt qu'il fut un grand Conquérant, par conſéquent un fléau de la terre. Le fonds de ſon Hiſtoire eſt très-vrai; les épiſodes ſont fabuleux : il en eſt ainſi de toute Hiſtoire.

Rome exiſtait du temps de Cyrus : elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ſes voiſins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois Horaces, & l'aventure de Lucrece, & les boucliers deſcendus du Ciel, & la pierre coupée avec un raſoir. Il y avait quelques Juifs eſclaves dans la Babylonie & ailleurs; mais humainement parlant, on pourrait douter que l'Ange Raphaël fût deſcendu *du Ciel* pour conduire à pied le jeune Tobie vers l'Hircanie afin de le faire payer de quelque argent, & de chaſſer le diable Aſmodée avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le Roman d'Hérodote, ou le Roman de Xénophon, concernant la vie & la mort de Cyrus; mais je remarquerai que les Parſis ou Perſes prétendaient

avoir eu parmi eux, il y avait ſix mille ans, un ancien Zerduſt, un Prophete, qui leur avait appris à être juſtes, & à révérer le Soleil, comme les anciens Caldéens avaient révéré les Etoiles en les obſervant. CHAP. XI.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perſes & ces Caldéens fuſſent ſi juſtes, & de ſavoir préciſément en quel temps vint leur ſecond Zerduſt qui rectifia le culte du Soleil, & qui leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du Soleil & des Etoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le Livre du Zend, que les Parſis, diſperſés aujourd'hui dans l'Aſie, réverent comme leur Bible : ce Livre eſt peut-être le plus ancien du monde, après celui des cinq Kings des Chinois : il eſt écrit dans l'ancienne Langue ſacrée des Caldéens; & Mr. Hyde, qui nous a donné une traduction du Sadder, nous aurait procuré celle du Zend, s'il avait pu ſubvenir aux fraix de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au Sadder, à cet extrait du Zend, qui eſt le Catéchiſme des Parſis. J'y vois que ces Parſis croyaient depuis long-temps un Dieu, un diable, une réſurrection, un Paradis, un enfer. Ils ſont les premiers, ſans contredit, qui ont établi ces idées; c'eſt le ſyſtême le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres Nations qu'après bien des ſiecles, puiſque les Pha-

CHAP. XI.

riſiens, chez les Juifs, ne ſoutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenſes après la mort, que vers le temps d'Hérode.

Voilà peut-être ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne Hiſtoire du monde. Voilà une Religion utile, établie ſur le dogme de l'immortalité de l'ame, & ſur la connaiſſance de l'Etre créateur. Ne ceſſons de remarquer par combien de degrés il fallut que l'eſprit humain paſſât pour concevoir un tel ſyſtême. Remarquons encore que le Baptême, l'immerſion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps, eſt un des préceptes du Zend, (p. 251.) La ſource de tous les Rites eſt venue peut-être des Perſans & des Caldéens juſqu'aux extrémités de l'Occident.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babyloniens eurent des Dieux ſécondaires en reconnaiſſant un Dieu ſouverain. Ce ſyſtême, ou plutôt ce cahos, fut celui de toutes les Nations, excepté des Tribunaux de la Chine. On trouve preſque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de ſageſſe dans les Loix, dans les Cultes, dans les Uſages. L'inſtinct, plus que la raiſon, conduit le Genre-humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perſes révérerent des ſtatues dès qu'ils purent avoir des Sculpteurs;

CHAP. XI.

tout en eſt plein dans les ruines de Perſépolis: mais auſſi on voit dans ces figures les ſymboles de l'immortalité; on voit des têtes qui s'envolent au Ciel avec des ailes, ſymboles de l'émigration d'une vie paſſagere à la vie immortelle.

Paſſons aux uſages purement humains. Je m'étonne qu'Hérodote ait dit devant toute la Grece, dans ſon Ier. Livre, que toutes les Babyloniennes étaient obligées par la Loi de ſe proſtituer au moins une fois dans leur vie aux Etrangers, dans le Temple de Milita ou Vénus. Je m'étonne encore plus que dans toutes les Hiſtoires faites pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on renouvelle aujourd'hui ce Conte. Certes ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une Egliſe des Marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs & d'ânes, & de les voir deſcendre de leurs montures pour coucher devant l'Autel avec les principales Dames de la Ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractere d'un Peuple policé? Eſt-il poſſible que les Magiſtrats d'une des plus grandes Villes du monde aient établi une telle police? que les Maris aient conſenti de proſtituer leurs femmes? que tous les Peres aient abandonné leurs Filles aux Palefreniers de l'Aſie? Ce qui n'eſt pas dans la nature,

CHAP. XI.

n'est jamais vrai. J'aimerais autant croire Dion Cassius, qui assure que les graves Sénateurs de Rome proposerent un Décret, par lequel César, âgé de cinquante-sept ans, aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui, en compilant aujourd'hui l'Histoire ancienne, copient tant d'Auteurs sans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'appercevoir, ou qu'Hérodote débitait des fables, ou plutôt que son Texte était corrompu, & qu'il ne voulait parler que des Courtisannes établies dans toutes les grandes Villes, & qui même attandaient les passants sur les chemins.

Je ne croirai pas davantage Sextus Empiricus, qui prétend que chez les Perses la Pédérastie était ordonnée. Quelle pitié! Comment imaginer que les hommes eussent fait une Loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes? La Pédérastie, au contraire, était expressément défendue dans le Livre du Zend, & c'est ce qu'on voit dans l'Abrégé du Sadder, où il est dit, (Porte 9.) *Qu'il n'y a point de plus grand péché.*

Strabon dit que les Perses épousaient leurs Meres; mais quels sont ses garants? Des ouidire, des bruits vagues. Cela put fournir une épigramme à Catulle: *Nam Magus ex Matre*

&

& nato naſcatur oportet. Tout Mage doit naître de l'inceſte d'une Mere & d'un Fils. Une telle Loi n'eſt pas croyable; une épigramme n'eſt pas une preuve. Si on n'avait pas trouvé de Meres qui vouluſſent coucher avec leurs Fils, il n'y aurait donc point eu de Prêtres chez les Perſes. La Religion des Mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux Peres de s'unir à leurs Filles, qu'aux Meres de coucher avec leurs Enfants, puiſqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage. CHAP. XI.

En un mot, en liſant toute hiſtoire, ſoyons en garde contre toute fable.

CHAPITRE XII.

De la Syrie.

JE vois par tous les monuments qui nous reſtent, que la Contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, juſqu'auprès de Bagdat, fut nommée toujours Syrie, que l'alphabet de ces Peuples fut toujours Syriaque; que c'eſt là que furent les anciennes Villes de Zobah, de Balbek, de Damas; & depuis, celles d'Antio- CHAP. XII.

CHAP. XII.

che, de Séleucie, de Palmyre. Balk était si ancienne, que les Perses prétendent que leur Bram ou Abraham était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant Empire d'Assyrie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le Pays des fables?

Les Gaules tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées; mais qui jamais imagina de placer un vaste Empire entre le Rhin & les Gaules? Qu'on ait appellé les Nations voisines de l'Euphrate *Assyriennes*, quand elles se furent étendues vers Damas; & qu'on ait appellé *Assyriens* les Peuples de Syrie, quand ils s'approcherent de l'Euphrate : c'est-là où se peut réduire la difficulté. Toutes les Nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre, & ont changé de limites. Mais lorsqu'une fois il s'est élevé des Villes Capitales, ces Villes établissent une différence marquée entre deux Nations. Ainsi les Babyloniens, ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différents des Peuples de Syrie. Les anciens caracteres de la Langue Syriaque ne furent point ceux des anciens Caldéens.

Le culte, les superstitions, les Loix, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres ne furent point les mêmes. La Déesse de Syrie, si ancienne, n'a-

vait aucun rapport avec le culte des Caldéens. Les Mages Caldéens, Babyloniens, Perſans, ne ſe firent jamais eunuques comme les Prêtres de la Déeſſe de Syrie : choſe étrange ; les Syriens révéraient la figure de ce que nous appellons *Priape*, & les Prêtres ſe dépouillaient de leur virilité ! CHAP. XII.

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population conſidérable ? Il n'eſt pas poſſible qu'on eût voulu attenter ainſi contre la nature dans un Pays où l'eſpece aurait été rare.

Les Prêtres de Cybele, en Phrygie, ſe rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encore une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume de ſacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne ſe point expoſer, devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidents de ce qu'on croyait impureté ? Peut-on s'étonner, après de tels ſacrifices, de celui que l'on faiſait de ſon prépuce chez d'autres Peuples, & de l'amputation d'un teſticule chez des Nations Africaines ? Les fables d'Atys & de Combalus ne ſont que des fables, comme celle de Jupiter qui rendit eunuque Saturne ſon Pere. La ſuperſtition invente des uſages ridicules, & l'eſprit romaneſque en invente des raiſons abſurdes.

CHAP. XII.

Ce que je remarquerai encore des anciens Syriens, c'eſt que la Ville qui fut depuis nommée la Ville ſainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens *Magog*. Ce mot *Mag* a un grand rapport avec les anciens Mages ; il ſemble commun à tous ceux qui dans ces climats, étaient conſacrés au ſervice de la Divinité. Chaque Peuple eut une Ville ſainte. Nous ſavons que Thebes, en Egypte, était la Ville de Dieu ; Babylone, la Ville de Dieu ; Apamée, en Phrygie, était auſſi la Ville de Dieu.

Les Hébreux, long-temps après, parlent des Peuples de Gog & de Magog : ils pouvaient entendre par ces noms, les Peuples de l'Euphrate & de l'Oronte ; ils pouvaient entendre auſſi les Scythes, qui vinrent ravager l'Aſie avant Cyrus, & qui dévaſterent la Phénicie. Mais il importe fort peu de ſavoir quelle idée paſſait par la tête d'un Juif, quand il prononçait Magog ou Gog.

Au reſte je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raiſon évidente, que les Pays les plus aiſément cultivables ſont néceſſairement les premiers peuplés, & les premiers floriſſants.

CHAPITRE XIII.

Des Phéniciens, & de Sanchoniaton.

CHAP. XIII.

LEs Phéniciens ſont probablement raſſemblés en corps de Peuple auſſi anciennement que les autres habitants de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Caldéens, parce que leur Pays eſt moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Aſcalon, ſont des terreins ingrats. Le commerce maritime a toujours été la derniere reſſource des Peuples. On a commencé par cultiver ſa terre avant de bâtir des vaiſſeaux, pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui ſont forcés de s'adonner au commerce maritime, ont bientôt cette induſtrie, fille du beſoin, qui n'aiguillonne point les autres Nations. Il n'eſt parlé d'aucune entrepriſe maritime ni des Caldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur; la mer était leur Typhon, un être mal-faiſant; & c'eſt ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaiſſeaux équipés par Séſoſtris, pour aller conquérir l'Inde. Mais les entrepriſes des Phé-

CHAP. XIII.

niciens sont réelles. Carthage & Cadix, fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieuses, leur art de teindre en pourpre, sont des témoignages de leur habileté, & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'Antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzieme siecle, & ce que sont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement qu'on eût des Regiſtres qui tinssent lieu de nos Livres de compte, avec des signes aisés & durables pour établir ces Regiſtres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'Ecriture alphabétique, est donc très-vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils aient inventé de tels caracteres avant les Caldéens; mais leur Alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Caldéens n'exprimaient pas. Ce mot même *Alphabeth*, composé de leurs deux premiers caracteres, dépose en faveur des Phéniciens.

Je ne vois point que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs Lettres, leur Langue, à aucun Peuple: au contraire, les Phéniciens transmirent leur Langue & leur Alphabet aux Cartha-

ginois, qui les altérerent depuis. Leurs Lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens! CHAP. XIII.

Sanchoniaton, Phénicien, qui écrivait longtemps avant la guerre de Troye l'Hiſtoire des premiers âges, & dont Euſebe nous a conſervé quelques fragments, traduits par Philon de Biblos; Sanchoniaton, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient ſacrifié de temps immémorial aux éléments & aux vents, ce qui convient en effet à un Peuple navigateur. Il voulut dans ſon Hiſtoire s'élever juſqu'à l'origine des choſes, comme tous les premiers Ecrivains; il eut la même ambition que les Auteurs du Zend & du Védam, la même qu'eurent Manéthon en Egypte, & Héſiode en Grece.

Ce qui prouve la prodigieuſe antiquité du Livre de Sanchoniaton, c'eſt qu'on en liſait les premieres lignes dans les myſteres d'Iſis & de Cerès, hommage que les Egyptiens & les Grecs n'euſſent pas rendu à un Auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé comme une des premieres ſources de connaiſſances humaines.

Sanchoniaton n'écrivit rien de lui-même; il conſulta toutes les Archives anciennes, & ſurtout le Prêtre Jerombal. Le nom de Sanchoniaton ſignifie, en ancien Phénicien, *Amateur*

CHAP. XIII.

de la vérité. Porphyre, Théodoret, Eusebe, l'avouent. La Phénicie était appellée *le Pays des Archives*, *Kirjath Sepher.* Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette Contrée, ils lui rendirent ce témoignage, comme on le voit dans Josué & dans les Juges.

Jerombal, consulté par Sanchoniaton, était Prêtre du Dieu Suprême, que les Phéniciens nommaient *Jaho*, *Jehova*, nom réputé sacré, adopté chez les Egyptiens, ensuite chez les Juifs. On voit par les fragments de ce monument si antique, que Tyr existait depuis très-long-temps, quoiqu'elle ne fût pas parvenue encore à être une Ville puissante.

Ce mot *El*, qui désignait Dieu chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; & il est probable que de ce monosyllabe *El*, les Grecs composerent leur *Elios*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux se servirent très-long-temps après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'est de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnerent à Dieu, Eloa, Iaho, Adonaï; cela ne peut être autrement, puisque les Juifs ne parlerent long-temps en Canaan que la Langue Phénicienne.

CHAP. XIII.

Ce mot *Iaho*, ce nom ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était si commun dans l'Orient, que Diodore, dans son Livre second, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les Dieux, dit que *Minos se vantait d'avoir communiqué avec le Dieu* Zeus, *Zamolxis avec la Déesse* Vesta, *& le Juif Moïse avec le Dieu* Iaho, &c.

Ce qui mérite sur-tout d'être observé, c'est que Sanchoniaton, en rapportant l'ancienne Cosmologie de son Pays, parle d'abord du cahos enveloppé d'un air ténébreux, *Chaut ereb.* L'Erebe, la nuit d'Hésiode, est prise du mot Phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du cahos sortit *Muth* ou *Moth*, qui signifie la matiere. Or qui arrangea la matiere? C'est Colpi Iaho, l'Esprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la bouche de Dieu, la voix de Dieu. C'est à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes.

Il est aisé de se convaincre que cette Cosmogonie est l'origine de presque toutes les autres. Le Peuple le plus ancien est toujours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent sa Langue, ils suivent une partie de ses Rites, ils s'approprient ses antiquités & ses fables. Je sais combien toutes les origines Caldéennes, Syriennes, Phé-

CHAP. XIII.

niciennes, Egyptiennes & Grecques ſont obſcures. Quelle origine ne l'eſt pas ? Nous ne pouvons avoir rien de certain ſur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aura daigné nous apprendre lui-même. Nous marchons avec ſûreté juſqu'à certaines bornes : nous ſavons que Babylone exiſtait avant Rome, que les Villes de Syrie étaient puiſſantes avant qu'on connût Jéruſalem, qu'il y avait des Rois d'Egypte avant Jacob, avant Abraham; nous ſavons quelles Sociétés ſe ſont établies les dernieres : mais pour ſavoir préciſément quel fut le premier Peuple, il faut une révélation.

Au moins nous eſt-il permis de peſer les probabilités, & de nous ſervir de notre raiſon dans ce qui n'intéreſſe point nos dogmes ſacrés, ſupérieurs à toute raiſon.

Il eſt très-avéré que les Phéniciens occupaient depuis long-temps leur Pays avant que les Hébreux s'y préſentaſſent. Les Hébreux purent-ils apprendre la Langue Phénicienne quand ils erraient loin de la Phénicie dans le déſert, au milieu de quelques Hordes d'Arabes ?

La Langue Phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux, & purent-ils écrire dans cette Langue du temps de Joſué, parmi des dévaſtations & des maſſacres conti-

nuels? Les Hébreux après Josué, devenus long-temps esclaves dans ce même Pays, qu'ils avaient mis à feu & à sang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la Langue de leurs Maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de Caldéen, quand ils furent esclaves à Babylone?

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'un Peuple commerçant, industrieux, savant, établi de temps immémorial, & qui passe pour l'inventeur des Lettres, écrivit long-temps avant un Peuple errant, nouvellement établi dans son voisinage, sans aucune science, sans aucune industrie, sans aucun commerce, subsistant uniquement de rapines?

Peut-on nier sérieusement l'authenticité des fragments de Sanchoniaton, conservés par Eusèbe? ou peut-on imaginer, avec le savant Huet, que Sanchoniaton ait puisé chez Moïse? Quand tout ce qui reste de monuments antiques nous avertit que Sanchoniaton vivait à peu près du temps de Moïse, nous ne décidons rien; c'est au Lecteur éclairé & judicieux à décider entre Huet & Vandale qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité, & non la dispute.

CHAPITRE XIV.

Des Scythes & des Gomérites.

CHAP. XIV.

LAiſſons Gomer, preſqu'au ſortir de l'Arche, aller ſubjuguer les Gaules, & les peupler en quelques années. Laiſſons aller Tubal en Eſpagne, & Magog dans le Nord de l'Allemagne, vers le temps où les fils de Cham faiſaient une prodigieuſe quantité d'enfants tout noirs, vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes ſont débitées dans tant de Livres, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfants commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrete, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'Hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scythes, qu'ils ne connaiſſaient pas?

Pourquoi Quinte-Curce, en parlant des Scythes qui habitaient au Nord de la Sogdiane, au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs, qui en eſt à cinq cents lieues) pourquoi, dis-je, Quinte-Curce met-il une harangue philoſophique dans la bouche de ces barbares? pourquoi

CHAP. XIV.

ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à Alexandre ſa ſoif de conquérir? pourquoi leur fait-il dire qu'Alexandre eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie ſi long-temps avant lui? pourquoi enfin, Quinte-Curce peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes? La raiſon en eſt que, comme il place le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne, en mauvais Géographe, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scythes en déclamateur.

Si Horace, en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares; s'il dit:

Campeſtres melius Scythæ
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos
Vivunt & rigidi Getæ:

Voyez les Habitants de l'affreuſe Scythie
Qui vivent ſur des chars;
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le Peuple de Mars:

c'eſt qu'Horace parle en Poëte un peu ſatyrique, qui eſt bien-aiſe d'élever des Etrangers aux dépens de ſon Pays.

C'eſt par la même raiſon que Tacite s'épuiſe à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs

CHAP. XIV.

abominables Dieux. Tacite, Quinte-Curce, Horace ressemblent à ces Pédagogues, qui, pour donner de l'émulation à leurs Disciples, prodiguent en leur présence des louanges à des enfants étrangers, quelque grossiers qu'ils puissent être.

Les Scythes sont ces mêmes barbares que nous avons depuis appellés Tartares, ce sont ceux-là même qui long-temps avant Alexandre avaient ravagé plusieurs fois l'Asie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du Continent. Tantôt sous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont asservi la Chine & les Indes; tantôt sous le nom de Turcs, ils ont chassé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces vastes campagnes que partirent les Huns pour aller jusqu'à Rome. Voilà ces hommes désintéressés & justes, dont nos Compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité quand ils copient Quinte-Curce. C'est ainsi qu'on nous accable d'Histoires anciennes sans choix & sans jugement; on les lit à peu près avec le même esprit qu'elles ont été faites, & on ne se met dans la tête que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie Européane; ce sont eux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé

l'imagination; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain & qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des Conquérants & des dévastations; mais qu'un seul homme ait en vingt années changé les mœurs, les loix, l'esprit du plus vaste Empire de la terre, que tous les Arts soient venus en foule embellir des déserts, c'est-là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire, perfectionna ce que Pierre le Grand avait commencé. Une autre femme (Elisabeth) étendit encore ces nobles commencements. Une autre Impératrice encore, est allée plus loin que les deux autres; son génie s'est communiqué à ses Sujets; les révolutions du Palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'Empire. Et enfin, on a vu en un demi-siecle la Cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grece & Rome. CHAP. XIV.

CHAPITRE XV.

De l'Arabie.

SI l'on est curieux de monuments tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, CHAP. XV.

CHAP. XV.

bâtie vers le temps d'Abraham ; mais elle eſt dans un terrein ſi ſablonneux & ſi ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant celles qu'on éleva près des fleuves dans des Contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie eſt un vaſte déſert ou de ſables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuſe a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de ſolitudes & d'une mer orageuſe, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs, appellés Conquérants juſqu'à Mahomet, ou plutôt elle fut la compagne de ſes victoires. Cet avantage eſt bien au-deſſus de ſes aromates, de ſon encens, de ſa cannelle, qui eſt d'une eſpece médiocre, & même de ſon caffé qui fait aujourd'hui ſa richeſſe.

L'Arabie déſerte eſt ce Pays malheureux, habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites; Pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes errants & voleurs, & qui ne peut en nourrir davantage. C'eſt dans ces mêmes déſerts qu'il eſt dit que deux millions d'Hébreux paſſerent quarante années. Ce n'eſt point la vraie Arabie, & ce Pays eſt ſouvent appellé déſert de Syrie.

L'Arabie Pétrée n'eſt ainſi appellée que du nom de Pétra, petite Fortereſſe, à qui ſûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom, mais

CHAP. XV.

mais qui fut nommée ainsi par les Grecs, vers le temps d'Alexandre. Cette Arabie Pétrée est fort petite, & peut être confondue, sans lui faire tort, avec l'Arabie déserte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des Hordes vagabondes.

Pour cette vaste partie, appellée Heureuse, près de la moitié consiste aussi en déserts; mais quand on avance quelques milles dans les Terres, soit à l'Orient de Moka, soit même à l'Orient de la Mecque, c'est alors qu'on trouve le Pays le plus agréable de la terre. L'air y est parfumé, dans un Eté continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempere l'ardeur du Soleil sous des ombrages toujours verds.

C'est sur-tout dans ces Pays que le mot de Jardin, Paradis, signifia la faveur céleste.

Les jardins de Saana, vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux d'Alcinoüs chez les Grecs. Et cet Aden, ou Eden, était nommé le lieu des délices. On parle encore d'un ancien Shedad, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlants, était l'ombrage.

CHAP. XV.

Ce vaſte Pays de l'Yemen eſt ſi beau, ſes Ports ſont ſi heureuſement ſitués ſur l'Océan Indien, qu'on prétend qu'Alexandre voulut conquérir l'Yemen pour en faire le ſiege de ſon Empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien Canal des Rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer rouge; & tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden, ou d'Eden, à ſa Ville d'Alexandrie. Une telle entrepriſe ne reſſemble pas à ces fables inſipides & abſurdes dont toute Hiſtoire ancienne eſt remplie. Il eût fallu à la vérité ſubjuguer toute l'Arabie. Si quelqu'un le pouvait, c'était Alexandre. Mais il paraît que ces Peuples ne le craignirent point; ils ne lui envoyerent pas même des Députés, quand il tenait ſous le joug l'Egypte & la Perſe.

Les Arabes, défendus par leurs déſerts & par leur courage, n'ont jamais ſubi le joug étranger. Trajan ne conquit qu'un peu de l'Arabie Pétrée. Aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand Peuple a toujours été auſſi libre que les Scythes, & plus civiliſé qu'eux.

Il faut bien ſe garder de confondre ces anciens Arabes avec les Hordes qui ſe diſent deſcendues d'Iſmaël. Les Iſmaélites, ou Agaréens, ou ceux qui ſe diſaient enfants de Céthura,

étaient des Tribus étrangeres, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuſe. Leurs Hordes erraient dans l'Arabie Pétrée, vers le Pays de Madian; elles ſe mêlerent depuis avec les vrais Arabes, du temps de Mahomet, quand elles embraſſerent ſa Religion. CHAP. XV.

Ce ſont les Peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigenes, c'eſt-à-dire, qui de temps immémorial habitaient ce beau Pays ſans mélange d'aucune autre Nation, ſans avoir jamais été ni conquis, ni conquérants. Leur Religion était la plus naturelle & la plus ſimple de toutes; c'était le culte d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, qui ſemblaient, ſous un ciel ſi beau & ſi pur, annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reſte de la nature. Ils regardaient les planetes comme des médiatrices entre Dieu & les hommes. Ils eurent cette Religion juſqu'à Mahomet. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de ſuperſtitions, puiſqu'ils étaient hommes. Mais ſéparés du reſte du monde par des mers & des déſerts, poſſeſſeurs d'un Pays délicieux, & ſe trouvant au-deſſus de tout beſoin & de toute crainte, ils durent être néceſſairement moins méchants & moins ſuperſtitieux que d'autres Nations.

CHAP. XV. On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voisins comme des bêtes carnassieres affamées, ni égorger les faibles en prétextant les ordres de la Divinité, ni faire leur cour aux Puissants en les flattant par de faux oracles. Leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos Histoires universelles, fabriquées dans notre Occident. Je le crois bien; ils n'ont aucun rapport avec la petite Nation Juive, qui est devenue l'objet & le fondement de nos Histoires prétendues universelles, dans lesquelles un certain genre d'Auteurs se copiant les uns les autres, tous oublient les trois quarts de la terre.

CHAPITRE XVI.

De Bram, Abram, Abraham.

CHAP. XVI. IL semble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, soit un des noms des plus communs aux anciens Peuples de l'Asie. Les Indiens, que nous croyons une des premieres Nations, font de leur Brama un fils de Dieu, qui enseigna aux Brames la maniere de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche.

CHAP. XVI.

Les Arabes, les Caldéens, les Perſans, ſe l'approprierent, & les Juifs le regarderent comme un de leurs Patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuſes de Brama, qu'ils nommerent *Abrama*, & dont enſuite ils ſe vanterent d'être deſcendus. Les Caldéens l'adopterent comme un Légiſlateur. Les Perſes appellaient leur ancienne Religion, *Millat Ibrahim;* les Medes, *Kish Ibrahim.* Ils prétendaient que cet Ibrahim, ou Abraham, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la Ville de Balk. Ils révéraient en lui un Prophete de la Religion de l'ancien Zoroaſtre. Il n'appartient ſans doute qu'aux Hébreux, puiſqu'ils le reconnaiſſent pour leur Pere dans leurs Livres ſacrés.

Des Savants ont cru que le nom était Indien, parce que les Prêtres Indiens s'appellaient Brames, Brachmanes, & que pluſieurs de leurs inſtitutions ſacrées ont un rapport immédiat à ce nom, au-lieu que chez les Aſiatiques Occidentaux vous ne voyez aucun établiſſement qui tire ſon nom d'Abram, ou Abraham. Nulle Société ne s'eſt jamais nommée Abramique : nul Rite, nulle cérémonie de ce nom. Mais puiſque les Livres Juifs diſent qu'Abraham eſt la tige des Hébreux, il faut les croire ſans difficulté.

CHAP. XVI.

L'Alcoran cite, touchant Abraham, les anciennes Hiſtoires Arabes; mais il en dit très-peu de choſe. Elles prétendent que cet Abraham fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Caldée, & non pas de l'Inde ou de la Bactriane; ils étaient voiſins de la Caldée, l'Inde & la Bactriane leur étaient inconnues; Abraham était un étranger pour tous ces Peuples, & la Caldée étant un Pays dès long-temps renommé pour les Sciences & les Arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une petite Nation renfermée dans la Paleſtine, de compter un ancien Sage réputé Caldéen au nombre de ſes Ancêtres.

S'il eſt permis d'examiner la partie hiſtorique des Livres Judaïques par les mêmes regles qui nous conduiſent dans la critique des autres Hiſtoires, il faut convenir, avec tous les Commentateurs, que le récit des aventures d'Abraham, tel qu'il ſe trouve dans le Pentateuque, ſerait ſujet à quelques difficultés, s'il ſe trouvait dans une autre Hiſtoire.

La Geneſe dit qu'Abraham ſortit d'Aran, âgé de ſoixante & quinze ans, après la mort de ſon Pere.

Mais la même Geneſe dit que Tharé, ſon pere, l'ayant engendré à ſoixante & dix ans,

vécut juſques à deux cents cinq. Ainſi Abraham avait cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il paraît étrange qu'à cet âge il ait abandonné le fertile Pays de la Méſopotamie, pour aller à trois cents mille de là, dans la Contrée ſtérile & pierreuſe de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui eſt environ à ſix cents milles; & dès qu'il arrive, le Roi devient amoureux de ſa Femme, âgée de ſoixante & quinze ans. CHAP. XVI.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette Hiſtoire; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il eſt dit qu'Abraham reçut de grands préſents du Roi d'Egypte. Ce Pays était dès-lors un puiſſant Etat; la Monarchie était établie, les Arts y étaient donc cultivés; le fleuve avait été dompté, on avait creuſé par-tout des canaux pour recevoir ſes inondations, ſans quoi la Contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme ſenſé, s'il n'avait pas fallu des ſiecles pour établir un tel Empire dans un Pays long-temps inacceſſible & dévaſté par les eaux mêmes qui le fertiliſerent? Abram, ſelon la Geneſe, arriva en Egypte deux mille ans avant notre Ere vulgaire. Il faut

CHAP. XVI.

donc pardonner aux Manéthons, aux Hérodotes, aux Diodores, aux Eratoſthenes, & à tant d'autres, la prodigieuſe antiquité qu'ils accordent tous au Royaume d'Egypte. Et cette antiquité devait être très-moderne, en comparaiſon de celle des Caldéens & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'Abraham. Il eſt repréſenté au ſortir de l'Egypte comme un Paſteur nomade, errant entre le Mont-Carmel & le Lac Aſphaltide; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie Pétrée. Il y voiture ſes tentes avec trois cents dix-huit Serviteurs, & ſon Neveu Loth eſt établi dans la Ville ou Bourg de Sodome. Un Roi de Babylone, un Roi de Perſe, un Roi de Pont, & un Roi de pluſieurs autres Nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre Bourgades voiſines. Ils prennent ces Bourgs & Sodome. Loth eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment cinq grands Rois ſi puiſſants ſe liguerent pour venir ainſi attaquer une Horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage, ni comment Abraham défit de ſi puiſſants Monarques avec trois cents valets de campagne, ni comment il les pourſuivit juſques par-delà Damas. Quelques Traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas*; mais *Dan* n'exiſtait pas

du temps de Moïse, encore moins du temps d'Abraham. Il y a de l'extrémité du Lac Asphaltide, où Sodome était située, jusqu'à Damas, plus de trois cents milles de route. Tout cela est au-dessus de nos conceptions. Tout est miraculeux dans l'Histoire des Hébreux; nous l'avons déjà dit, & nous redisons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres, sans aucun examen. CHAP. XVI.

CHAPITRE XVII.

De l'Inde.

CHAP. XVII.

S'Il est permis de faire des conjectures, les Indiens, vers le Gange, sont peut-être les hommes les plus anciennement rassemblés en corps de Peuple. Il est certain que le terrein où les animaux trouvent la pâture la plus facile, est bientôt couvert de l'espece qu'elle peut nourrir. Or il n'y a point de Contrée au monde où l'espece humaine ait sous sa main des aliments plus sains, plus agréables, & en plus grande abondance que vers le Gange; le riz y croît sans culture; l'ananas, le cocos, la datte, le figuier, présentent de tous côtés des mets déli-

CHAP. XVII.

cieux ; l'oranger, le citronnier, fourniſſent à la fois des boiſſons rafraîchiſſantes avec quelque nourriture. Les cannes de ſucre ſont ſous la main. Les palmiers, les figuiers à larges feuilles, donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin dans ce Pays d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfants des rigueurs des ſaiſons ; on les éleve encore aujourd'hui tout nuds juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce Pays de riſquer ſa vie pour la ſoutenir, en attaquant les animaux, & en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque par-tout ailleurs.

Les hommes ſe ſeront raſſemblés d'eux-mêmes en ſociété dans ce climat heureux ; on ne ſe ſera point diſputé un terrein aride pour y établir de maigres troupeaux ; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie Pétrée.

Je ne parlerai point ici des anciens monuments dont les Brames ſe vantent ; il ſuffit de ſavoir que les raretés les plus antiques que l'Empereur Chinois, Cam-hi, eût dans ſon Palais, étaient Indiennes : il montrait à nos Miſſionnaires Mathématiciens, d'anciennes monnoies Indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux

monnoies de cuivre des Empereurs Chinois: & c'eſt probablement des Indiens que les Rois de Perſe apprirent l'art monétaire. CHAP. XVII.

Les Grecs, avant Pythagore, voyageaient dans l'Inde pour s'inſtruire. Les ſignes des ſept planetes & des ſept métaux ſont encore dans preſque toute la terre ceux que les Indiens inventerent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux, qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, nous vient inconteſtablement de l'Inde; les éléphants, auxquels nous avons ſubſtitué des tours, en ſont une preuve.

Enfin, les Peuples les plus anciennement connus, Perſans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allerent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, ſans que jamais les Indiens allaſſent rien demander à aucune de ces Nations.

On nous parle d'un Bacchus qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une Contrée de l'Aſie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce Bacchus, quel qu'il ſoit, ſavait donc qu'il y avait au bout de notre Continent une Nation qui valait mieux que la ſienne. Le beſoin fit les premiers brigands; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était

CHAP. XVII.

riche; & sûrement le Peuple riche est rassemblé, civilisé, policé, long-temps avant le Peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'est cette ancienne opinion de la transmigration des ames, qui s'étendit avec le temps jusqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens fussent ce que c'est qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, soit aërien, soit igné, allait successivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce système de Philosophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers, que la crainte d'être condamné par Visnou, & par Brama, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands Peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guères parmi les anciens Empires que les Chinois qui n'établirent pas la Doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers Législateurs ne promulguerent que des Loix morales; ils crurent qu'il suffisait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police sévere.

Les Indiens eurent un frein de plus en embrassant la Doctrine de la Métempsycose; la crainte de tuer son pere ou sa mere en tuant

dès hommes & des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur Religion & la température de leur climat, rendirent ces Peuples entiérement ſemblables à ces animaux paiſibles que nous élevons dans nos bergeries & dans nos colombiers, pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les Nations farouches qui deſcendirent du Caucaſe, du Taurus, & de l'Immaüs, pour ſubjuguer les Habitants des bords de l'Inde, de l'Hidaſpe, du Gange, les aſſervirent en ſe montrant. CHAP. XVII.

C'eſt ce qui arriverait aujourd'hui à ces Chrétiens primitifs, appellés Quakers, auſſi pacifiques que les Indiens; ils ſeraient dévorés par les autres Nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux Compatriotes. La Religion Chrétienne, que ces ſeuls primitifs ſuivent à la lettre, eſt auſſi ennemie du ſang que la Pythagoricienne. Mais les Peuples Chrétiens n'ont jamais obſervé leur Religion, & les anciennes Caſtes Indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'eſt que le Pythagoriſme eſt la ſeule Religion au monde qui

CHAP. XVII.

ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un sentiment religieux. La transmigration des ames est un système si simple, & même si vraisemblable aux yeux des Peuples ignorants ; il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut ensuite en animer un autre, que tous ceux qui adopterent cette Religion, crurent voir les ames de leurs parents dans tous les hommes qui les environnaient. Ils se crurent tous freres, peres, meres, enfants les uns des autres. Cette idée inspirait nécessairement une charité universelle. On tremblait de blesser un être qui était de la famille : en un mot l'ancienne Religion de l'Inde, & celle des Lettrés à la Chine, sont les seules dans lesquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes, qui se faisaient un crime d'égorger un animal, permissent que les femmes se brûlassent sur le corps de leurs maris, dans la vaine espérance de renaître dans des corps plus beaux & plus heureux ? C'est que le fanatisme & les contradictions sont l'appanage de la nature humaine.

Il faut sur-tout considérer que l'abstinence de la chair des animaux est une suite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y

pourriſſent bientôt la viande ; elle y eſt une très-mauvaiſe nourriture. Les liqueurs fortes y ſont auſſi défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraîchiſſantes. La Métempſycoſe paſſa à la vérité chez nos Nations Septentrionales. Les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps : mais ſi les Druides avaient ajouté à cette Doctrine la défenſe de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis. CHAP. XVII.

Nous ne connaiſſons preſque rien des anciens Rites des Brames, conſervés juſques à nos jours. Ils communiquent peu les Livres du Hanſcrit, qu'ils ont encore dans cette ancienne Langue ſacrée : leurs Védams ont été auſſi longtemps inconnus que le Zend des Perſes, & que les cinq Kings des Chinois. Il n'y a guères que ſix-vingt ans que les Européans eurent les premieres notions des cinq Kings : & le Zend n'a été vu que par le célebre Docteur Hyde, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'Interprete ; & par le Marchand Chardin, qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eûmes que cet extrait du Zend, ce Sadder, dont j'ai parlé fort au long.

Un hazard plus heureux a procuré à la Bibliotheque de Paris, un ancien Livre des Brames ; c'eſt l'Ezour-vedam, écrit avant l'expédi-

CHAP. XVII.

tion d'Alexandre dans l'Inde, avec un Rituel de tous les anciens Rites des Brachmanes, intitulé le Cormo-Védam : ce Manuscrit, traduit par un Brame, n'est pas à la vérité le Védam lui-même, mais c'est un Résumé des opinions & des Rites contenus dans cette Loi. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaissance des trois plus anciens Ecrits qui soient au monde.

Il faut désespérer d'avoir jamais rien des Egyptiens ; leurs Livres sont perdus, leur Religion s'est anéantie ; ils n'entendent plus leur ancienne Langue vulgaire, encore moins la sacrée. Ainsi ce qui était plus près de nous, plus facile à conserver, déposé dans des Bibliotheques immenses, a péri pour jamais ; & nous avons trouvé au bout du monde des monuments non moins authentiques, que nous ne devions pas espérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'authenticité de ce Rituel des Brachmanes dont je parle. L'Auteur assurément ne flatte pas sa Secte ; il ne cherche point à déguiser ses superstitions, à leur donner quelque vraisemblance par des explications forcées, à les excuser par des allégories. Il rend compte des Loix les plus extravagantes avec la simplicité de la candeur. L'esprit humain

CHAP XVII.

humain paraît là dans toute sa misere. Si les Brames observaient toutes les Loix de leur Védam, il n'y a point de Moine qui voulût s'assujettir à cet état. A peine le fils d'un Brame est-il né, qu'il est l'esclave des cérémonies. On frotte sa langue avec de la poix résine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *Oum*; on invoque vingt Divinités avant qu'on lui ait coupé le bout du nombril; mais aussi on lui dit: *Vivez pour commander aux hommes*; & dès qu'il peut parler, on lui fait sentir la dignité de son être. En effet, les Brachmanes furent longtemps Souverains dans l'Inde; & la Théocratie fut établie dans cette vaste Contrée plus qu'en aucun Pays du monde.

Bientôt on expose l'enfant à la Lune: on prie l'Etre suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours: on adresse des Antiennes au feu; on donne à l'enfant, avec cent cérémonies, le nom de Chormo, qui est le titre d'honneur des Brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à réciter des prieres. Il fait le Sacrifice des Morts; & ce Sacrifice est institué pour que Brama donne à l'ame des Ancêtres de l'enfant une demeure agréable dans d'autres corps.

CHAP. XVII.

On fait des prieres aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prieres récitées au Dieu Pet par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les Brames sans prieres. La premiere fois qu'on rase la tête de l'enfant, le Pere dit au rasoir dévotement : *Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le Soleil & le Dieu Indro.* Il se pourrait après tout que le Dieu Indro eût été autrefois rasé : mais pour le Soleil, cela n'est pas aisé à comprendre, à moins que les Brames n'aient eu notre Apollon, que nous représentons encore sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies serait aussi ennuyeux qu'elles nous paraissent ridicules; & dans leur aveuglement, ils en disent autant des nôtres : mais il y a chez eux un mystere qui ne doit pas être passé sous silence, c'est le Matricha Machom. On se donne par ce mystere un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame est supposée être dans la poitrine, & c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main de la poitrine à la tête, en appuyant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & on conduit ainsi

son ame à son cerveau; quand on est sûr que son ame est bien montée, alors le jeune homme s'écrie que son ame & son corps sont réunis à l'Etre suprême, & dit: *Je suis moi-même une partie de la Divinité.* CHAP. XVII.

Cette opinion a été celle des plus respectables Philosophes de la Grece, de ces Stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-dessus d'elle-même; celle des divins Antonins: & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'est s'imposer la Loi de ne rien faire qui ne soit digne de Dieu même.

On trouve dans cette Loi des Brachmanes dix Commandements, & ce sont dix péchés à éviter. Ils sont divisés en trois especes, les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer son Prochain, le voler, violer les femmes, ce sont les péchés du corps; dissimuler, mentir, injurier, ce sont les péchés de la parole; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des miseres d'autrui. Ces dix commandements font pardonner tous les Rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les Nations civilisées, & que les usages les plus consacrés chez

CHAP. XVII.

un Peuple, paraiſſent aux autres ou extravagants ou haïſſables. Les Rites établis diviſent aujourd'hui le Genre-humain, & la morale le réunit.

La ſuperſtition n'empêcha jamais les Brachmanes de reconnaître un Dieu unique. Strabon, dans ſon 15e. Livre, dit qu'ils adorent un Dieu ſuprême; qu'ils gardent le ſilence pluſieurs années avant d'oſer parler; qu'ils ſont ſobres, chaſtes, tempérants; qu'ils vivent dans la juſtice, & qu'ils meurent ſans regret. C'eſt le témoignage que leur rendent ſaint Clément d'Alexandrie, Apulée, Porphire, Pallade, ſaint Ambroiſe. N'oublions pas ſur-tout qu'ils eurent un Paradis terreſtre, & que les hommes qui abuſerent des bienfaits de Dieu, furent chaſſés de ce Paradis.

La chûte de l'homme dégénéré eſt le fondement de la Théologie de preſque toutes les anciennes Nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent, & à vanter le paſſé, a fait imaginer par-tout une eſpece d'âge d'or auquel les ſiecles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que le Védam des anciens Brachmanes enſeigne que le premier homme fut Adimo, & la premiere femme Procriti. Adimo, ſignifiait Seigneur; & Procriti, voulait dire la vie; comme Heva chez les Phé-

niciens & les Hébreux signifiait aussi la vie ou le serpent. Cette conformité mérite une grande attention. CHAP. XVII.

CHAPITRE XVIII.

De la Chine.

OSerons-nous parler des Chinois sans nous en rapporter à leurs propres annales ? elles sont confirmées par le témoignage unanime de nos Voyageurs de différentes Sectes, Jacobins, Jésuites, Luthériens, Calviniſtes, tous intéressés à se contredire. Il est évident que l'Empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce Peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions physiques, de ces inondations, de ces incendies dont la faible mémoire s'était conservée & altérée dans les fables du déluge de Deucalion, & de la chûte de Phaëton. Le climat de la Chine avait donc été préservé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la peste proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Asie & l'Europe. CHAP. XVIII.

Si quelques annales portent un caractere de certitude, ce sont celles des Chinois, qui ont

CHAP. XVIII.

joint, comme on l'a déjà dit ailleurs, l'Hiſtoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les Peuples, ils ont conſtamment marqué leurs époques par les éclipſes, par les conjonctions des planetes; & nos Aſtronomes, qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver preſque tous véritables. Les autres Nations inventerent des fables allégoriques, & les Chinois écrivirent leur Hiſtoire la plume & l'aſtrolabe à la main, avec une ſimplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reſte de l'Aſie.

Chaque regne de leurs Empereurs a été écrit par des Contemporains; nulle différente maniere de compter parmi eux, nulles Chronologies qui ſe contrediſent. Nos Voyageurs Miſſionnaires rapportent avec candeur que lorſqu'ils parlerent au ſage Empereur Cam-hi des variations conſidérables de la Chronologie de la Vulgate, des Septante, & des Samaritains, Cam-hi leur répondit: Eſt-il poſſible que les Livres, en qui vous croyez, ſe combattent?

Les Chinois écrivaient ſur des Tablettes légeres de Bambou, quand les Caldéens n'écrivaient encore que ſur la brique; & ils ont même encore de ces anciennes Tablettes que leurs vernis ont préſervées de la pourriture. Ce ſont peut-être les plus anciens monuments du monde. Point

d'Hiſtoire chez eux avant celles de leurs Empereurs, point de fictions, aucun prodige, nul homme inſpiré qui ſe diſe demi-Dieu comme chez les Egyptiens & chez les Grecs; dès que ce Peuple écrit, il écrit raiſonnablement. CHAP. XVIII.

Il differe ſur-tout des autres Nations, en ce que leur Hiſtoire ne fait aucune mention d'un College de Prêtres qui ait jamais influé ſur les Loix. Les Chinois ne remontent point juſqu'aux temps ſauvages où les hommes eurent beſoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres Peuples commencerent leur Hiſtoire par l'origine du monde; le Zend des Perſes, le Védam des Indiens, Sanchoniaton, Manéthon, enfin, juſqu'à Héſiode, tous remontent à l'origine des choſes, à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu cette folie, leur Hiſtoire n'eſt que celle des temps hiſtoriques.

C'eſt ici qu'il faut ſur-tout appliquer notre grand principe, qu'une Nation dont les premieres Chroniques atteſtent l'exiſtence d'un vaſte Empire, puiſſant & ſage, doit avoir été raſſemblée en corps de Peuple pendant des ſiecles antérieurs. Voilà ce Peuple, qui depuis plus de quatre mille ans écrit journellement ſes annales. Encore une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que, pour être exercé

CHAP. XVIII.

dans tous les Arts qu'exige la société des hommes, & pour en venir non-seulement jusqu'à écrire, mais jusqu'à bien écrire, il avait fallu plus de temps que l'Empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'Empereur Fo-hi jusqu'à nos jours? Il n'y a point de Lettré à la Chine qui doute que les cinq Kings n'aient été écrits deux mille trois cents ans avant notre Ere vulgaire. Ce monument précede donc, de quatre cents années, les premieres observations Babyloniennes envoyées en Grece par Callisthene. De bonne foi sied-il bien à des Lettrés de Paris de contester l'antiquité d'un Livre Chinois, regardé comme authentique par tous les Tribunaux de la Chine?

Les premiers Rudiments sont en tout genre plus lents chez les hommes que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que presque personne ne savait écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles, dont se servent encore aujourd'hui nos Boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos Livres de compte. Il n'y avait point d'autre Arithmétique pour lever les Impôts, & le nom de Tailles l'atteste encore dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuses, qui n'ont été rédigées par écrit que de-

puis quatre cents cinquante ans, nous apprennent assez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de Peuple en Europe qui n'ait fait en dernier lieu plus de progrès en un demi-siecle dans tous les Arts, qu'il n'en avait fait depuis les invasions des Barbares jusqu'au quatorzieme siecle. CHAP. XVIII.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connoître & à pratiquer tout ce qui est utile à la Société, n'ont pas été aussi loin que nous allons aujourd'hui dans les Sciences. Ils sont aussi mauvais Physiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui est la premiere des Sciences.

Leur vaste & populeux Empire était déjà gouverné comme une famille, dont le Monarque était le Pere, & dont quarante Tribunaux de Législation étaient regardés comme les freres ainés, quand nous étions errants en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur Religion était simple, sage, auguste, libre de toute superstition & de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encore des Teutates, à qui des Druides sacrifiaient les enfants de nos Ancêtres dans de grandes mannes d'osier.

CHAP. XVIII.

Les Empereurs Chinois offraient eux-mêmes au Dieu de l'Univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au Principe de toutes choſes, les prémices des récoltes, deux fois l'année; & de quelles récoltes encore ? De ce qu'ils avaient ſemé de leurs propres mains. Cette coutume s'eſt ſoutenue pendant quarante ſiecles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la Religion des Empereurs & des Tribunaux ne fut déshonorée par des impoſtures, jamais troublée par les querelles du Sacerdoce & de l'Empire, jamais chargée d'innovations abſurdes qui ſe combattent les unes les autres avec des arguments auſſi abſurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques, conduits par des factieux. C'eſt par-là ſur-tout que les Chinois l'emportent ſur tou tes les Nations de l'Univers.

Leur Confutſée n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux Rites. Il ne fit ni l'Inſpiré ni le Prophete; c'était un Magiſtrat qui enſeignait les anciennes Loix. Nous diſons quelquefois, & bien mal-à-propos, *la Religion de Confucius;* il n'en avait point d'autre que celle de tous les Empereurs & de tous les Tribunaux, point d'autre que celle des premiers Sages. Il ne recommande que la vertu, il ne prêche au-

cun myſtere. Il dit dans ſon premier Livre, que pour apprendre à gouverner, il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger : dans le ſecond, il prouve que Dieu a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme; il dit, que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute : le troiſieme eſt un Recueil de maximes pures, où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille Diſciples; il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que les gouverner. CHAP. XVIII.

On s'eſt élevé avec force dans un Eſſai ſur l'Hiſtoire générale, contre la témérité que nous avons eue, au bout de l'Occident, de vouloir juger de cette Cour Orientale, & de lui attribuer l'athéïſme. Par quelle fureur en effet quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeller athée un Empire dont preſque toutes les Loix ſont fondées ſur la connaiſſance d'un Etre ſuprême, rémunérateur & vengeur? Les inſcriptions de leurs Temples, dont nous avons des copies authentiques, ſont : *Au premier principe ſans commencement & ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte; il éclaire, il ſoutient, il regle toute la nature.*

CHAP. XVIII.

On a reproché en Europe aux Jésuites, qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un Français, nommé Maigrot, Evêque de Conon, qui ne savait pas un mot de Chinois, fut député par un Pape pour aller juger le procès sur les lieux; il traita Confucius d'athée, sur ces paroles de ce grand homme: *Le Ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos Saints n'a jamais débité de maxime plus céleste. Si Confucius était athée, Caton, & le Chancelier de l'Hôpital, l'étaient aussi.

Répétons ici, pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui soutenaient contre Bayle, qu'une société d'athées était impossible, avançaient en même-temps que le plus ancien Gouvernement de la terre était une société d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les Lettrés Chinois, adorateurs d'un seul Dieu, abandonnerent le Peuple aux superstitions des Bonzes. Ils reçurent la Secte de Laokium & celle de Fo, & plusieurs autres. Les Magistrats sentirent que le Peuple pouvait avoir des Religions différentes de celles de l'Etat, comme il a une nourriture plus grossiere; ils souffrirent les Bonzes, & les continrent. Presque par-tout ailleurs ceux qui

faisaient le métier de Bonzes, avaient l'autorité principale. CHAP. XVIII.

Il est vrai que les Loix de la Chine ne parlent point de peines & de récompenses après la mort; ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas. Cette différence entr'eux & tous les grands Peuples policés est très-étonnante. La Doctrine de l'enfer était utile, & le Gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contenterent d'exhorter les hommes à révérer le Ciel, & à être justes. Ils crurent qu'une police exacte, toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues; & qu'on craindrait plus la Loi toujours présente, qu'une Loi à venir. Nous parlerons en son temps d'un autre Peuple, infiniment moins considérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée, mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement que l'Empire Chinois subsistait avec splendeur quand les Caldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'observations astronomiques envoyées en Grece par Callisthene. Les Brames régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perses avaient leurs Loix; les Arabes au midi,

CHAP. XVIII. les Scythes au Septentrion, habitaient sous des tentes. L'Egypte, dont nous allons parler, était un puissant Royaume.

CHAPITRE XIX.

De l'Egypte.

CHAP. XIX. IL me paraît sensible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils sont, ne purent être rassemblés en corps, civilisés, policés, industrieux, puissants, que très-long-temps après tous les Peuples qui ont passé en revue. La raison en est évidente. L'Egypte, jusqu'au Delta, est resserrée par deux chaînes de rochers, entre lesquels le Nil se précipite, en descendant d'Ethiopie du Midi au Septentrion. Il n'y a des cataractes du Nil à ses embouchures, en ligne droite, que cent soixante lieues, de trois mille pas géométriques, & la largeur n'est que de dix à quinze & vingt lieues jusqu'au Delta, partie basse de l'Egypte, qui embrasse une étendue de cinquante lieues d'Orient en Occident. A la droite du Nil, sont les Déserts de la Thébaïde, & à la gauche les sables inhabitables de la Lybie, jusqu'au petit Pays où fut bâti le Temple d'Ammon.

Les inondations du Nil dûrent pendant des siecles écarter tous les Colons d'une Terre submergée quatre mois de l'année; ces eaux croupissantes s'accumulant continuellement, durent long-temps faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en est pas ainsi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange, & d'autres rivieres qui se débordent aussi, presque chaque année en Eté, à la fonte des neiges. Leurs débordements ne sont pas si grands; & les vastes plaines qui les environnent, donnent aux Cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre. CHAP. XIX.

Observons sur-tout que la peste, ce fléau attaché au genre animal, regne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus destructive quand les eaux du Nil, en croupissant sur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible, & ainsi la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des siecles.

L'ordre naturel des choses semble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernieres Terres habitées. Les Troglodites, nés dans ces rochers dont le Nil est bordé, furent obligés à des travaux aussi longs que pénibles pour creuser des canaux qui re-

CHAP. XIX.

çuſſent le fleuve, pour élever des cabanes & les rehauſſer de vingt-cinq pieds au-deſſus du terrein. C'eſt là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thebes aux cents portes, avant d'élever Memphis, & de ſonger à conſtruire des pyramides. Il eſt bien étrange qu'aucun ancien Hiſtorien n'ait fait une réflexion ſi naturelle.

Nous avons déjà obſervé que dans le temps où l'on place les voyages d'Abraham, l'Egypte était un puiſſant Royaume. Ses Rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides, qui étonnent encore les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par Saurid, pluſieurs ſiecles avant Abraham; on ne ſait en quel temps fut conſtruite la fameuſe Thebes aux cents portes, la Ville de Dieu, Dioſpolis. Il paraît que dans ces temps reculés les grandes Villes portaient le nom de Villes de Dieu comme Babylone. Mais qui pourra croire que par chacune des cents portes de Thebes il ſortait deux cents chariots armés en guerre, & cent mille combattants? Cela ferait vingt mille chariots, & un million de ſoldats; & à un ſoldat pour cinq perſonnes, ce nombre ſuppoſe au moins cinq millions de têtes pour une ſeule Ville, dans un Pays qui n'eſt pas ſi grand

grand que l'Eſpagne ou que la France, & qui n'avait pas, ſelon Diodore de Sicile, plus de trois millions d'habitants, & plus de cent ſoixante mille ſoldats pour ſa défenſe. Diodore dit (Livre Ier.) que l'Egypte était ſi peuplée, qu'autrefois elle avait eu juſqu'à ſept millions d'habitants, & que de ſon temps elle en avait encore trois millions. CHAP. XIX.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de Séſoſtris, qu'au million de Soldats qui ſortent par les cents portes de Thebes. Ne penſez-vous pas lire l'Hiſtoire de Picrocole; quand ceux qui copient Hérodote vous diſent que le Pere de Séſoſtris, fondant ſes eſpérances ſur un ſonge & ſur un oracle, deſtina ſon Fils à ſubjuguer le monde; qu'il fit élever à ſa Cour, dans le métier des armes, tous les enfants nés le même jour que ce Fils; qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues; & qu'enfin Séſoſtris partit avec ſix cents mille hommes, vingt-ſept mille chars de guerre, & alla conquérir toute la Terre, depuis l'Inde juſqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il ſubjugua la Mingrelie & la Georgie, appellées alors la Colchide. Hérodote ne doute pas que Séſoſtris n'ait laiſſé des Colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Col-

CHAP. XIX.

chos des hommes basanés, avec des cheveux crépus, ressemblants aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces especes de Scythes, des bords de la Mer Noire & de la Mer Caspienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagerent si long-temps l'Asie avant le regne de Cyrus. Je croirais qu'ils emmenerent avec eux des esclaves d'Egypte, ce vrai Pays d'esclaves, dont Hérodote put voir, ou crut voir les descendants en Colchide. Si ces Colchidiens avaient en effet la superstition de se faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte, comme il arriva presque toujours aux Peuples du Nord de prendre les Rites des Nations civilisées qu'ils avaient vaincues.

Jamais les Egyptiens, dans les temps connus, ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux, qu'il ne les subjuguât. Les Scythes commencerent; après les Scythes vint Nabucodonosor, qui conquit l'Egypte sans résistance; Cyrus n'eut qu'à y envoyer un de ses Lieutenants; revoltée sous Cambize, il ne fallut qu'une campagne pour la soumettre: & ce Cambize eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur Dieu Apis en leur présence. Ochus réduisit l'Egypte en Province de son Royaume.

Alexandre, Céſar, Auguſte, le Caliſe Omar, conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes Peuples de Colchos, ſous le nom de Mammelucs, revinrent encore s'emparer de l'Egypte du temps des Croiſades; enfin Sélim conquit l'Egypte en une ſeule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient préſentés : il n'y a jamais eu que nos ſeuls Croiſés qui ſe ſoient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les Peuples, comme on l'a remarqué ailleurs; mais c'eſt qu'alors ils étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos. CHAP. XIX.

Il eſt vrai qu'un Peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant, témoins les Grecs & les Romains. Mais nous ſommes plus ſûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs, que de celle de Séſoſtris.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle Séſoſtris n'ait pu avoir une guerre heureuſe contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques Peuples de la Phénicie. Alors, dans le langage des exagérateurs, il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de Nation ſubjuguée qui ne prétende en avoir autrefois ſubjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne ſupériorité conſole de l'humiliation préſente.

Hérodote racontait ingénuement aux Grecs

CHAP. XIX.

ce que les Egyptiens lui avaient dit; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuſes plaies d'Egypte, de ce combat magique entre les Sorciers de Pharaon & le Miniſtre du Dieu des Juifs, & d'une Armée entiere engloutie au fond de la mer rouge ſous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche pour laiſſer paſſer les Hébreux, leſquelles en retombant ſubmergerent les Egyptiens? C'était aſſurément le plus grand événement dans l'Hiſtoire du monde: ni Hérodote, ni Manéthon, ni Eratoſtene, ni aucun des Grecs, ſi grands amateurs du merveilleux, & toujours en correſpondance avec l'Egypte, n'ont parlé de ces miracles qui devaient occuper la mémoire de toutes les Générations. Je ne fais pas aſſurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des Livres Hébreux, que je révere comme je dois: je me borne à m'étonner ſeulement du ſilence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. Dieu ne voulut pas ſans doute qu'une Hiſtoire ſi divine nous fût tranſmiſe par aucune main profane.

CHAPITRE XX.

De la Langue des Egyptiens, & de leurs Symboles.

CHAP. XX.

LE langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des Nations de l'Asie. Vous ne trouvez chez ce Peuple ni le mot d'Adoni ou d'Adonaï, ni de Bal ou Baal, termes qui signifient le Seigneur; ni de Mitra, qui était le Soleil chez les Perses; ni de Melch, qui signifie Roi en Syrie; ni de Shak, qui signifie la même chose chez les Indiens & chez les Persans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom Egyptien qui répond à Roi. *Oshireth*, (Osiris) répondait au Mitra des Persans; & le mot vulgaire *On*, signifiait le Soleil. Les Prêtres Caldéens s'appellaient *Mag;* ceux des Egyptiens, *Choen*, au rapport de Diodore de Sicile. Les hiéroglyphes, les caracteres alphabétiques d'Egypte, que le temps a épargnés, & que nous voyons encore gravés sur les obélisques, n'ont aucun rapport à ceux des autres Peuples.

Avant que les hommes eussent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des

CHAP. XX.

signes représentatifs ; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes, sinon ce que nous faisons quand nous sommes à leur place ? Qu'un enfant se trouve dans un Pays dont il ignore la Langue, il parle par signes ; si on ne l'entend pas, il dessine sur un mur avec un charbon les choses dont il a besoin, pour peu qu'il ait la moindre sagacité.

On peignit donc d'abord grossiérement ce qu'on voulut faire entendre, & l'art de dessiner précéda sans doute l'art d'écrire. C'est ainsi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient ; ils n'avaient pas poussé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers Peuples policés. Avec le temps on inventa les figures symboliques : deux mains entrelassées signifierent la paix ; des fleches représenterent la guerre ; un œil signifia la Divinité ; un sceptre marqua la Royauté ; & des lignes qui joignaient ces figures, exprimerent des phrases courtes.

Les Chinois inventerent enfin des caracteres pour exprimer chaque mot de leur Langue. Mais quel Peuple inventa l'alphabet ; lequel, en mettant sous les yeux les différents sons qu'on peut articuler, donne la facilité de combiner par écrit tous les mots possibles ? Qui put ainsi apprendre aux hommes à graver si aisément leurs

CHAP. XX.

penſées ? Je ne répéterai point ici tous les contes des Anciens ſur cet Art qui éterniſe tous les Arts, je dirai ſeulement qu'il a fallu bien des ſiecles pour y arriver.

Les Choens, ou Prêtres d'Egypte, continuerent long-temps d'écrire en hiéroglyphes, ce qui eſt défendu par le ſecond article de la Loi des Hébreux ; & quand les Peuples d'Egypte eurent des caracteres alphabétiques, les Choens en prirent de différents, qu'ils appellerent ſacrés, afin de mettre toujours une barriere entre eux & le Peuple. Les Mages, les Brames en uſaient de même, tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces Choens avaient des caracteres qui n'appartenaient qu'à eux, mais ils avaient encore conſervé l'ancienne Langue de l'Egypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manéthon, cité dans Euſebe, parle de deux colonnes gravées par Toth le premier Hermès, en caracteres de la Langue ſacrée. Mais qui ſait en quel temps vivait cet ancien Hermès ?

Les Egyptiens garderent ſur-tout très-ſcrupuleuſement leurs premiers ſymboles. C'eſt une choſe curieuſe de voir ſur leurs monuments un ſerpent qui ſe mord la queue, figurant les douze mois de l'année, & ces douze mois exprimés

CHAP. XX. chacun par des animaux qui ne sont pas ceux du Zodiaque que nous connaissons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois sous la forme d'un petit serpent, sur lequel cinq figures sont assises ; c'est un épervier, un homme, un chien, un lion & un ibis. On les voit dessinés dans Kirker, d'après des monuments conservés à Rome. Ainsi presque tout est symbole & allégorie dans l'antiquité.

CHAPITRE XXI.

Des Monuments des Egyptiens.

CHAP. XXI. IL est certain qu'après les siecles où les Egyptiens fertiliserent le sol par les saignées du fleuve, après les temps où les Villages commencerent à être changés en Villes opulentes, alors les Arts nécessaires étant perfectionnés, les Arts d'ostentation commencerent à être en honneur : alors il se trouva des Souverains qui employerent leurs Sujets, & quelques Arabes, voisins du Lac Sirbon, à bâtir leurs Palais & leurs tombeaux en pyramides, à tailler des pierres énormes dans les carrieres de la haute Egypte, à les embarquer sur des radeaux jus-

CHAP. XXI.

qu'à Memphis, à élever sur des colonnes massives de grandes pierres plates, sans goût & sans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enseignerent les premiers Grecs; mais ensuite les Grecs furent leurs maîtres en tout quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il est triste que, dans la guerre de César, la moitié de la fameuse Bibliotheque des Ptolomées ait été brulée, & que l'autre moitié ait chauffé les Bains des Musulmans, quand Omar subjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des superstitions dont ce Peuple fut infecté, le cahos de leur philosophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs sciences.

Il faut absolument qu'ils eussent été en paix pendant plusieurs siecles, pour que leurs Princes eussent le temps & le loisir d'élever tous ces bâtiments prodigieux, dont la plupart subsistent encore.

Leurs pyramides coûterent bien des années & bien des dépenses; il fallut qu'une nombreuse partie de la Nation, avec des esclaves étrangers, fût long-temps employée à ces ouvrages immenses. Ils furent élevés par le despotisme, la vanité, la servitude, & la superstition. En effet, il n'y avait qu'un Roi despotique qui pût forcer ainsi la nature. L'Angleterre, par exemple, est

CHAP. XXI.

aujourd'hui plus puissante que n'était l'Egypte. Un Roi d'Angleterre pourrait-il employer sa Nation à élever de tels monuments?

La vanité y avoit part sans doute; c'était chez les anciens Rois d'Egypte à qui éleverait la plus belle pyramide à son Pere ou à lui-même; la servitude procura la main d'œuvre. Et quant à la superstition, on sait que ces pyramides étaient des tombeaux; on sait que les Chochamatim ou Shoen d'Egypte, c'est-à-dire les Prêtres, avoient persuadé la Nation que l'ame rentrerait dans son corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de toute corruption; c'est pourquoi on l'embaumait avec un soin si scrupuleux: & pour le dérober aux accidents, on l'enfermait dans une masse de pierre sans issue. Les Rois, les Grands se dressaient des tombeaux dans la forme la moins en prise aux injures du temps. Leurs corps se sont conservés au-delà des espérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies Egyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une résurrection après dix siecles passa depuis chez les Grecs, disciples des Egyptiens; & chez les Romains, disciples des

Grecs. On la retrouve dans le sixieme Livre de l'Enéïde, qui n'est que la description des mysteres d'Isis & de Cérès Eleusine. CHAP. XXI.

Has omnes ubi mille rotam volvêre per annos,
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno;
Scilicet ut memores supera & convexa revisant.

Elle s'introduisit ensuite chez les Chrétiens, qui établirent le regne de mille ans; la secte des millénaires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leur architecture & sur leurs dimensions; je n'examine que l'Histoire de l'esprit humain.

CHAPITRE XXII.

Des Rites Egyptiens & de la Circoncision.

PRemiérement les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême? Si on eût fait cette question aux gens du Peuple, ils n'auraient su que répondre; si à des jeunes Etudiants dans la CHAP. XXII.

CHAP. XXII.

Théologie Egyptienne, ils auraient parlé longtemps sans s'entendre; si à quelqu'un des Sages consultés par Pithagore, par Platon, par Plutarque, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu; il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'Isis : *Je suis ce qui est;* & cette autre, *je suis tout ce qui a été & qui sera; nul mortel ne pourra lever mon voile;* il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du Temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine sous le nom de *Knef.* Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adopterent, *Y ha ho.* On le prononce diversement; mais Clément d'Alexandrie assure dans ses Stromates, que ceux qui entraient dans le Temple de Sérapis étaient obligés de porter sur eux le nom de *i ha ho*, ou bien celui de *i ha hou*, qui signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *hou*, adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec encore plus de respect que le mot *allah;* car ils se servent d'*allah* dans la conversation, & ils n'employent *hou* que dans leurs prieres. Disons ici en passant que quand l'Ambassadeur Turc, Said-Effendi, vit représenter à Paris le *Bourgeois Gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait Turc,

CHAP. XXII.

quand il entendit prononcer le nom sacré *hou* avec dérision & avec des postures extravagantes, il regarda ce divertissement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les Prêtres d'Egypte nourrissaient un bœuf sacré, un chien sacré, un crocodile sacré! Oui, & les Romains eurent aussi des oies sacrées; ils eurent des Dieux de toute espece; & les Dévotes avaient parmi leurs Pénates le Dieu de la chaise percée, *Deum stercutium;* & le Dieu Pet, *Deum crepitum :* mais en reconnaissaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le Maître des Dieux & des hommes? Quel est le Pays qui n'ait pas eu une foule de superstitieux & un petit nombre de Sages?

Ce qu'on doit sur-tout remarquer de l'Egypte & de toutes les Nations, c'est qu'elles n'ont jamais eu d'opinions constantes, comme elles n'ont jamais eu de Loix toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens usages. Il n'y a d'immuable que la Géométrie, tant le reste est une variation continuelle.

Les Savants disputent & disputeront. L'un assure que les anciens Peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un Dieu sans simulacre; l'autre qu'ils ont révéré plusieurs Dieux dans plusieurs simulacres;

CHAP. XXII.

ils ont tous raison : il n'y a qu'à distinguer les temps & les hommes qui ont changé ; rien ne fut jamais d'accord. Quand les Ptolomées & les principaux Prêtres se moquaient du bœuf Apis, le Peuple tombait à genoux devant lui.

Juvenal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons : mais aucun Historien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon sacré & un oignon Dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on consacre sur un Autel. Nous lisons dans Cicéron que les hommes qui ont épuisé toutes les superstitions, ne sont point parvenus encore à celle de manger leurs Dieux, & que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La Circoncision vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens ? Je n'en sais rien. Que ceux qui le savent, le disent. Tout ce que je sais, c'est que les Prêtres de l'Antiquité s'imprimaient sur le corps des marques de leur consécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des Soldats Romains. Là des Sacrificateurs se tailladaient le corps, comme firent depuis les Prêtres de Bellone : ici ils se faisaient eunuques, comme les Prêtres de Cybele.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyp-

tiens se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long. Mais si on peut juger d'une Nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien, qui, né hors de sa Patrie, n'avait point été circoncis; je peux assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres. CHAP. XXII.

Je ne sais pas quelle Nation s'avisa la premiere de porter en procession le Kreis & le Phallum, c'est-à-dire la représentation des signes distinctifs des animaux mâles & femelles, cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée. Les Egyptiens eurent cette coutume; on offrait aux Dieux des prémices; on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux. Il paraît naturel & juste que les Prêtres offrissent une légere partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes circoncirent aussi leurs filles, en coupant une très-légere partie des nymphes, ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonie; car assurément une fille incirconcise peut être aussi propre qu'une circoncise.

Quand les Prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs Initiés la subirent aussi; mais avec le temps on abandonna aux seuls Prêtres cette marque distinctive. On ne voit

CHAP. XXII. pas qu'aucun Ptolomée se soit fait circoncire; & jamais les Auteurs Romains ne flétrirent le Peuple Egyptien du nom d'*Apella*, qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circoncision des Egyptiens avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conservée, ainsi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, & qui s'est conservé par la coutume.

CHAPITRE XXIII.

Des Mysteres des Egyptiens.

CHAP. XXIII. JE suis bien loin de savoir quelle Nation inventa la premiere ces mysteres, qui furent si accrédités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'Auteur des mysteres d'Isis. Zoroastre passe pour en avoir établi en Perse, Cadmus & Inachus en Grece, Orphée en Thrace, Minos en Crete. Il est certain que tous ces mysteres annonçaient une vie future; car Celse dit aux Chrétiens : (*) *Vous vous*

(*) Origene, Liv. VIII.

vous vantez de croire des peines éternelles ! & tous les Ministres des Mysteres ne les annoncerent-ils pas aux Initiés ? CHAP. XXIII.

Les Grecs, qui prirent tant de choses des Egyptiens ; leur Tartharoth, dont ils firent le Tartare ; le Lac, dont ils firent l'Achéron ; le Batelier Caron, dont ils firent le Nocher des morts, n'eurent leurs fameux mysteres d'Eleusine que d'après ceux d'Isis. Mais que les mysteres de Zoroastre n'aient pas précédé ceux des Egyptiens, c'est ce que personne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité ; & tous les Auteurs Grecs & Latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies sacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces Mysteres, en conserverent les Rites ; car malgré leur extrême légéreté, ils furent constants dans la superstition. La Priere que nous trouvons dans Apulée, quand Lucius est initié aux mysteres d'Isis, doit être l'ancienne Priere. „ Les Puissances célestes te „ servent, les enfers te sont soumis, l'Univers „ tourne sous ta main, tes pieds foulent le Tar- „ tare, les astres répondent à ta voix, les Sai-

CHAP. XXIII.

„ ſons reviennent à tes ordres, les Eléments „ t'obéiſſent, &c.

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité d'un ſeul Dieu reconnu par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs ſuperſtitions mépriſables?

CHAPITRE XXIV.

Des Grecs, de leurs anciens Déluges, de leurs Alphabets, & de leur Génie.

CHAP. XXIV.

LA Grece eſt un petit Pays montagneux, entrecoupé par la mer, à-peu-près de l'étendue de la Grande-Bretagne. Tout atteſte, dans cette Contrée, les révolutions phyſiques qu'elle a dû éprouver. Les Iſles qui l'environnent, montrent aſſez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croiſſent ſous les eaux, qu'elles ont été détachées du Continent. Les Golfes de l'Eubée, de Calcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Meſſene, apprennent aux yeux que la mer s'eſt fait des paſſages dans les Terres. Les coquillages

de mer dont sont remplies les montagnes qui renferment la fameuse Vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation : & les Déluges d'Ogygès & de Deucalion, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs un Peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replongerent dans la Barbarie, quand les Nations de l'Asie & de l'Egypte étaient florissantes. CHAP. XXIV.

Je laisse à de plus savants que moi le soin de prouver que les trois enfants de Noé, qui étaient les seuls habitants du Globe, le partagerent tout entier; qu'ils allerent, chacun à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder partout de puissants Empires; & que Javan, son petit-fils, peupla la Grece en passant en Italie: que c'est de-là que les Grecs s'appellerent Ioniens, parce qu'Ion envoya des Colonies sur les Côtes de l'Asie mineure; que cet Ion est visiblement Javan, en changeant *J* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfants, & les enfants n'en croient rien.

Nec pueri credunt nisi qui nondùm æra lavantur.

Le Déluge d'Ogygès est placé communément environ douze cents années avant la premiere

CHAP. XXIV.

Olympiade. Le premier qui en parle est Acésilas, cité par Eusebe dans sa Préparation évangélique, & par George le Sincelle. La Grece, dit-on, resta presque déserte deux cents années après cette irruption de la mer dans le Pays. Cependant, on prétend que dans le même temps il y avait un Gouvernement établi à Sicyone, & dans Argos; on cite même les noms des premiers Magistrats de ces petites Provinces, & on leur donne le nom de *Basiloi*, qui répond à celui de Princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obscurités.

Il y eut encore une autre inondation du temps de Deucalion, fils de Prométhée. La fable ajouta qu'il ne resta des habitants de ces climats que Deucalion & Pirrha, qui refirent des hommes en jettant des pierres derriere eux entre leurs jambes. Le Genre-humain se repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme Pétau le Jésuite, un seul fils de Noé produisit une race, qui, au bout de deux cents quatre-vingt-cinq ans, se montait à six cents vingt-trois milliards six cents douze millions d'hommes. Le calcul est un peu fort. Nous sommes aujourd'hui assez malheureux pour que de vingt-six mariages, il n'y en ait d'ordinaire

CHAP. XXIV.

que quatre dont il reste des enfants qui deviennent peres. C'est ce qu'on a calculé sur les relevés des Registres de nos plus grandes Villes. De mille enfants nés dans une même année, il en reste à peine six cents au bout de vingt ans. Défions-nous de Pétau & de ses semblables, qui font des enfants à coups de plume, aussi-bien que de ceux qui ont dit que Deucalion & Pirrha peuplerent la Grece à coups de pierres.

La Grece fut, comme on sait, le Pays des fables, & presque chaque fable fut l'origine d'un Culte, d'un Temple, d'une Fête publique. Par quels excès de démence, par quelle opiniâtreté absurde tant de Compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une Fête publique, établie en mémoire d'un événement, était une démonstration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un Temple le jeune Bacchus sortant de la cuisse de Jupiter; ce Jupiter avait en effet gardé ce Bacchus dans sa cuisse! quoi, Cadmus & sa femme avaient été changés en serpents dans la Béotie, parce que les Béotiens en faisaient commémoration dans leurs cérémonies! Le Temple de Castor & de Pollux, à Rome, démontrait-il que ces Dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

CHAP. XXIV.

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne Fête, un Temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur. Cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siecles; elle devient enfin sacrée; & on bâtit des Temples à des chimeres.

Dans les temps historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de Sectateurs; les plus grands hommes meurent sans honneurs. Les Thémistocles, les Cimons, les Miltiades, les Aristides, les Phocions, sont persécutés, tandis que Persée, Bacchus & d'autres personnages fantastiques ont des Temples.

On peut croire un Peuple sur ce qu'il dit de lui-même à son désavantage, quand ses récits sont accompagnés de vraisemblance, & qu'ils ne contredisent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrein très-stérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un Egyptien, nommé Cécrops, chassé de son Pays, leur donna leurs premieres institutions. Cela paraît surprenant, puisque les Egyptiens n'étaient pas Navigateurs : mais il se peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les Nations, aient amené ce Cécrops dans l'Attique. Ce qui est bien sûr, c'est que les Grecs

CHAP. XXIV.

ne prirent point les lettres Egyptiennes, à qui les leurs ne ressemblent point du tout. Les Phéniciens leur porterent leur premier Alphabet, qui ne consistait alors qu'en seize caracteres, qui sont évidemment les mêmes. Les Phéniciens depuis y ajouterent huit autres lettres, que les Grecs adopterent encore.

Je regarde un Alphabet comme un monument incontestable du Pays dont une Nation a tiré ses premieres connaissances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploiterent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillerent à celles d'Espagne. Des Marchands furent les premiers Précepteurs de ces mêmes Grecs, qui depuis instruisirent tant d'autres Nations.

Ce Peuple, tout barbare qu'il était au temps d'Ogygès, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux Arts que tous les autres Peuples. Ils avaient dans leur nature je ne sais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en est un témoignage; car avant même qu'ils sussent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur Langue un mêlange harmonieux de consonnes douces & de voyelles qu'aucun Peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath*, qui désigne

CHAP. XXIV.

les Phéniciens, selon Sanchoniaton, n'est pas si harmonieux que celui *d'Hellenos* ou *Graios.* Argos, Athenes, Lacédémone, Olympie, sonnent mieux à l'oreille que la Ville de Reheboth. *Sophia*, la sagesse, est plus doux que *Shochemath*, en Syriaque & en Hébreu; *Basileus*, Roi, sonne mieux que Melk ou Shack. Comparez les noms d'Agamemnon, de Diomede, d'Idoménée, à ceux de Mardokempad, Simordak, Sohaduch, Niricassolahssar. Joseph lui-même, dans son Livre contre Appion, avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem;* c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaïm:* ce mot écorchait le gosier d'un Athénien; & ce furent les Grecs qui changerent Hershalaïm en Jérusalem.

Les Grecs transformerent tous les noms rudes Syriaques, Persans, Egyptiens. De *Coresh*, ils firent Cyrus; d'Isheth, Oshireth, ils firent *Isis* & *Osiris;* de Moph, ils firent *Memphis*, & accoutumerent enfin les Barbares à prononcer comme eux; de sorte que du temps des Ptolomées, les Villes & les Dieux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la Grecque.

Ce sont les Grecs qui donnerent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appellait *Sannoubi* dans la Langue des Brames; l'Indus, *Som-*

CHAP. XXIV.

badipo. Tels ſont les anciens noms qu'on trouve dans le Védam.

Les Grecs, en s'étendant ſur les Côtes de l'Aſie mineure, y amenerent l'harmonie. Leur Homere naquit probablement à Smyrne.

La belle Architecture, la Sculpture perfectionnée, la Peinture, la bonne Muſique, la vraie Poéſie, la vraie éloquence, la maniere de bien écrire l'Hiſtoire; enfin, la Philoſophie même, quoiqu'informe & obſcure, tout cela ne parvint aux Nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emporterent en tout ſur leurs Maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles ſtatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek, en Syrie, l'ancienne Palmyre, en Arabie, n'eurent ces Palais, ces Temples réguliers & magnifiques, que lorſque les Souverains de ces Pays appellerent des Artiſtes de la Grece. On ne voit que des reſtes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Perſépolis, bâtie par les Perſes; & les monuments de Balbek & de Palmyre, ſont encore ſous leurs décombres des chefs-d'œuvre d'architecture.

CHAPITRE. XXV.

Des Légiſlateurs Grecs, de Minos, d'Orphée, de l'Immortalité de l'Ame.

CHAP. XXV.

QUe des Compilateurs répetent les batailles de Marathon & de Salamine, ce ſont des grands exploits aſſez connus; que d'autres répetent qu'un petit-fils de Noé, nommé *Settim*, fut Roi de Macédoine, parce que dans le premier Livre des Machabées, il eſt dit qu'Alexandre ſortit du Pays de Kittim; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à-peu-près au temps où nous plaçons Moïſe; & c'eſt même ce qui a donné au ſavant Huet, Evêque d'Avranche, quelque faux prétexte de ſoutenir que Minos, né en Crete, & Moïſe, né ſur les confins de l'Egypte, étaient la même perſonne; ſyſtême qui n'a trouvé aucun Partiſan, tout abſurde qu'il eſt.

Ce n'eſt pas ici une fable Grecque; il eſt indubitable que Minos fut un Roi Légiſlateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité, (& que nous devons

aux Anglais) fixent sa naissance quatorze cents quatre-vingt-deux ans avant notre Ere vulgaire. Homere l'appelle, dans l'Odyssée, *le sage Confident de Dieu.* Flavien Joseph ne balance pas à dire qu'il reçut ses Loix d'un Dieu. Cela est un peu étrange dans un Juif, qui ne semblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains, ses Maîtres, & chaque premier Peuple de l'Antiquité, qui admettait l'existence de tous les Dieux des autres Nations. CHAP. XXV.

Il est sûr que Minos était un Législateur très-sévere, puisqu'on supposa qu'après sa mort il jugeait les ames des morts dans les enfers; il est évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asie & de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que Minos: il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; c'est probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grece proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques uns ont douté de l'existence du premier Orphée, sur un passage de Cicéron, dans son excellent Livre sur la nature des Dieux. Cotta, un des Interlocuteurs, prétend qu'Aristote ne croyait pas que cet Orphée eût été chez les Grecs; mais Aristote

CHAP. XXV.

n'en parle pas dans les Ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de Cotta n'eſt pas d'ailleurs celle de Cicéron. Cent Auteurs anciens parlent d'Orphée. Les myſteres qui portent ſon nom lui rendaient témoignage. Pauſanias, l'Auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ſes vers étaient chantés dans les cérémonies religieuſes, de préférence à ceux d'Homere, qui ne vint que long-temps après lui. On ſait bien qu'il ne deſcendit pas aux enfers; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la Théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aërienne, ombre du corps, manes, ſouffle léger, ame inconnue, ame incompréhenſible, mais exiſtante, & la croyance des peines & des récompenſes dans une autre vie, étaient admiſes dans toute la Grece, dans les Iſles, dans l'Aſie, dans l'Egypte.

Les Juifs ſeuls parurent ignorer abſolument ce myſtere; le Livre de leurs Loix n'en dit pas un ſeul mot; on n'y voit que des peines & des récompenſes temporelles. Il eſt dit dans l'Exode : *Honore ton Pere & ta Mere, afin qu'Adonaï prolonge tes jours ſur la terre;* & le Livre

du Zend, (Porte 11.) dit: *Honore Pere & Mere,* CHAP. XXV.
afin de mériter le Ciel.

L'Evêque Warburton, qui a démontré que le Pentateuque ne fait aucune mention de l'immortalité de l'ame, prétend que ce dogme n'était pas néceſſaire dans la Théocratie. Arnaud, dans ſon Apologie de Port-Royal, s'exprime ainſi: " C'eſt le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui eſt des plus communes, & qui eſt atteſtée par tous les Peres, que les promeſſes de l'ancien Teſtament n'étaient que temporelles & terreſtres, & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.

On a objecté que ſi les Perſes, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenſes éternelles, les Hébreux pouvaient bien auſſi les croire; que ſi tous les Légiſlateurs de l'antiquité ont établi de ſages Loix ſur ce fondement, Moïſe pouvait bien en uſer de même; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une Nation; que s'il les ſavait, & les cachait, il en était encore plus indigne.

On répond à ces arguments que Dieu, dont Moïſe était l'organe, daignait ſe proportionner

CHAP. XXV. à la grossiéreté des Juifs. Je n'entre point dans cette question épineuse; & respectant toujours tout ce qui est divin, je continue l'examen de l'Histoire des hommes.

CHAPITRE XXVI.

Des Sectes des Grecs.

CHAP. XXVI. IL paraît que chez les Egyptiens, chez les Persans, chez les Caldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une Secte de Philosophie. Les Prêtres de toutes ces Nations étant tous d'une race particuliere; ce qu'on appellait la Sageſſe, n'appartenait qu'à cette race. Leur Langue sacrée, inconnue au Peuple, ne laissait le dépot de la science qu'entre leurs mains. Mais dans la Grece, plus libre & plus heureuse, l'accès de la raison fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'essor à ses idées; & c'est ce qui rendit les Grecs le Peuple le plus ingénieux de la terre. C'est ainsi que de nos jours la Nation Anglaise est devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penser impunément chez elle.

Les Stoïques admirent une ame universelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivants se replongeaient. Les Epicuriens

nierent qu'il y eût une ame, & ne connurent que des principes physiques. Ils soutinrent que les Dieux ne se mêlaient pas des affaires des hommes ; & on laissa les Epicuriens en paix, comme ils y laissaient les Dieux. CHAP. XXVI.

Les Ecoles retentirent, depuis Thalès jusqu'au temps de Platon & d'Aristote, de disputes philosophiques, qui toutes décelent la sagacité & la folie de l'esprit humain, sa grandeur & sa faiblesse. On argumenta presque toujours sans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizieme siecle, où nous commençâmes à raisonner.

La réputation qu'eut Platon, ne m'étonne pas : tous les Philosophes étaient inintelligibles ; il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel succès aurait Platon, s'il paraissait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon sens, & s'il leur disait ces belles paroles qui sont dans son Timée ?

„ De la substance indivisible & de la divisible,
„ Dieu composa une troisieme espece de subs-
„ tance au milieu des deux, tenant de la nature
„ *du même* & *de l'autre* ; puis prenant ces trois
„ natures ensemble, il les mêla toutes en une
„ seule forme, & força la nature de l'ame à se
„ mêler avec la nature *du même* ; & les ayant
„ mêlées avec la substance, & de ces trois ayant

CHAP. XXVI.

„ fait un ſuppôt, il le diviſa en portions conve-
„ nables; chacune de ces portions était mêlée
„ *du même*, & *de l'autre;* & de la ſubſtance il
„ fit ſa diviſion.

Enſuite il explique avec la même clarté le quaternaire de Pythagore. Il faut convenir que des hommes raiſonnables qui viendraient de lire *l'entendement humain* de Loke, prieraient Platon d'aller à ſon Ecole.

Ce galimathias du bon Platon n'empêche pas qu'il n'y ait de temps en temps de très-belles idées dans ſes Ouvrages. Les Grecs avaient tant d'eſprit qu'ils en abuſerent. Mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'eſt qu'aucun de leurs Gouvernements ne gêna les penſées des hommes. Il n'y a que Socrate dont il ſoit avéré que ſes opinions lui coûterent la vie; & il fut encore moins la victime de ſes opinions, que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on ſait combien ils s'en repentirent; on ſait qu'ils punirent ſes accuſateurs, & qu'ils éleverent un Temple à celui qu'ils avaient condamné. Athenes laiſſa une liberté entiere, non-ſeulement à la Philoſophie, mais à toutes les Religions. Elle recevoit tous les Dieux étrangers, elle avait même un Autel dédié aux Dieux inconnus.

Il

CHAP. XXVI.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les Nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur Jupiter, était le Maître des Dieux & des hommes. Cette opinion ne changea jamais depuis Orphée; on la retrouve cent fois dans Homere. Tous les autres Dieux sont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perses, aux Génies des autres Nations Orientales. Tous les Philosophes, excepté les Stratoniciens & les Epicuriens, reconnurent l'Architecte du monde, le Demiourgos.

Ne craignons point de trop peser sur cette grande vérité historique, que la raison humaine commencée adora quelque puissance, quelque être qu'on croyait au-dessus du pouvoir ordinaire, soit le Soleil, soit la Lune, ou les Etoiles; que la raison humaine cultivée adora, malgré toutes ses erreurs, un Dieu suprême, maître des éléments & des autres Dieux; & que toutes les Nations policées, depuis l'Inde jusqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique plusieurs Sectes de Philosophes eussent une opinion contraire.

CHAPITRE XXVII.

De Zaleucus, & de quelques autres Légiſlateurs.

CHAP. XXVII.

J'Oſe ici défier tous les Moraliſtes & tous les Légiſlateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile que l'Exorde des Loix de Zaleucus, qui vivait avant Pythagore, & qui fut le premier Magiſtrat des Locriens.

„ Tout Citoyen doit être perſuadé de l'exiſ-
„ tence de la Divinité. Il ſuffit d'obſerver l'or-
„ dre & l'harmonie de l'Univers, pour être
„ convaincu que le hazard ne peut l'avoir for-
„ mé. On doit maîtriſer ſon ame, la purifier,
„ en écarter tout mal, perſuadé que Dieu ne
„ peut être bien ſervi par les pervers, & qu'il
„ ne reſſemble point aux miſérables mortels
„ qui ſe laiſſent toucher par de magnifiques cé-
„ rémonies & par de ſomptueuſes offrandes.
„ La vertu ſeule, & la diſpoſition conſtante à
„ faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cher-
„ che donc à être juſte dans ſes principes &
„ dans la pratique, c'eſt ainſi qu'on ſe rendra

CHAP. XXVII.

„ cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce „ qui mene à l'ignominie, bien plus que ce „ qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder „ comme le meilleur Citoyen, celui qui aban- „ donne la fortune pour la juſtice; mais ceux „ que leurs paſſions violentes entraînent vers „ le mal, hommes, femmes, citoyens, ſimples „ habitants, doivent être avertis de ſe ſouvenir „ des Dieux, & de penſer ſouvent aux juge- „ ments ſéveres qu'ils exercent contre les cou- „ pables; qu'ils aient devant les yeux l'heure „ de la mort, l'heure fatale qui nous attend „ tous, heure où le ſouvenir des fautes amene „ les remords, & le vain repentir de n'avoir „ pas ſoumis toutes ſes actions à l'équité.

„ Chacun doit donc ſe conduire à tout mo- „ ment, comme ſi ce moment était le dernier „ de ſa vie; mais ſi un mauvais génie le porte „ au crime, qu'il fuie aux pieds des Autels, „ qu'il prie le Ciel d'écarter loin de lui ce génie „ malfaiſant, qu'il ſe jette ſur-tout entre les bras „ des gens de bien, dont les conſeils le rame- „ neront à la vertu, en lui repréſentant la bonté de Dieu & ſa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'Antiquité qu'on puiſſe préférer à ce morceau ſimple & ſublime, dicté par la raiſon & par la vertu, dépouillé

CHAP. XXVII.

d'enthousiasme & de ces figures giganteſques que le bon ſens déſavoue.

Charondas, qui ſuivit Zaleucus, s'expliqua de même. Les Platons, les Cicérons, les divins Antonins, n'eurent point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique en cent endroits ce Julien qui eut le malheur d'abandonner la Religion Chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle; Julien, le ſcandale de notre Egliſe, & la gloire de l'Empire Romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorants, & non les punir; les plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un Empereur eſt d'imiter Dieu: l'imiter, c'eſt d'avoir le moins de beſoins, & de faire le plus de bien qu'il eſt poſſible.* Que ceux donc qui inſultent l'Antiquité, apprennent à la connaître; qu'ils ne confondent pas les ſages Légiſlateurs avec des conteurs de fables; qu'ils ſachent diſtinguer les Loix des plus ſages Magiſtrats, & les Uſages ridicules des Peuples; qu'ils ne diſent point: on inventa des cérémonies ſuperſtitieuſes, on prodigua de faux oracles, de faux prodiges; donc tous les Magiſtrats de la Grece & de Rome, qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs: c'eſt comme s'ils diſaient: Il y a des Bonzes à la Chine

qui abusent la populace; donc le sage Confucius était un misérable imposteur. CHAP. XXVII.

On doit, dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre des Sages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne sait-on pas que dans tout Pays le vulgaire est imbécille, superstitieux, insensé? N'y a-t-il pas eu des convulsionnaires dans la Patrie du Chancelier de l'Hôpital, de Charon, de Montaigne, de la Motte-le-Vayer, de Descartes, de Bayle, de Fontenelle, de Montesquieu? N'y a-t-il pas des Méthodistes, des Moraves, des Millénaires, des Fanatiques de toute espece dans le Pays qui eut le bonheur de donner naissance au Chancelier Bacon, à ces génies immortels, Newton & Locke, & à une foule de grands hommes?

CHAPITRE XXVIII.

De Bacchus.

EXcepté les fables visiblement allégoriques, comme celle des Muses, de Vénus, des Graces, de l'Amour, de Zéphyre & de Flore, CHAP. XXVIII

CHAP. XXVIII.

& quelques-unes de ce genre, toutes les autres ſont un ramas de Contes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à Ovide & à Quinaut, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs Peintres ; mais il en eſt une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'Antiquité, c'eſt la Fable de Bacchus.

Ce Bacchus, ou Back, ou Backos, ou Dyoniſios, fils de Dieu, a-t-il été un perſonnage véritable ? Tant de Nations en parlent, ainſi que d'Hercule ; on a célébré tant d'Hercules & tant de Bacchus différents, qu'on peut ſuppoſer qu'en effet il y a eu un Bacchus, ainſi qu'un Hercule.

Ce qui eſt indubitable, c'eſt que dans l'Egypte, dans l'Aſie & dans la Grece, Bacchus, ainſi qu'Hercule, était reconnu pour un demi-Dieu, qu'on célébrait leurs fêtes, qu'on leur attribuait des miracles, qu'il y avait des myſteres inſtitués au nom de Bacchus avant qu'on connût les Livres Juifs.

On ſait aſſez que les Juifs ne communiquerent leurs Livres aux Etrangers que du temps de Ptolomée Philadelphe, environ deux cents trente ans avant notre Ere. Or avant ce temps l'Orient & l'Occident retentiſſaient des Orgies

de Bacchus. Les vers attribués à l'ancien Orphée célebrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-Dieu. Son hiſtoire eſt ſi ancienne, que les Peres de l'Egliſe ont prétendu que Bacchus était Noé, parce que Bacchus & Noé paſſent tous deux pour avoir cultivé la vigne. CHAP. XXVIII.

Hérodote, en rapportant les anciennes opinions, dit que Bacchus était un Egyptien, élevé dans l'Arabie Heureuſe. Les Vers Orphiques diſent qu'il fut ſauvé des eaux dans un petit coffre; qu'on l'appella Miſem, en mémoire de cette aventure; qu'il fut inſtruit des ſecrets des Dieux; qu'il avait une verge qu'il changeait en ſerpent quand il voulait; qu'il paſſa la Mer rouge à pied ſec, comme Hercule paſſa depuis dans ſon gobelet le détroit de Calpé & d'Abila; que quand il alla dans les Indes, lui & ſon Armée jouiſſaient de la clarté du Soleil pendant la nuit; qu'il toucha de ſa baguette enchantereſſe les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaſpe, & que ces eaux s'écoulerent pour lui laiſſer un paſſage libre. Il eſt dit même qu'il arrêta le cours du Soleil & de la Lune. Il écrivit ſes Loix ſur deux Tables de pierre. Il était anciennement repréſenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de ſa tête.

CHAP. XXVIII.

Il n'eſt pas étonnant après cela que pluſieurs ſavants hommes, & ſur-tout Bochard & Huet, dans nos derniers temps, aient prétendu que Bacchus eſt une copie de Moïſe & de Joſué. Tout concourt à favoriſer la reſſemblance : car Bacchus s'appellait chez les Egyptiens Arſaph; & parmi les noms que les Peres ont donnés à Moïſe, on y trouve celui d'Oſaſirph.

Entre ces deux hiſtoires, qui paraiſſent ſemblables en tant de points, il n'eſt pas douteux que celle de Moïſe ne ſoit la vérité, & que celle de Bacchus ne ſoit la fable. Mais il paraît que cette fable était connue des Nations long-temps avant que l'Hiſtoire de Moïſe fût parvenue juſqu'à elles. Aucun Auteur Grec n'a cité Moïſe avant Longin, qui vivait ſous l'Empereur Aurélien; & tous avaient célébré Bacchus.

Il paraît inconteſtable que les Grecs ne purent prendre l'idée de Bacchus dans le Livre de la Loi Juive, qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaiſſance, Livre d'ailleurs ſi rare chez les Juifs mêmes, que, ſous le Roi Joſias, on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire; Livre preſqu'entiérement perdu pendant l'eſclavage des Juifs tranſportés en Caldée & dans le reſte de l'Aſie; Livre reſtauré enſuite par Eſdras, dans les temps floriſſants

CHAP. XXVIII.

d'Athenes, & des autres Républiques de la Grece ; temps où les myſteres de Bacchus étaient déjà inſtitués.

Dieu permit donc que l'eſprit de menſonge divulguât les abſurdités de la vie de Bacchus chez cent Nations, avant que l'Eſprit de vérité fît connaître la vie de Moïſe à aucun Peuple, excepté aux Juifs.

Le ſavant Evêque d'Avranche, frappé de cette étonnante reſſemblance, ne balança pas à prononcer que Moïſe était non-ſeulement Bacchus, mais le Thaut, l'Oſiris des Egyptiens. Il ajoute même, (*) pour allier les contraires, que Moïſe était auſſi leur Typhon, c'eſt-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur, l'ennemi, le Dieu & le Diable reconnu en Egypte.

Moïſe, ſelon ce ſavant homme, eſt le même que Zoroaſtre. Il eſt Eſculape, Amphion, Apollon, Faunus, Janus, Perſée, Romulus, Vertumne, & enfin Adonis & Priape. La preuve qu'il était Adonis, c'eſt que Virgile a dit :

Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

(*) Propoſition 4, page 79 & 87.

CHAP. XXVIII. Or Moïse garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était Priape, est encore meilleure : c'est que quelquefois on représentait Priape avec un âne, & que les Juifs passerent pour adorer un âne. Huet ajoute pour derniere confirmation, que la verge de Moïse pouvait fort bien être comparée au Sceptre de Priape :

Sceptrum Priapo tribuitur, Virga Mosi.

Voilà ce que Huet appelle sa démonstration. Elle n'est pas à la vérité géométrique. (*) Il est à croire qu'il en rougit les dernieres années de sa vie, & qu'il se souvenait de sa démonstration, quand il fit son Traité de la faiblesse de l'esprit humain, & de l'incertitude de ses connaissances.

CHAPITRE XXIX.

Des Métamorphoses chez les Grecs, recueillies par Ovide.

CHAP. XXIX. L'Opinion de la migration des ames conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui

(*) Huet, page 10.

frappe l'imagination & qui l'amuſe, s'étend bientôt par tout le monde. Dès que vous m'avez perſuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval auſſi. CHAP. XXIX.

Les Métamorphoſes recueillies par Ovide, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un Pythagoricien, un Brame, un Caldéen, un Egyptien. Les Dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. Derceto était devenue poiſſon en Syrie; Sémiramis avait été changé en colombe à Babylone. Les Juifs, dans des temps très-poſtérieurs, écrivent que Nabucodonoſor fut changé en bœuf, ſans compter la femme de Loth tranſformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle, quoique paſſagere, que toutes les apparitions des Dieux & des Génies ſous la forme humaine?

Un Dieu ne peut guères ſe communiquer à nous qu'en ſe métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que Jupiter prit la figure d'un beau cygne pour jouir de Léda. Mais ces cas ſont rares; & dans toutes les Religions la Divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'en-

CHAP. XXIX.

tendre la voix des Dieux, s'ils se présentaient à nous en ours ou en crocodiles.

Enfin les Dieux se métamorphoserent presque par-tout ; & dès que nous fûmes instruits des secrets de la magie, nous nous métamorphosâmes nous-mêmes. Plusieurs personnes dignes de foi se changerent en loups. Le mot de loup-garou atteste encore parmi nous cette métamorphose.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces transmutations & tous les prodiges de cette espece, c'est qu'on ne peut prouver en forme leur impossibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira : Un Dieu vint hier chez moi sous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le Dieu a daigné lui faire. Mon frere, qui a osé en douter, a été changé en loup ; il court & hurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, si l'homme devenu loup vous affirme qu'il a subi en effet cette métamorphose, vous ne pouvez démontrer que la chose n'est pas vraie. Vous n'auriez d'autre ressource que d'assigner devant les Juges le jeune homme qui a contrefait le Dieu, & fait l'enfant à la Demoiselle, qu'à faire observer l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de

son imposture; mais la famille ne s'exposera pas à cet examen ; elle vous soutiendra, avec les Prêtres du Canton, que vous êtes un profane & un ignorant; ils vous feront voir que puisqu'une chenille est changée en papillon, un homme peut tout aussi aisément être changé en bête; & si vous disputez, vous serez déféré à l'Inquisition du Pays, comme un impie qui ne croit ni aux loup-garoux, ni aux Dieux qui engrossent les filles. CHAP. XXIX.

CHAPITRE XXX.

De l'Idolâtrie.

CHAP. XXX.

APrès avoir lu tout ce qu'on a écrit sur l'Idolâtrie, on ne trouve rien qui en donne une notion précise. Il semble que Locke soit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hazard. Le terme qui répond à Idolâtrie, ne se trouve dans aucune Langue ancienne; c'est une expression des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais servi avant le second siecle de notre Ere. Elle signifie adoration d'images. C'est un terme de reproche, un mot

CHAP. XXX.

injurieux. Jamais aucun Peuple n'a pris la qualité d'Idolâtre, jamais aucun Gouvernement n'ordonna qu'on adorât une Image comme le Dieu ſuprême de la nature. Les anciens Caldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes, n'eurent long-temps ni Images ni Temples. Comment ceux qui vénéraient dans le Soleil, les Aſtres & le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appellés Idolâtres? Ils révéraient ce qu'ils voyaient. Mais certainement révérer le Soleil & les Aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un Ouvrier; c'eſt avoir un culte erroné, mais ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Egyptiens aient adoré réellement le chien Anubis, & le bœuf Apis, qu'ils aient été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la Divinité, & comme un emblême du bien que leur Isheth, leur Iſis, faiſait aux hommes, pour croire même qu'un rayon céleſte animât ce bœuf & ce chien conſacrés; il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue. Une bête n'eſt pas une Idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte avant d'avoir des Sculpteurs, & il eſt clair que ces hommes ſi anciens ne pouvaient point être appellés idolâtres. Il reſte

donc à savoir si ceux qui firent enfin placer des statues dans les Temples, & qui firent révérer ces statues, se nommerent Adorateurs de statues, & leurs Peuples adorateurs de statues. C'est assurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'Antiquité. CHAP. XXX.

Mais en ne prenant point le titre d'Idolâtres, l'étaient-ils en effet? Etait-il ordonné de croire que la statue de bronze qui représentait la figure fantastique de Bel à Babylone, était le Maître, le Dieu, le Créateur du monde? La figure de Jupiter était-elle Jupiter même? N'est-ce pas, s'il est permis de comparer les usages de notre sainte Religion avec les usages antiques, n'est-ce pas comme si on disait que nous adorons la figure du Pere Eternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? Ce sont des ornements emblématiques dans nos Temples. Nous les adorons si peu que quand ces statues sont de bois, on s'en chauffe; dès qu'elles pourrissent, on en érige d'autres; elles sont de simples avertissements qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les Réformés croient que les Catholiques sont idolâtres; mais les Catholiques ne cessent de protester contre cette injure.

Il n'est pas possible qu'on adore réellement

CHAP. XXX.

une ſtatue, ni qu'on croie que cette ſtatue eſt le Dieu ſuprême. Il n'y avait qu'un Jupiter, mais il y avait mille de ſes ſtatues. Or ce Jupiter, qu'on croyait lancer la foudre, était ſuppoſé habiter les nuées, ou le Mont Olympe, ou la Planete qui porte ſon nom. Ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une Planete, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olympe. Toutes les prieres étaient adreſſées aux Dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos Peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même crédulité? Mais jamais chez aucun Peuple ces abſurdités ne furent la Religion de l'Etat. Quelque vieille imbécille n'aura pas diſtingué la ſtatue & le Dieu; ce n'eſt pas une raiſon d'affirmer que le Gouvernement penſait comme cette vieille. Les Magiſtrats voulaient qu'on révérât les repréſentations des Dieux adorés, & que l'imagination du Peuple fût fixée par ces ſignes viſibles. C'eſt préciſément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui repréſentent Dieu le Pere ſous la forme d'un vieillard, & on ſait bien que Dieu n'eſt pas un vieillard. On a des images de plu-

plusieurs Saints qu'on vénere, & on sait bien que ces Saints ne sont pas Dieu le Pere. CHAP. XXX.

De même, si on ose le dire, les Anciens ne se méprenaient pas entre les demi-Dieux, les Dieux, & le Maître des Dieux. Si ces Anciens étaient idolâtres pour avoir des statues dans leurs Temples, la moitié de la Chrétienté est donc idolâtre aussi; & si elle ne l'est pas, les Nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'Antiquité un seul Poëte, un seul Philosophe, un seul homme d'Etat, qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze, ou du bois. Les témoignages du contraire sont innombrables: les Nations Idolâtres sont donc comme les Sorciers; on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un Commentateur a conclu qu'on adorait réellement la statue de Priape, parce qu'Horace, en faisant parler cet épouvantail, lui fait dire: *J'étais autrefois un tronc; l'Ouvrier incertain s'il en ferait un Dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un Dieu*, &c. Le Commentateur cite le Prophete Baruch, pour prouver que du temps d'Horace on regardait la figure de Priape comme une Divinité réelle. Il ne voit pas qu'Horace se moque & du prétendu Dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes, en voyant

CHAP. XXX. cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque chose de divin : mais assurément tous ces Priapes de bois dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les Créateurs du monde.

Il est dit que Moïse, malgré la Loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les Prêtres d'Egypte portaient en procession; mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpents véritables, cependant on ne l'adorait pas. Salomon mit deux Chérubins dans le Temple; mais on ne regardait pas ces Chérubins comme des Dieux. Si donc dans le Temple des Juifs & dans les nôtres, on a respecté des statues, sans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres Nations? Ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.

CHAPITRE XXXI.

Des Oracles.

CHAP. XXXI. IL est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas; mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement.

CHAP. XXXI.

Vous voyez une Armée nombreuse & disciplinée, conduite par un Chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un Capitaine imprudent, suivi de peu de Troupes mal armées, mal postées, & dont vous savez que la moitié le trahit; vous prédisez que ce Capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperduement; vous les avez observés sortants l'un & l'autre de la maison paternelle : vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte; vous ne vous trompez guères. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de Nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célebre, la plus confirmée, est celle que fit ce traitre Flavian Joseph à Vespasien & Titus son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait Vespasien & Titus adorés des Armées Romaines dans l'Orient, & Néron détesté de tout l'Empire. Il ose, pour gagner les bonnes graces de Vespasien, lui prédire, au nom du Dieu des Juifs, (*) que lui & son fils seront Empereurs. Ils le furent en effet; mais il est évident que Joseph ne risquait rien. Si Vespasien succombe un jour en prétendant à l'Empire, il n'est pas en

(*) Joseph, Liv. 3. ch. 28.

CHAP. XXXI.

état de punir Joseph; s'il est Empereur, il le récompense; & tant qu'il ne regne pas, il espere régner. Vespasien fait dire à ce Joseph que, s'il est Prophete, il devait avoir prédit la prise de Jotapat, qu'il avait en vain défendue contre l'Armée Romaine. Joseph répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant; quel Commandant, en soutenant un siege dans une petite Place contre une grande Armée, ne prédit pas que la Place sera prise?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faisant le Prophete, & que la crédulité du Peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut par-tout des Devins; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il fallait parler au nom de la Divinité: & depuis les Prophetes de l'Egypte, qui s'appellaient les Voyants, jusqu'à Ulpius, Prophete du Mignon de l'Empereur Adrien, devenu Dieu, il y eut un nombre prodigieux de Charlatans sacrés, qui firent parler les Dieux pour se moquer des hommes. On sait assez comment ils pouvaient réussir, tantôt par une réponse ambiguë qu'ils expliquaient ensuite comme ils voulaient, tantôt en corrompant des domestiques, en s'informant d'eux secrétement

CHAP. XXXI.

des aventures des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces Prophetes paſſaient pour ſavoir le paſſé, le préſent & l'avenir; c'eſt l'éloge qu'Homere fait de Calchas. Je n'ajouterai rien ici à ce que le ſavant Vandale, & le judicieux Fontenelle, ſon Rédacteur, ont dit des Oracles. Ils ont dévoilé avec ſagacité des ſiecles de fourberie; & le Jéſuite Balthus montra bien peu de ſens, ou beaucoup de malignité, quand il ſoutint contre eux la vérité des Oracles Païens, par les principes de la Religion Chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables de l'enfer, pour venir faire ſur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même, pour rendre des oracles.

Ou ces diables diſaient vrai, & en ce cas il était impoſſible de ne les pas croire; & Dieu lui-même appuyant toutes les fauſſes Religions par des miracles journaliers, jettait lui-même l'Univers entre les bras de ſes ennemis : ou ils diſaient faux; & en ce cas, Dieu déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus abſurde.

L'Oracle le plus fameux fut celui de Delphes.

CHAP. XXXI.

On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées, c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimathias que les Prêtres leur dictaient. La jeune Pythie montait sur un trépied, posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'Esprit Divin entrait sous la robe de la Pythie par un endroit fort humain ; mais depuis qu'une jolie Pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'est la raison pour laquelle l'Oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations, les augures, étaient des especes d'oracles, & sont, je crois, d'une plus haute antiquité ; car il fallait bien des cérémonies, bien du temps, pour achalander un Oracle Divin qui ne pouvait se passer de Temple & de Prêtres ; & rien n'était plus aisé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet Art se subdivisa en mille façons ; on prédit par le vol des oiseaux, par le foie des moutons, par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés sur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina, & souvent même par un pur enthousiasme qui tenait lieu de toutes

les regles. Mais qui fut celui qui inventa cet art? Ce fut le premier frippon qui rencontra un imbécille. CHAP. XXXI.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'Almanach de Liege. *Un Grand mourra, il y aura des naufrages.* Un Juge de Village mourait-il dans l'année? c'était, pour ce Village, le Grand dont la mort était prédite: une barque de Pêcheurs était-elle ſubmergée? voilà les grands naufrages annoncés. L'Auteur de l'Almanach de Liege eſt un Sorcier, ſoit que ſes prédictions ſoient accomplies, ſoit qu'elles ne le ſoient pas: car ſi quelque événement les favoriſe, ſa magie eſt démontrée; ſi les événements ſont contraires, on applique la prédiction à toute autre choſe, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'Almanach de Liege a dit qu'il viendrait un Peuple du Nord qui détruirait tout: ce Peuple ne vient point; mais un vent du Nord fait geler quelques vignes, c'eſt ce qui a été prédit par Matthieu Laensbergh. Quelqu'un oſe-t-il douter de ſon ſavoir; auſſi-tôt les Colporteurs le dénoncent comme un mauvais Citoyen; & les Aſtrologues le traitent même de petit eſprit, & de méchant raiſonneur.

Les Sunnites Mahométans ont beaucoup em-

CHAP. XXXI.

ployé cette méthode dans l'explication du Koran de Mahomet. L'étoile Aldebaram avait été en grande vénération chez les Arabes, elle signifie l'œil du taureau ; cela voulait dire que l'œil de Mahomet éclairerait les Arabes, & que comme un taureau il frapperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre Acacia était en vénération dans l'Arabie, on en faisait de grandes haies, qui préservaient les moissons de l'ardeur du Soleil; Mahomet est l'Acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles ; les jeunes femmes n'y pensent pas; les vieilles dévotes y croient : & celui qui dirait publiquement à un Derviche qu'il enseigne des sotises, courrait risque d'être empalé. Il y a eu des Savants qui ont trouvé l'Histoire de leur temps dans l'Iliade & dans l'Odyssée ; mais ces Savants n'ont pas fait la même fortune que les Commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des Oracles fut d'assurer la victoire dans la guerre. Chaque Armée, chaque Nation, avait ses Oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un Oracle véritable. Le vaincu, qui avait été trompé, attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les Dieux

après l'oracle rendu; il espérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de Peuple qui ne conservât dans ses Archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du monde, c'est-à-dire, des Nations voisines; point de Conquérant qui n'ait été prédit formellement, aussi-tôt après sa conquête. Les Juifs mêmes, qui étoient enfermés dans un coin de terre presqu'inconnu, entre l'Anti-Liban, l'Arabie déserte & la pétrée, espérerent comme les autres Peuples d'être les maîtres de l'Univers, fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique, & qu'ils entendaient dans le sens littéral. CHAP. XXXI.

CHAPITRE XXXII.

Des Sybilles chez les Grecs, & de leur Influence sur les autres Nations.

LOrsque presque toute la terre était remplie d'Oracles, il y eut de vieilles filles qui, sans être attachées à aucun Temple, s'aviserent de pro- CHAP. XXXII.

CHAP. XXXII.

phétiser pour leur compte. On les appella Sybilles, mot Grec de la Dialecte de Laconie, qui signifie Conseil de Dieu. L'Antiquité en compte dix principales en divers Pays. On sait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome, à l'ancien Tarquin, les neuf Livres de l'ancienne Sybille de Cumes. Comme Tarquin marchandait trop, la vieille jetta au feu les six premiers Livres, & exigea autant d'argent des trois restants, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. Tarquin les paya. Ils furent, dit-on, conservés à Rome jusqu'au temps de Sylla, & furent consumés dans un incendie du Capitole.

Mais comment se passer des Prophéties des Sybilles? On envoya trois Sénateurs à Erytre, Ville de Grece, où l'on gardait précieusement un millier de mauvais Vers Grecs, qui passaient pour être de la façon de la Sybille Erytrée. Chacun en voulait avoir des copies; la Sybille Eritrée avait tout prédit. Il en était de ses prophéties comme de celles de Nostradamus parmi nous. On ne manquait pas, à chaque événement, de forger quelque Vers Grec qu'on attribuait à la Sybille.

Auguste, qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui

CHAP. XXXII.

autoriſeraient des conſpirations, défendit, ſous peine de mort, qu'aucun Romain eût chez lui des Vers Sybillins; défenſe digne d'un Tyran ſoupçonneux, qui conſervait avec adreſſe un pouvoir uſurpé par le crime.

Les Vers Sybillins furent reſpectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continſſent la vérité, puiſqu'on les cachait aux Citoyens.

Virgile, dans ſon Eglogue ſur la naiſſance de Pollion, ou de Marcellus, ou de Druſus, ne manqua pas de citer l'autorité de la Sybille de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant, qui mourut bientôt après, ramenerait le ſiecle d'or. La Sybille Eritrée avait, diſait-on alors, prophétiſé auſſi à Cumes. L'enfant nouveau né appartenant à Auguſte, ou à ſon Favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la Sybille. Les prédictions, d'ailleurs, ne ſont jamais que pour les Grands; les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des Sybilles étant donc toujours en très-grande réputation, les premiers Chrétiens, trop emportés par un faux zele, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles, pour battre les Gentils par leurs propres armes. Hermas & St. Juſtin paſſent pour être les pre-

CHAP. XXXII.

miers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. St. Justin cite des oracles de la Sybille de Cumes, débités par un Chrétien qui avait pris le nom d'Istape, & prétendait que sa Sybille avait vécu du temps du Déluge. (*) St. Clément d'Alexandrie, dans ses Stromates, assure que l'Apôtre St. Paul recommande dans ses Epîtres *la lecture des Sybilles, qui ont manifestement prédit la naissance du Fils de Dieu.*

Il faut que cette Epître de St. Paul soit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des Epîtres de St. Paul. Il courait dans ce temps-là, parmi les Chrétiens, une infinité de Livres que nous n'avons plus, comme les Prophéties de Jaldabasth, celles de Seth, d'Enoch & de Kam; la pénitence d'Adam, l'Histoire de Zacharie, pere de St. Jean; l'Evangile des Egyptiens, l'Evangile de St. Pierre, d'André, de Jacques; l'Evangile d'Eve, l'Apocalypse d'Adam, les Lettres de Jesus-Christ, & cent autres Ecrits, dont il reste à peine quelques fragments, ensevelis dans des Livres qu'on ne lit guères.

L'Eglise Chrétienne était alors partagée en Société Judaïsante, & Société non Judaïsante. Ces deux étaient divisées en plusieurs autres.

(*) Strom. Liv. 6.

Quiconque se sentait un peu de talent, écrivait pour son parti. Il y eut plus de cinquante Evangiles jusqu'au Concile de Nicée, il ne nous en reste aujourd'hui que ceux de la Vierge, de l'enfance & de Nicodeme. On forgea sur-tout des Vers attribués aux anciennes Sybilles. Tel était le respect du Peuple pour ces Oracles Sybillins, qu'on crut avoir besoin de cet appui étranger pour fortifier le Christianisme naissant. Non-seulement on fit des Vers Grecs Sybillins, qui annonçaient Jesus-Christ; mais on les fit en acrostiches, de maniere que les lettres de ces mots, *Jesous-Chreistos ïos Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement de chaque Vers. C'est dans ces Poésies qu'on trouve cette prédiction: CHAP. XXXII.

Avec cinq pains & deux poissons,
Il nourrira cinq mille hommes au désert;
Et en ramassant les morceaux qui resteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là; on imagina qu'on pouvait détourner, en faveur du Christianisme, le sens des Vers de la quatrieme Eglogue de Virgile.

Ultima Cumei venit jàm carminis ætas:
Jam nova progenies cælo demittitur alto.
Les temps de la Sybille enfin sont arrivés,
Un nouveau rejetton descend du haut des Cieux,

CHAP. XXXII.

Cette opinion eut un si grand cours dans les premiers siecles de l'Eglise, que l'Empereur Constantin la soutint hautement. Quand un Empereur parlait, il avait sûrement raison. Virgile passa long-temps pour un Prophete. Enfin, on était si persuadé des Oracles des Sybilles, que nous avons dans une de nos Hymnes, qui n'est pas fort ancienne, ces deux Vers remarquables:

Solvet sæclum in favillâ
Teste David cum Sybillâ.

Il mettra l'Univers en cendres,
Témoin la Sybille & David.

Parmi les prédictions attribuées aux Sybilles, on faisait sur-tout valoir le regne de mille ans, que les Peres de l'Eglise adopterent jusqu'au temps de Théodose second.

Ce regne de Jesus-Christ pendant mille ans sur la terre, était fondé d'abord sur la Prophétie de St. Luc, (ch. 21.) prophétie mal entendue: *Que Jesus-Christ viendrait dans les nuées, dans une grande puissance & dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée.* La génération avait passé ; mais saint Paul avait dit aussi dans sa premiere Epître aux Thessaloniciens, ch. 4.

„ Nous vous déclarons, comme l'ayant ap-

„ pris du Seigneur, que nous, qui vivons, & CHAP. XXXII.
„ qui sommes réservés pour son avénement,
„ nous ne préviendrons point ceux qui sont
„ déjà dans le sommeil.

„ Car aussi-tôt que le signal aura été donné
„ par la voix de l'Archange, & par le son de
„ la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même
„ descendra du Ciel, & ceux qui seront morts
„ en Jesus-Christ ressuscîteront les premiers.

„ Puis nous autres qui sommes vivants, & qui
„ serons demeurés jusqu'alors, nous serons em-
„ portés avec eux dans les nuées pour aller au-
„ devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi
„ nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que Paul dise que c'est le Seigneur lui-même qui lui avait parlé; car Paul, loin d'avoir été un des Disciples de Christ, avait été long-temps un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'Apocalypse avait dit aussi, chapitre vingt, que les Justes *régneraient sur la terre pendant mille ans avec Jesus-Christ.*

On s'attendait donc à tout moment que Jesus-Christ descendrait du Ciel pour établir son regne, & rebâtir Jérusalem, dans laquelle les Chrétiens devaient se réjouir avec les Patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans

CHAP. XXXII.

l'Apocalypse. „ Moi Jean, je vis la nouvelle „ Jérusalem qui descendait du Ciel, parée comme une épousée.... Elle avait une grande & „ haute muraille, douze portes, & un Ange „ à chaque porte..... douze fondements, où „ sont les noms des Apôtres de l'Agneau..... „ Celui qui me parlait avait une toise d'or pour „ mesurer la Ville, les portes & la muraille. „ La Ville est bâtie en quarré, elle est de douze „ mille stades; sa longueur, sa largeur & sa „ hauteur sont égales..... Il en mesura aussi „ la muraille, qui est de cent quarante-quatre „ coudées.... cette muraille était de jaspe, & „ la Ville était d'or, &c.

On pouvait se contenter de cette prédiction; mais on voulut encore avoir pour garant une Sybille, à qui l'on fait dire à-peu-près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que saint Justin, dans son Dialogue contre Triphon, dit *qu'il en est convenu, & que Jesus doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses Disciples.*

Saint Irenée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à saint Jean l'Evangéliste ces paroles: " Dans la nouvelle Jérusalem chaque „ sep de vigne produira dix mille branches, & „ chaque branche dix mille bourgeons, chaque bour-

CHAP. XXXII.

„ bourgeon dix mille grappes, chaque grappe „ dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq „ amphores de vin. Et quand un des Saints „ vendangeurs cueillera un raisin, le raisin „ voisin lui dira : Prends-moi ; je suis meilleur „ que lui. (*)

Ce n'était pas assez que la Sybille eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de Tertullien, la Jérusalem nouvelle descendre du Ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : (†) *Nous confessons que le Royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la Cité de Jérusalem apportée du Ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires a perverti le sens commun dans tous les temps. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La Religion Chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'Eglise parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

(*) Irenée, ch. 35, Liv. 5.
(†) Tert. contre Marcion, Liv. 3.

CHAPITRE XXXIII.

Des Miracles.

CHAP. XXXIII.

REvenons toujours à la nature de l'homme, il n'aime que l'extraordinaire; & cela eſt ſi vrai, que ſitôt que le beau, le ſublime, eſt commun, il ne paraît plus ni beau ni ſublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre; & on va juſqu'à l'impoſſible. L'Hiſtoire ancienne reſſemble à celle de ce chou plus grand qu'une maiſon, & à ce pot plus grand qu'une Egliſe, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord ſignifiait choſe admirable? Nous avons dit; c'eſt ce que la nature ne peut opérer, c'eſt ce qui eſt contraire à toutes ſes loix. Ainſi l'Anglais, qui promit au Peuple de Londres de ſe mettre tout entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de Légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au Couvent.

Nous croyons ſans difficulté aux vrais miracles, opérés dans notre ſainte Religion, &

chez les Juifs, dont la Religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres Nations, & nous ne raisonnons que suivant les regles du bon sens, toujours soumises à la révélation. CHAP. XXXIII.

Quiconque n'est pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux Loix éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas possible que Dieu dérange son propre ouvrage; il sait que tout est lié dans l'Univers par des chaînes que rien ne peut rompre; il sait que Dieu étant immuable, ses Loix le sont aussi; & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, sans que la nature entiere soit dérangée.

Si Jupiter, en couchant avec Alcmene, fait une nuit de vingt-quatre heures, lorsqu'elle devait être de douze, il est nécessaire que la terre s'arrête dans son cours, & reste immobile douze heures entieres. Mais comme les mêmes phénomenes du ciel reparaissent la nuit suivante, il est nécessaire aussi que la Lune & toutes les Planetes se soient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes célestes, en faveur d'une femme de Thebes, en Béotie.

Un mort ressuscite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de son corps, qui s'étaient exhalées dans l'air, &

CHAP. XXXIII.

que les vents avaient emportées au loin, reviennent se remettre chacune à leur place; que les vers & les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraissés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pigrieches, ces pigrieches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort: sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encore, si l'ame ne revient dans son hôtellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des Loix immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses Lo.., ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entiere. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le Créateur & le Maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus Dieu.

On dit que c'est pour faire plaisir à une Nation, à une Ville, à une famille, que l'Etre éter-

nel reſſuſcite Pélops, Hyppolite, Heres, & quelques autres fameux Perſonnages; mais il ne paraît pas vraiſemblable que le Maître commun de l'Univers oublie le ſoin de cet Univers en faveur de cet Hyppolite & de ce Pélops. CHAP. XXXIII.

Plus les miracles ſont incroyables, (ſelon les faibles lumieres de notre eſprit,) plus ils ont été crus. Chaque Peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des choſes très-ordinaires. Auſſi ne s'aviſait-on pas de nier ceux de ſes voiſins. Les Grecs diſaient aux Egyptiens, aux Nations Aſiatiques : les Dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils ſe ſont mis quarante fois à la tête de nos Armées; ſi vous avez des métamorphoſes, nous en avons cent fois plus que vous; ſi vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux diſcours. Il n'y a pas même juſqu'aux Romains chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. Tite-Live rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché: *Rome, prends garde à toi.* Pline, dans ſon Livre 8, dit qu'un chien parla lorſque Tarquin fut chaſſé du Trône. Une corneille, ſi l'on en croit Suétone, s'écria dans le Capitole, lorſqu'on allait aſſaſſiner Domitien: *Eſtai panta Kalos*, c'eſt fort bien fait, *tout eſt bien.* C'eſt ainſi

CHAP. XXXIII.

qu'un des chevaux d'Achille, nommé Xante, prédit à son Maître qu'il mourra devant Troye. Avant le cheval d'Achille, le bélier de Phryxus avoit parlé, aussi-bien que les vaches du Mont Olympe. Ainsi, au-lieu de réfuter les fables, on enchérissait sur elles. On faisait comme ce Praticien à qui on produisait une fausse obligation; il ne s'amusa point à plaider, il produisit sur le champ une fausse quittance.

Il est vrai que nous ne voyons guères de morts ressuscités chez les Romains, ils s'en tenaient à des guérisons miraculeuses. Les Grecs, plus attachés à la métempsycose, eurent beaucoup de résurrections. Ils tenaient ce secret des Orientaux, de qui toutes les sciences & les superstitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses, les plus attestées, les plus authentiques, sont celles de cet aveugle à qui l'Empereur Vespasien rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Alexandrie que ce double miracle s'opere; c'est devant un Peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son Tribunal que Vespasien opere ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges, dont un Monarque affermi n'a pas besoin; ce sont

ces deux malades, eux-mêmes, qui, prosternés à ses pieds, le conjurent de les guérir : il rougit de leurs prieres, il s'en moque, il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent : Sérapis leur est apparu ; Sérapis leur a dit qu'ils seraient guéris par Vespasien. Enfin il se laisse fléchir, il les touche sans se flatter du succès. La Divinité, favorable à sa modestie & à sa vertu, lui communique son pouvoir ; à l'instant l'aveugle voit, & l'estropié marche. Alexandrie, l'Egypte, tout l'Empire applaudissent à Vespasien, favori du Ciel. Le miracle est consigné dans les Archives de l'Empire, & dans toutes les Histoires contemporaines. Cependant avec le temps ce miracle n'est cru de personne, parce que personne n'a intérêt de le soutenir. CHAP. XXXIII.

Si l'on en croit je ne sais quel Ecrivain de nos siecles barbares, nommé *Helgaut*, le Roi Robert, fils de Hugues Capet, guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles dans Robert fut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait fait brûler le Confesseur de sa femme & des Chanoines d'Orléans accusés de ne pas croire l'infaillibilité & la puissance absolue du Pape, & par conséquent d'être Manichéens : ou si ce ne fut pas le prix de cette bonne action, ce

CHAP. XXXIII.

fut celui de l'excommunication qu'il souffrit pour avoir couché avec la Reine sa femme.

Les Philosophes ont fait des miracles comme les Empereurs & les Rois. On connaît ceux d'Apollonios de Thyane; c'était un Philosophe Pythagoricien, tempérant, chaste, & juste, à qui l'Histoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé Socrate. Il voyagea chez les Mages & chez les Brachmanes, & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeste, donnant toujours de sages conseils, & disputant rarement. La priere qu'il avait coutume de faire aux Dieux est admirable. *Dieux immortels, accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne soyons pas indignes.* Il n'avait nul enthousiasme; ses Disciples en eurent: ils lui supposerent des miracles qui furent recueillis par Philostrate. Les Thyanéens le mirent au rang des demi-Dieux, & les Empereurs Romains approuverent son apothéose. Mais avec le temps, l'apothéose d'Apollonios eut le sort de celui qu'on décernait aux Empereurs Romains, & la Chapelle d'Apollonios fut aussi déserte que le Socratéion élevé par les Athéniens à Socrate.

Les Rois d'Angleterre, depuis saint Edouard

jusqu'au Roi Guillaume III, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles, que les Médecins ne pouvaient guérir. Mais Guillaume III ne voulut point faire de miracles, & ses Successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve jamais quelque grande révolutiou qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours. CHAP. XXXIII.

CHAPITRE XXXIV.

Des Temples.

ON n'eut pas un Temple sitôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Caldéens, les Persans, qui révéraient les astres, ne pouvaient guères avoir d'abord des édifices consacrés; ils n'avaient qu'à regarder le Ciel : c'était là leur Temple. Celui de Bel, à Babylone, passe pour le plus ancien de tous; mais ceux de Brama, dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée; au moins les Brames le prétendent. CHAP. XXXIV.

Il est dit dans les Annales de la Chine, que les premiers Empereurs sacrifiaient dans un Temple. Celui d'Hercule, à Tyr, ne paraît pas être des plus anciens. Hercule ne fut jamais chez au-

CHAP. XXXIV.

cun Peuple qu'une Divinité ſecondaire; cependant le Temple de Tyr eſt très-antérieur à celui de Judée. Hiram en avait un magnifique, lorſque Salomon, aidé par Hiram, bâtit le ſien. Hérodote, qui voyagea chez les Tyriens, dit que de ſon temps les Archives de Tyr ne donnaient à ce Temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de Temples depuis long-temps. Hérodote dit encore qu'il apprit que le Temple de Vulcain, à Memphis, avait été bâti par Menès, vers le temps qui répond à trois mille ans avant notre Ere; & il n'eſt pas à croire que les Egyptiens euſſent élevé un Temple à Vulcain avant d'en avoir donné un à Iſis, leur principale Divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit Hérodote au Livre ſecond; il prétend, qu'excepté les Egyptiens & les Grecs, tous les autres Peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs Temples. Je ſoupçonne le texte Grec d'avoir été corrompu; les hommes les plus ſauvages s'abſtiennent de cette action devant des témoins. On ne s'eſt jamais aviſé de careſſer ſa femme ou ſa maîtreſſe en préſence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'eſt guères poſſible que chez tant de Na-

tions qui étaient religieuſes juſqu'au plus grand ſcrupule, tous les Temples euſſent été des lieux de proſtitution. Je crois qu'Hérodote a voulu dire que les Prêtres, qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le Temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de Temple, comme en uſaient les Prêtres Juifs, & d'autres : mais que les Prêtres Egyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abſtenaient de toucher à leurs femmes quand ils étaient de garde dans les porches dont le Temple était entouré.

Les petits Peuples furent très-long-temps ſans avoir de Temples. Ils portaient leurs Dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habiterent les déſerts à l'Orient du Lac Aſphaltide, ils portaient le Tabernacle du Dieu Rempham, du Dieu Moloc, du Dieu Kium, comme le diſent Jérémie, Amos & ſaint Etienne.

C'eſt ainſi qu'en uſaient toutes les autres petites Nations du Déſert. Cet uſage doit être le plus ancien de tous, par la raiſon qu'il eſt bien plus aiſé d'avoir un coffre que de bâtir un grand édifice.

C'eſt probablement de ces Dieux portatifs que vint la coutume des Proceſſions qui ſe

CHAP. XXXIV.

firent chez tous les Peuples. Car il ſemble qu'on ne ſe ſerait pas aviſé d'ôter un Dieu de ſa place dans ſon Temple, pour le promener dans la Ville; & cette violence eût pu paraître un ſacrilege, ſi l'ancien uſage de porter ſon Dieu ſur un chariot, ou ſur un brancard, n'avait pas été dès long-temps établi.

La plupart des Temples furent d'abord des citadelles, dans leſquelles on mettait en ſûreté les choſes ſacrées. Ainſi le Palladium était dans la forteresſe de Troye, les boucliers deſcendus du Ciel ſe gardaient dans le Capitole.

Nous voyons que le Temple des Juifs était une maiſon forte, capable de ſoutenir un aſſaut. Il eſt dit au troiſieme Livre des Rois, que l'édifice avait ſoixante coudées de long, & vingt de large; c'eſt environ quatre-vingt-dix pieds de long ſur trente de face. Il n'y a guères de plus petit édifice public. Mais cette maiſon, étant de pierre, & bâtie ſur une montagne, pouvait au moins ſe défendre d'une ſurpriſe: les fenêtres, qui étaient beaucoup plus étroites au-dehors qu'en-dedans, reſſemblaient à des meurtrieres.

Il eſt dit que les Prêtres logeaient dans des appentis de bois adoſſés à la muraille.

Il eſt difficile de comprendre les dimenſions de cette Architecture. Le même Livre des Rois

nous apprend que sur les murailles de ce Temple, il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq coudées de large, le second six, & le troisieme sept. Ces proportions ne sont pas les nôtres; ces étages de bois auraient surpris Michel Ange & Bradamante. Quoi qu'il en soit, il faut considérer que ce Temple était bâti sur le penchant de la montagne Moria, & que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter plusieurs degrés pour arriver à la petite esplanade où fut bâti le Sanctuaire, long de vingt coudées. Or un Temple dans lequel il faut monter & descendre, est un édifice barbare. Il était recommandable par sa sainteté, mais non pas par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de Dieu que la Ville de Jérusalem fût la plus magnifique des Villes, & son Peuple le plus puissant des Peuples; il n'était pas nécessaire non plus que son Temple surpassât celui des autres Nations; le plus beau des Temples est celui où les hommages les plus purs lui sont offerts.

La plupart des Commentateurs se sont donné la peine de dessiner cet édifice chacun à sa maniere. Il est à croire qu'aucun de ces Dessinateurs n'a jamais bâti de maison. On conçoit

CHAP. XXXIV.

pourtant que les murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait se défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette espece de forteresse d'un Peuple privé des Arts, ne tint pas contre Nabuzardam, l'un des Capitaines du Roi de Babylone, que nous nommons Nabucodonosor.

Le second Temple, bâti par Néhémie, fut moins grand & moins somptueux. Le Livre d'Esdras nous apprend que les murs de ce nouveau Temple n'avaient que trois rangs de pierre brute, & que le reste était de simple bois. C'était bien plutôt une grange qu'un Temple. Mais celui qu'Hérode fit bâtir depuis, fut une vraie forteresse. Il fut obligé, comme nous l'apprend Joseph, de démollir le Temple de Néhémie, qu'il appelle le Temple d'Aggée. Hérode combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria, pour faire une plate-forme appuyée d'un très-gros mur, sur lequel le Temple fut élevé. Près de cet édifice était la Tour Antonia, qu'il fortifia encore, de sorte que ce Temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs oserent s'y défendre contre l'Armée de Titus, jusqu'à ce qu'un Soldat Romain ayant jetté une solive enflammée dans l'intérieur de ce Fort, tout prit feu à l'instant.

CHAP. XXXIV.

Ce qui prouve que les bâtiments, dans l'enceinte du Temple, n'étaient que de bois du temps d'Hérode, ainsi que sous Néhémie & sous Salomon.

Ces bâtiments de sapin contrediſent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur Joseph. Il dit que Tite étant entré dans le Sanctuaire l'admira, & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guères d'apparence qu'un Empereur Romain, au milieu du carnage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusât à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long, tel qu'était le Sanctuaire; & qu'un homme qui avait vu le Capitole, fut surpris de la beauté du Temple Juif. Ce Temple était très-saint, sans doute; mais un Sanctuaire de vingt coudées de long n'avait pas été bâti par un Vitruve. Les beaux Temples étaient ceux d'Epheſe, d'Alexandrie, d'Athenes, d'Olympie, de Rome. Joseph, dans sa déclaration contre Appion, dit qu'il ne fallait *qu'un Temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu.* Ce raisonnement ne paraît pas concluant; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cents mille de Pays, comme tant d'autres Peuples, il aurait fallu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce Temple chaque année. De

CHAP. XXXIV.

ce qu'il n'y a qu'un Dieu, il suit que tous les Temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un Temple. La superstition a toujours une mauvaise Logique.

D'ailleurs, comment Joseph peut-il dire qu'il ne fallait qu'un Temple aux Juifs, lorsqu'ils avaient depuis le regne de Ptolomée Philometor le Temple assez connu de *l'Onion*, à Bubaste en Egypte?

CHAPITRE XXXV.

De la Magie.

CHAP. XXXV.

QU'est-ce que la magie? Le secret de faire ce que ne peut faire la nature; c'est la chose impossible: aussi a-t-on cru à la magie dans tous les temps. Le mot est venu des *Mag*, *Magdim*, ou Mages de Caldée. Ils en savaient plus que les autres; ils recherchaient la cause de la pluie & du beau temps; & bientôt ils passerent pour faire le beau temps & la pluie. Ils étaient Astronomes; les plus ignorants & les plus hardis furent Astrologues. Un événement arrivait sous la conjonction de deux Planetes, donc ces deux Pla-

Planetes avaient causé cet événement ; & les Astrologues étaient les Maîtres des Planetes. Des imaginations frappées avaient vu en songe leurs amis mourants ou morts ; les Magiciens faisaient apparaître les morts. CHAP. XXXV.

Ayant connu le cours de la Lune, il était tout simple qu'ils fissent descendre la Lune sur la terre. Ils disposaient même de la vie des hommes, soit en faisant des figures de cire, soit en prononçant le nom de Dieu, ou celui du diable. Clément d'Alexandrie, dans ses Stromates, Livre 5, dit que, suivant un ancien Auteur, Moïse prononça le nom de Ihaho, ou Jehovah, d'une maniere si efficace à l'oreille du Roi d'Egypte, Phara Nekefr, que ce Roi en mourut sur le champ.

Enfin, depuis Jannès & Membrès, qui étaient les Sorciers à brevet de Pharaon, jusqu'à la Maréchale d'Ancre, qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine Lune, il n'y a pas eu un seul temps sans sortilege.

La Pythonisse d'Endor, qui évoqua l'ombre de Samuel, est assez connue ; il est vrai qu'il est fort étrange que ce mot de Python, qui est Grec, fût connu des Juifs, du temps de Saül. Plusieurs Savants en ont conclu que cette Histoire ne fut écrite que quand les Juifs furent en

CHAP. XXXV.

commerce avec les Grecs, après Alexandre; mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit ici.

Revenons à la Magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le Sabbath des Sorciers en eſt une preuve parlante; & le bouc, avec lequel les Sorcieres étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert, ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique, (chap. 17.)

Il n'y a guères eu parmi nous de procès criminels de Sorciers, ſans qu'on y ait impliqué quelque Juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du temps d'Auguſte, s'infatuaient encore des ſortileges tout comme nous. Voyez l'Eglogue de Virgile, intitulée Pharmacentria.

Carmina vel cælo poſſunt deducere Lunam.
La voix de l'Enchanteur fait deſcendre la Lune.

His ego ſæpe lupum fieri & ſe condere ſylvis.
Mœrim ſæpe animas imis exire ſepulchris.

Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois.
Du creux de leur tombeau j'ai vu ſortir les ames.

On s'étonne que Virgile paſſe aujourd'hui à Naples pour un Sorcier. Il n'en faut pas chercher la raiſon ailleurs que dans cette Eglogue.

CHAP. XXXV.

Horace reproche à Sagana & à Canidia leurs horribles sortileges. Les premieres têtes de la République furent infectées de ces imaginations funestes. Sextus, le fils du grand Pompée, immola un enfant dans un de ces enchantements.

Les Philtres, pour se faire aimer, étaient une magie plus douce; les Juifs étaient en possession de les vendre aux Dames Romaines. Ceux de cette Nation, qui ne pouvaient devenir de riches Courtiers, faisaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses, se perpétuerent chez nous; & il n'y a pas un siecle qu'elles sont décréditées. Des Missionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde, ils ont plaint les Peuples à qui le démon les inspirait. Eh, mes Amis! que ne restiez-vous dans votre Patrie? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sottises.

Vous auriez vu des milliers de misérables assez insensés pour se croire Sorciers, & des Juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux flammes; vous auriez vu une Jurisprudence établie en Europe sur la Magie,

CHAP. XXXV.

comme on a des Loix sur le larcin & sur le meurtre; Jurisprudence fondée sur les décisions des Conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les Peuples voyant que la Magistrature & l'Eglise croyaient à la Magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence; par conséquent, plus on poursuivait les Sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si générale ? De l'ignorance. Et cela prouve que ceux qui détrompent les hommes, sont leurs véritables bienfaicteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve ! tous les Peuples ont cru à la Magie, à l'Astrologie, aux Oracles, aux influences de la Lune. Il eût fallu dire au moins que le consentement de tous les Sages était, non pas une preuve, mais une espece de probabilité. Et quelle probabilité encore ! tous les Sages ne croyaient-ils pas, avant Copernic, que la terre était immobile au centre du monde?

Aucun Peuple n'est en droit de se moquer d'un autre; si Rabelais appelle *Picatrix*, *mon Révérend Pere en diable*, parce qu'on enseignait la Magie à Tolede, à Salamanque & à Séville, les Espagnols peuvent reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs Sorciers.

CHAP. XXXV.

La France est peut-être de tous les Pays celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de Tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de Magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être Sorciers ; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlassent.

CHAPITRE XXXVI.

Des Victimes humaines.

CHAP. XXXVI.

LEs hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés ; mais le temps, qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les Autels, des Prêtres bouchers, accoutumés au sang, passerent des animaux aux hommes ; & la superstition, fille dénaturée de la Religion, s'écarta de la pureté de sa mere, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfants, sous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, si l'on en croit les fragments de Sanchoniaton, fut celui de Jéhud chez les Phéniciens, qui fut im-

CHAP. XXXVI.

molé par ſon Pere Hillu, environ 2000 ans avant notre Ere. C'était un temps où les grands Etats étaient déjà établis; où la Syrie, la Caldée, l'Egypte, étaient très floriſſantes; & déjà, dit Hérodote, on noyait une fille dans le Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement, qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocauſtes s'établirent dans preſque toute la terre. Pauſanias prétend que Licaon immola le premier des victimes humaines en Grece. Il fallait bien que cet uſage fût reçu du temps de la guerre de Troye, puiſqu'Homere fait immoler par Achille douze Troyens à l'ombre de Patrocle. Homere eût-il oſé dire une choſe ſi horrible? n'aurait-il pas craint de révolter tous ſes Lecteurs, ſi de tels holocauſtes n'avaient pas été en uſage?

Je ne parle pas du ſacrifice d'Iphigénie, & de celui d'Idamante, fils d'Idoménée: vrais ou faux, ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guères révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolaſſent des Etrangers.

Si nous deſcendons à des temps plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, ſacrifiaient un homme à Saturne. On en fit autant en Italie; & les Romains

CHAP. XXXVI.

eux-mêmes, qui condamnerent ces horreurs, immolerent deux Gaulois & deux Grecs pour expier le crime d'une Veſtale. C'eſt Plutarque qui nous l'apprend dans ſes Queſtions ſur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les Druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'oſier: des Sorcieres, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du ſang qui coulait de la bleſſure.

Je crois bien que ces ſacrifices étaient rares: s'ils avaient été fréquents, ſi on en avait fait des fêtes annuelles, ſi chaque famille avait eu continuellement à craindre que les Prêtres vinſſent choiſir la plus belle fille, ou le fils ainé de la maiſon, pour lui arracher le cœur ſaintement ſur une pierre conſacrée, on aurait bientôt fini par immoler les Prêtres eux-mêmes. Il eſt très-probable que ces ſaints parricides ne ſe commettaient que dans une néceſſité preſſante, dans les grands dangers où les hommes ſont ſubjugués par la crainte, & où la fauſſe idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à ſe taire.

Chez les Brames, toutes les Veuves ne ſe brûlaient pas toujours ſur les corps de leurs

CHAP. XXXVI.

Maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de temps immémorial, & font encore cet étonnant ſacrifice. Les Scythes immolerent quelquefois aux manes de leurs *Kans*, les Officiers les plus chéris de ces Princes. Hérodote dit qu'on les empalait autour du cadavre royal, mais il ne paraît point par l'hiſtoire que cet uſage ait duré long-temps.

Si nous liſions l'Hiſtoire des Juifs, écrite par un Auteur d'une autre Nation, nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un Peuple fugitif d'Egypte, qui ſoit venu par ordre exprès de Dieu immoler ſept ou huit petites Nations qu'il ne connaiſſait pas, égorger ſans miſéricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfants à la mammelle, & ne réſerver que les petites filles; que ce Peuple ſaint ait été puni de ſon Dieu quand il avait été aſſez criminel pour épargner un ſeul homme dévoué à l'anatheme. Nous ne croirions pas qu'un Peuple ſi abominable eût pu exiſter ſur la terre. Mais comme cette Nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ſes Livres ſaints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la queſtion ſi ces Livres ont été inſpirés. Notre ſainte Egliſe, qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les Livres

Juifs ont été dictés par le Dieu Créateur & Pere de tous les hommes; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raisonnement. CHAP. XXXVI.

Il est vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans Dieu une autre sagesse, une autre justice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'est pas à nous de le juger; je m'en tiens toujours au simple historique.

Les Juifs ont une Loi par laquelle il leur est expressément ordonné de n'épargner aucune chose, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure*, dit la Loi du Lévitique, au chap. 27. C'est en vertu de cette Loi qu'on voit Jephté immoler sa propre fille, le Prêtre Samuel couper en morceaux le Roi Agag. Le Pentateuque nous dit que dans le petit Pays de Madian, qui est environ de neuf lieues quarrées, les Israélites ayant trouvé six cents soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes & trente-deux mille filles pucelles, Moïse commanda qu'on massacrât tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfants, mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux seulement furent immolées. Ce qu'il y a de remarquable

CHAP. XXXVI.

dans ce dévouement, c'eſt que ce même Moïſe était Gendre du Grand-Prêtre des Madianites Jéthro, qui lui avait rendu les plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé de bienfaits.

Le même Livre nous dit que Joſué, fils de Nun, ayant paſſé avec ſa Horde la riviere du Jourdain à pied ſec, ayant fait tomber au ſon des trompettes les murs de Jéricho, dévoué à l'anathême, il fit périr tous les habitants dans les flammes; qu'il conſerva ſeulement *Rahab la paillarde*, & ſa famille, qui avait caché les eſpions du ſaint Peuple; que le même Joſué dévoua à la mort douze mille habitants de la Ville de Haï; qu'il immola au Seigneur trente & un Rois du Pays, tous ſoumis à l'anathême, & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces aſſaſſinats religieux dans nos derniers temps, ſi ce n'eſt peut-être la Saint-Barthelemi & les maſſacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que pluſieurs perſonnes doutent que les Juifs aient trouvé ſix cents ſoixante & quinze mille brebis & trente-deux mille filles pucelles dans le Village d'un déſert, au milieu des rochers, & que perſonne ne doute de la Saint-Barthelemi. Mais ne ceſſons de répéter combien les lumieres de notre raiſon ſont impuiſſantes pour nous éclairer ſur les

étranges événements de l'Antiquité, & sur les raisons que Dieu, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choisir le Peuple Juif pour exterminer le Peuple Cananéen. CHAP. XXXVI.

CHAPITRE XXXVII.

Des Mysteres de Cérès Eleusine.

CHAP. XXXVII.

DAns le cahos des superstitions populaires qui auraient fait de presque tout le Globe un vaste repaire de bêtes féroces, il y eut une institution salutaire qui empêcha une partie du Genre-humain de tomber dans un entier abrutissement; ce fut celle des mysteres & des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux & sages parmi tant de fous cruels, & qu'il n'y eût des Philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison & à la morale.

Ces Sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le cœur des viperes pour guérir de leurs morsures; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités se soutinrent par les fables.

CHAP. XXXVII.

On ne connaît plus les mysteres de Zoroastre. On sait peu de chose de ceux d'Isis; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçassent le grand système d'une vie future; car Celse dit à Origene, (Livre 8.) *Vous vous vantez de croire des peines éternelles; & tous les Ministres des mysteres ne les annoncerent-ils pas aux Initiés?*

L'unité de Dieu était le grand dogme de tous les mysteres. Nous avons encore la priere des Prêtresses d'Isis conservée dans Apulée. *Les Puissances célestes te servent; les enfers te sont soumis; l'Univers tourne sous ta main; tes pieds foulent le Tartare; les astres répondent à ta voix; les saisons reviennent à tes ordres; les éléments t'obéissent.*

Les cérémonies mystérieuses de Cérès furent une imitation de celles d'Isis. Ceux qui avaient commis des crimes, les confessaient & les expiaient: on jeûnait, on se purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues secretes sous la religion du serment, pour les rendre plus vénérables. Les mysteres se célébraient la nuit, pour inspirer une sainte horreur. On y représentait des especes de Tragédies, dont le spectacle étalait aux yeux le bonheur des justes & les peines des méchants. Les plus grands hommes de l'antiquité, les Platons, les Cicérons,

CHAP. XXXVII.

ont fait l'éloge de ces mysteres, qui n'étaient pas encore dégénérés de leur pureté premiere.

De très-savants hommes ont prouvé que le sixieme Livre de l'Enéïde n'est que la peinture de ce qui se pratiquait dans ces spectacles si secrets & si renommés. Il n'y parle point à la vérité du Démiourgos qui représentait le Créateur; mais il fait voir dans le vestibule, dans l'avant-scene, les enfants que leurs parents avaient laissé périr; c'était un avertissement aux peres & & aux meres: *Continuo auditæ voces, vagitus & ingens, &c.* Ensuite paraissait Minos qui jugeait les morts. Les méchants étaient entraînés dans le Tartare, & les justes conduits dans les champs Elisées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les Héros demi-Dieux à qui on accordait l'honneur de monter au Ciel. Toute Religion adopta un jardin pour la demeure des justes; & même quand les Esséniens, chez le Peuple Juif, reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer: car pour les Pharisiens, ils adopterent la métempsycose, & non la résurrection. S'il est permis de citer l'Histoire sacrée de Jesus-Christ parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit

CHAP. XXXVII.

au voleur répentant : Tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin. (*) Il se conformait au langage de tous les hommes.

Les mysteres d'Eleusine devinrent les plus célebres. Une chose très-remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la Théogonie de Sanchoniaton le Phénicien; c'est une preuve que Sanchoniaton avait annoncé un Dieu suprême, Créateur & Gouverneur du monde. C'était donc cette Doctrine qu'on dévoilait aux Initiés imbus de la créance du Polithéisme. Figurons-nous parmi nous un Peuple surperstitieux qui serait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la Vierge, à St. Joseph, aux autres Saints, le même culte qu'à Dieu le Pere. Il serait peut-être dangereux de vouloir le détromper tout d'un coup; il serait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre Dieu & les Créatures. C'est précisément ce que firent les Mystagogues. Les participants aux mysteres s'assemblaient dans le Temple de Cérès; & l'Hiérophante leur apprenait qu'au-lieu d'adorer Cérès conduisant Triptoleme sur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le Dieu qui nourrit les hommes, & qui permit que Cérès & Triptoleme missent l'agriculture en honneur.

(*) Luc, ch. 23.

CHAP. XXXVII.

Cela est si vrai que l'Hiérophante commençait par réciter les Vers de l'ancien Orphée : *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul Maître de l'Univers; il est un, il est seul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment Pausanias peut dire que ces Vers ne valent pas ceux d'Homere; il faut convenir que du moins pour le sens ils valent beaucoup mieux que l'Iliade & l'Odissée entiere.

Le savant Evêque Warburton, quoique très-injuste dans plusieurs de ses décisions audacieuses, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la nécessité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un Peuple entêté du polithéisme. Il remarque, d'après Plutarque, que le jeune Alcibiade ayant assisté à ces mysteres, ne fit aucune difficulté d'insulter aux statues de Mercure, dans une partie de débauche avec plusieurs de ses Amis, & que le Peuple en fureur demanda la condamnation d'Alcibiade.

Il fallait donc alors la plus grande discrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. Alexandre lui-même ayant obtenu, en Egypte, de l'Hiérophante des mysteres, la permission

CHAP. XXXVII.

de mander à sa mere le secret des Initiés, la conjura en même-temps de bruler sa Lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zele, ont prétendu depuis que ces mysteres n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *Initiés;* il veut dire, qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encore sans replique, que ces mysteres n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congédiait l'Assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots Phéniciens: *Koff omphet; Veillez & soyez purs.* Enfin, pour derniere preuve, c'est que l'Empereur Néron, coupable de la mort de sa mere, ne put être reçu à ces mysteres quand il voyagea dans la Grece; le crime était trop énorme : & tout Empereur qu'il était, les Initiés n'auraient pas voulu l'admettre. Zozyme dit aussi que Constantin ne put trouver de Prêtres Païens qui voulussent le purifier & l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les Peuples qu'on nomme Païens, Gentils, Idolâtres, une Religion très-pure, tandis que les Peuples & les Prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies

monies puériles, des Doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain à l'honneur de quelques Dieux imaginaires, mépriſés & déteſtés par les Sages. CHAP. XXXVII.

Cette Religion pure conſiſtait dans l'aveu de l'exiſtence d'un Dieu ſuprême, de ſa Providence & de ſa Juſtice. Ce qui défigurait ces myſteres, c'était, ſi l'on en croit Tertullien, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'Initié parût reſſuſciter; c'était le ſymbole du genre nouveau de vie qu'il devait embraſſer. On lui préſentait une couronne, il la foulait aux pieds; l'Hiérophante levait ſur lui le couteau ſacré: l'Initié, qu'on feignait de frapper, feignait auſſi de tomber mort; après quoi, il paraiſſait reſſuſciter. Il y a encore chez les Francs-Maçons un reſte de cette ancienne cérémonie.

Pauſanias, dans ſes Arcadiques, nous apprend que dans pluſieurs Temples d'Eleuſine on flagellait les Pénitents, les Initiés; coutume odieuſe, introduite long-temps après dans pluſieurs Egliſes Chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces myſteres, dont le fond était ſi ſage & ſi utile, il n'entrât beaucoup de ſuperſtitions condamnables. Les ſuperſtitions conduiſirent à la débauche, qui amena le mépris. Il ne reſta enfin de tous ces anciens myſteres que

CHAP. XXXVII. des troupes de gueux, que nous avons vus, sous le nom d'Egyptiens & de Bohêmes, courir l'Europe avec des castagnettes, danser la danse des Prêtres d'Isis, vendre du baume, guérir la galle, & en être couverts, dire la bonne aventure, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on eut de plus sacré dans la moitié de la Terre connue.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Juifs, au temps où ils commencerent à être connus.

CHAP. XXXVIII. NOus toucherons le moins que nous pourrons à ce qui est divin dans l'Histoire des Juifs; ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des événements. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalerent tous les pas de cette Nation, le respect qu'on leur doit. Nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'Eglise substituée à la Synagogue : nous ne les examinons pas, nous nous en tenons toujours à l'historique. Nous parlerons des Juifs comme nous parlerions des

Scythes & des Grecs, en pesant les probabilités & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes avant que les Romains détruisissent leur Etat, il faut ne consulter que leurs Annales.

Cette Nation est des plus modernes, à ne la regarder, comme les autres Peuples, que depuis le temps où elle forme un Etablissement, & où elle possede une Capitale. Les Juifs ne paraissent considérés de leurs voisins que du temps de Salomon, qui était à peu près celui d'Hésiode & d'Homere, & des premiers Archontes d'Athenes.

Le nom de Salomoh ou Soleiman, est fort connu des Orientaux; mais celui de David ne l'est point, Saül encore moins. Les Juifs, avant Saül, ne paraissent qu'une Horde d'Arabes du désert, si peu puissants que les Phéniciens les traitent à peu près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des Esclaves, auxquels il n'était pas permis d'avoir des armes. Ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiser chez eux les socs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées. Il fallait qu'ils allassent à leurs Maîtres pour les moindres ouvrages de cette espece; les Juifs le déclarent dans le Livre de Samuël, & ils ajou-

CHAP. XXXVIII.

tent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que Saül & Jonathas donnerent à Béthaven contre les Phéniciens, ou Philiſtins; journée où il eſt rapporté que Saül fit ſerment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il eſt vrai qu'avant cette bataille gagnée ſans armes, il eſt dit au Chapitre précédent, (*) que Saül, avec une Armée de trois cents trente mille hommes, défit entiérement les Ammonites; ce qui ſemble ne ſe pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs les plus grands Rois ont eu rarement à la fois trois cents trente mille combattants effectifs. Comment les Juifs, qui ſemblent errants & opprimés dans ce petit Pays, qui n'ont pas une Ville fortifiée, pas une arme, pas une épée, ont-ils mis en campagne trois cents trente mille Soldats ? Il y avait là de quoi conquérir l'Aſie & l'Europe. Laiſſons à des Auteurs ſavants & reſpectables le ſoin de concilier ces contradictions apparentes, que des lumieres ſupérieures font diſparaître; reſpectons ce que nous ſommes tenus de reſpecter; & remontons à l'Hiſtoire des Juifs par leurs propres Ecrits.

(*) I. Rois, Chap. II.

CHAPITRE XXXIX.

Des Juifs en Egypte.

CHAP. XXXIX.

LEs Annales des Juifs disent que cette Nation habitait sur les confins de l'Egypte dans les temps ignorés, que son séjour était dans le petit Pays de Gossen, ou Gessen, vers le Mont Casius & le Lac Sirbon. C'est là que sont encore des Arabes qui viennent en hyver paître leurs troupeaux dans la basse Egypte. Cette Nation n'était composée que d'une seule famille, qui en deux cents cinq années produisit un Peuple de deux millions de personnes; car pour fournir six cents mille combattants, que la Genese compte au sortir de l'Egypte, il faut au moins deux millions de têtes. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, est un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'est en vain qu'une foule de savants hommes s'étonne que le Roi d'Egypte ait ordonné à deux Sages-femmes de faire périr tous les enfants mâles des Hébreux; que la fille du Roi, qui demeurait à Memphis, soit venue se bai-

CHAP. XXXIX.

gner loin de Memphis dans un bras du Nil, où jamais perſonne ne ſe baigne à cauſe des crocodiles. C'eſt en vain qu'ils font des objections ſur l'âge de quatre-vingt ans auquel Moïſe était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un Peuple entier hors d'eſclavage.

Ils diſputent ſur les dix plaies d'Egypte; ils diſent que les Magiciens du Royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'Envoyé de Dieu; & que ſi Dieu leur donnait ce pouvoir, il ſemblait agir contre lui-même. Ils prétendent que Moïſe ayant changé toutes les eaux en ſang, il ne reſtait plus d'eau pour que les Magiciens puſſent faire la même métamorphoſe.

Ils demandent comment Pharaon put pourſuivre les Juifs avec une Cavalerie nombreuſe, après que tous les chevaux étaient morts dans la cinquieme & ſixieme plaie. Ils demandent pourquoi ſix cents mille combattants s'enfuirent ayant Dieu à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens dont tous les premiers-nés avaient été frappés de mort? Ils demandent encore pourquoi Dieu ne donna pas la fertile Egypte à ſon Peuple chéri, au-lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déſerts?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objections ſans nombre; & cette réponſe eſt, Dieu

l'a voulu; l'Eglise le croit, & nous devons le croire. C'est en quoi cette Histoire differe des autres. Chaque Peuple a ses prodiges ; mais tout est prodige chez le Peuple Juif; & cela devait être ainsi, puisqu'il était conduit par Dieu même. Il est clair que l'Histoire de Dieu ne doit point ressembler à celle des hommes. C'est pourquoi nous ne rapporterons aucun de ces faits surnaturels dont il n'appartient qu'à l'Esprit-Saint de parler. Encore moins oserons-nous tenter de les expliquer. Examinons seulement le peu d'événements qui peuvent être soumis à la critique. CHAP. XXXIX.

CHAPITRE XL.

De Moïse, considéré simplement comme Chef d'une Nation.

CHAP XL.

LE Maître de la nature donne seul la force au bras qu'il daigne choisir. Tout est surnaturel dans Moïse. Plus d'un Savant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voient en lui qu'un roseau faible, dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des Empires. Qu'est-ce en effet qu'un vieillard

CHAP. XL.

de quatre-vingt ans, pour entreprendre de conduire par lui-même tout un Peuple sur lequel il n'a aucun droit? Son bras ne peut combattre, & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépit & begue. Il ne conduit ses suivants que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cades Barné, & à le voir rétrograder jusques vers l'endroit dont il était parti, il serait difficile de le regarder comme un grand Capitaine. Il est à la tête de six cents mille combattants, & il ne pourvoit ni au vêtement ni à la subsistance de ses Troupes. Dieu fait tout, Dieu remédie à tout; il nourrit, il vêtit le Peuple par des miracles. Moïse n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-Puissant; aussi nous ne considérons en lui que l'homme, & non le Ministre de Dieu. Sa personne en cette qualité est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller au Pays des Cananéens, à l'Occident du Jourdain, dans la Contrée de Jéricho, qui est en effet le seul bon terroir de cette Province; & au lieu de prendre cette route, il tourne

à l'Orient, entre Esiongaber & la Mer morte; Pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes, sur lesquelles il ne croît pas un arbuste, sans aucun ruisseau, sans sources, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un Peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadesbarné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cents mille Soldats, dans un Pays qui ne contient pas aujourd'hui trois mille habitants? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de sa législation: lui & son Peuple meurent avant d'avoir mis le pied dans le Pays qu'il voulait subjuguer.

Un Législateur, selon nos notions communes, doit se faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie; il ne doit pas, au-lieu d'infliger par les Ministres de la Loi quelques supplices aux coupables, faire égorger au hazard une grande partie de sa Nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de six vingt ans, Moïse, n'étant conduit que par lui-même, eût été si inhumain, si endurci au carnage, qu'il eût commandé aux Lévites de massacrer, sans distinction, leurs freres, jusqu'au nombre de

CHAP. XL.

vingt-trois mille, pour la prévarication de son propre frere, qui devait plutôt mourir que de faire un veau pour être adoré ? Quoi ! après cette indigne action, son frere est Grand-Pontife, & vingt-trois mille hommes sont massacrés !

Moïse avait épousé une Madianite, fille de Jéthro, Grand-Prêtre de Madian, dans l'Arabie Pétrée; Jéthro l'avait comblé de bienfaits; il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts : par quelle cruauté opposée à la politique, (à ne juger que par nos faibles notions) Moïse aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa Nation, sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une Madianite ? Et comment peut-on dire, après ces étonnantes boucheries, que Moïse *était le plus doux de tous les hommes ?* Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans Moïse le Ministre des desseins & des vengeances de Dieu, tout change alors à nos yeux; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte. Nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si Moïse avait institué sa Religion de lui-même, comme Zoroastre, Thauth, les premiers

Brames, Numa, Mahomet, & tant d'autres, nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa Religion du moyen le plus efficace & le plus utile pour mettre un frein à la cupidité & au crime? pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, dogmes reçus dès long-temps en Egypte, en Phénicie, en Mésopotamie, en Perse, & dans l'Inde? " Vous avez été instruit, lui dirions-„ nous, dans la sagesse des Egyptiens, vous „ êtes Législateur, & vous négligez absolument „ le dogme principal des Egyptiens, le dogme „ le plus nécessaire aux hommes, croyance si „ salutaire & si sainte, que vos propres Juifs, „ tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée „ long-temps après vous; du moins elle fut „ adoptée en partie par les Esséniens & les Pha-„ risiens au bout de mille années.

CHAP. XL.

Cette objection accablante contre un Législateur ordinaire, tombe, & perd, comme on voit, toute sa force, quand il s'agit d'une Loi donnée par Dieu même, qui ayant daigné être le Roi du Peuple Juif, le punissait & le récompensait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'ame, & les supplices éternels de l'enfer, que dans les temps

CHAP. XL.

marqués par ses Décrets. Presque tout événement purement humain chez le Peuple Juif, est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin, est au-dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toujours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde qui ont poussé le pyrrhonisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un Moïse; sa vie, qui est toute prodigieuse depuis son berceau jusqu'à son sépulchre, leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes, & particuliérement de celle de l'ancien Bacchus. (*) Ils ne savent en quel temps placer Moïse; le nom même du Pharaon, ou Roi d'Egypte, sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulle trace ne nous reste du Pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que Moïse ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des Déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois Hordes vagabondes, qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire, qui sapperait tous les fondements de l'Histoire ancienne du Peuple Juif.

(*) Voyez l'Article *Bacchus*.

CHAP. XL.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'Aben-Esra, de Maimonide, de Nugnès, de l'Auteur des Cérémonies Judaïques; quoique le docte Le Clerc, Midleton, les Savants connus sous le titre de Théologiens de Hollande, & même le grand Newton, aient fortifié ce sentiment. Ces illustres Savants prétendent que ni Moïse, ni Josué ne purent écrire les Livres qui leur sont attribués: ils disent que leurs Histoires & leurs Loix auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé; que cet Art exige des soins prodigieux, & qu'il n'était pas possible de cultiver cet Art dans des Déserts. Ils se fondent, comme on peut le voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons, contre ces grands hommes, l'opinion commune, qui est celle de la Synagogue, & de l'Eglise dont nous reconnaissons l'infaillibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les Le Clerc, les Midleton, les Newton d'impiété; à Dieu ne plaise! nous sommes convaincus que si les Livres de Moïse & de Josué, & le reste du Pentateuque, ne leur paraissaient pas être de la main de ces Héros Israélites, ils n'en ont pas été moins persuadés que ces Livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de Dieu à chaque

CHAP. XI.

ligne dans la Genese, dans Josué, dans Samson, dans Ruth. L'Ecrivain Juif n'a été, pour ainsi dire, que le Secretaire de Dieu; c'est Dieu qui a tout dicté. Newton sans doute n'a pu penser autrement; on le sent assez. Dieu nous préserve de ressembler à ces hypocrites pervers qui saisissent tous les prétextes d'accuser tous les grands hommes d'irréligion, comme on les accusait autrefois de magie! Nous croirions non-seulement agir contre la probité, mais insulter cruellement la Religion Chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au Public que les plus savants hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais Chrétiens. Plus nous respectons l'Eglise à laquelle nous sommes soumis, plus nous pensons que cette Eglise tolere les opinions de ces Savants vertueux avec la charité qui fait son caractere.

CHAPITRE XLI.

Des Juifs après Moïse, jusqu'à Saül.

CHAP. XLI.

JE ne recherche point pourquoi Josuah ou Josué, Capitaine des Juifs, faisant passer sa Horde de l'Orient du Jourdain à l'Occident vers Jéricho, a besoin que Dieu suspende le cours de ce fleuve, qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jetter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière, témoin celui auquel les Israélites égorgerent les quarante deux mille Israélites qui ne pouvoient prononcer Schiboleth.

Je ne demande point pourquoi Jéricho tombe au son des trompettes; ce sont de nouveaux prodiges que Dieu daigne faire en faveur du Peuple dont il s'est déclaré le Roi; cela n'est pas du ressort de l'Histoire. Je n'examine point de quel droit Josué venait détruire des Villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient: Nous descendons d'Abraham; Abraham voyagea chez vous il y a quatre cents quarante années:

CHAP. XLI.

donc votre Pays nous appartient; & nous devons égorger vos meres, vos femmes & vos enfants.

Frabricius & Holſtenius ſe ſont fait l'objection ſuivante. Que dirait-on ſi un Norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ſes Compatriotes, & diſait aux Allemands : Il y a quatre cents ans qu'un homme de notre Pays, fils d'un Potier, voyagea près de Vienne; ainſi l'Autriche nous appartient, & nous venons tout maſſacrer au nom du Seigneur ? Les mêmes Auteurs conſiderent que le temps de Joſué n'eſt pas le nôtre, que ce n'eſt pas à nous à porter un œil profane dans les choſes divines, & ſurtout que Dieu avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il eſt dit qu'à peine Jéricho eſt ſans défenſe, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitants, vieillards, femmes, filles, enfants à la mammelle, & tous les animaux, excepté une femme proſtituée, qui avait gardé chez elle les eſpions Juifs, eſpions d'ailleurs inutiles, puiſque les murs devaient tomber au ſon des trompettes. Pourquoi tuer auſſi tous les animaux qui pouvaient ſervir?

A l'égard de cette femme que la Vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puiſqu'elle fut une Aïeule de

de David, & même du Sauveur du monde. Tous ces événements sont des figures, des prophéties, qui annoncent de loin la Loi de grace. Ce sont encore une fois des mysteres auxquels nous ne touchons pas. CHAP. XLI.

Le Livre de Josué rapporte que ce Chef s'étant rendu maître d'une partie du Pays de Canaan, fit pendre ses Rois au nombre de trente & un, c'est-à-dire, trente & un Chefs de Bourgades, qui avaient osé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfants. Il faut se prosterner ici devant la Providence, qui châtiait les péchés de ces Rois par le glaive de Josué.

Il n'est pas bien étonnant que les Peuples voisins se réunissent contre les Juifs, qui ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables dans l'esprit des Peuples aveuglés, & non pour les instruments sacrés de la vengeance divine & du futur salut du Genre-humain. Ils furent réduits en esclavage par Cusan, Roi de Mésopotamie. Il y a loin, il est vrai, de la Mésopotamie à Jéricho; il fallait donc que Cusan eût conquis la Syrie & une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit, ils sont esclaves huit années, & restent ensuite soixante & deux ans sans remuer. Ces soixante & deux ans sont une espece d'asservissement, puisqu'il leur était or-

CHAP. XLI.

donné par la Loi de prendre tout le Pays depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, que tout ce vaste Pays (*) leur était promis, & qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous Eglon, Roi des Moabites, assassiné par Aod; ils sont ensuite, pendant vingt années, esclaves d'un Peuple Cananéen, qu'ils ne nomment pas, jusqu'au temps où la Prophétesse guerriere, Débora, les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à Gédéon.

Ils sont esclaves dix-huit ans des Phéniciens, qu'ils appellent Philistins, jusqu'à Jephté. Ils sont encore esclaves des Phéniciens quarante années, jusqu'à Saül. Ce qui peut confondre notre jugement, c'est qu'ils étaient esclaves du temps même de Samson, pendant qu'il suffisait à Samson d'une simple machoire d'âne pour tuer mille Philistins, & que Dieu opérait par les mains de Samson les plus étonnants prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour observer combien de Juifs furent exterminés par leurs propres freres, ou par l'ordre de Dieu même, depuis qu'ils errerent dans les Déserts, jusqu'au temps où ils eurent un Roi élu par le sort.

(*) Genese, ch. 15, v. 18. Deuter. ch. 1, v. 7.

CHAP. XLI.

Les Lévites, après l'adoration du veau d'or, jetté en fonte par le frere de Moïse, égorgent,	23000 Juifs.
Consumés par le feu pour la révolte de Coré, - - - -	250
Egorgés pour la même révolte,	14700
Egorgés pour avoir commerce avec des filles Madianites,	24000
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer Schiboleth, - - - -	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait, - - - - -	40000
Benjamites tués par les autres Tribus, - - - - -	45000
Lorsque l'Arche fut prise par les Philistins, & que Dieu, pour les punir, les ayant affligés d'hémorrhoïdes, ils ramenerent l'Arche à Bethsamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or, les Bethsamites frappés de mort pour avoir regardé l'Arche, au nombre de	50070
Somme totale	239020

CHAP. XLI. Voilà deux cents trente-neuf mille vingt Juifs exterminés par l'ordre de Dieu même, ou par leurs guerres civiles, sans compter ceux qui périrent dans le Désert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c.

Si on jugeait des Juifs comme des autres Nations, on ne pourrait concevoir comment les enfants de Jacob auraient pu produire une race assez nombreuse pour supporter une telle perte. Mais Dieu qui les conduisait, Dieu qui les éprouvait & les punissait, rendit cette Nation si différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reste de la terre, & ne point juger de ces événements comme on juge des événements ordinaires.

CHAPITRE XLII.

Des Juifs depuis Saül.

CHAP. XLII. LEs Juifs ne paraissent pas jouir d'un sort plus heureux sous leurs Rois que sous leurs Juges.

Leur premier Roi Saül est obligé de se donner la mort. Isboseth & Miphiboseth, ses fils, sont assassinés.

CHAP. XLII.

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de Saül pour être mis en croix. Il ordonne à Salomon, son fils, de faire mourir Adonias, son autre fils, & son Général Joab. Le Roi Asa fait tuer une partie du Peuple dans Jérusalem. Baasa assassine Nadab, fils de Jéroboam, & tous ses Parents. Jéhu assassine Joram & Okosias, soixante & dix fils d'Achab, quarante-deux freres d'Okosias, & tous leurs amis. Athalie assassine tous ses petits-fils, excepté Joas; elle est assassinée par le Grand-Prêtre Joiadad. Joas est assassiné par ses Domestiques; Amasias est tué; Zacharias est assassiné par Sellum, qui est assassiné par Manahem; lequel Manahem fait fendre le ventre à toutes les femmes grosses dans Tapsa. Phaceïa, fils de Manahem, est assassiné par Phacée, fils de Roméli, qui est assassiné par Osée, fils d'Ela. Manassé fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs assassinent Ammon, fils de Manassé, &c.

Au milieu de ces massacres, dix Tribus, enlevées par Salmanasar, Roi des Babyloniens, sont esclaves & dispersées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux Tribus, qui bientôt sont esclaves à leur tour pendant soixante & dix

CHAP. XLII.

ans : au bout de ces soixante & dix ans, les deux Tribus obtiennent de leurs Vainqueurs & de leurs Maîtres, la permission de retourner à Jérusalem. Ces deux Tribus, ainsi que le peu de Juifs qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux Habitants étrangers, sont toujours sujettes des Rois de Perse.

Quand Alexandre s'empare de la Perse, la Judée est compriſe dans ses conquêtes. Après Alexandre les Juifs demeurerent soumis tantôt aux Seleucides, ses successeurs en Syrie, tantôt aux Ptolomées, ses successeurs en Egypte; toujours assujettis, & ne se soutenant que par le métier de Courtiers, qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du Roi d'Egypte, Ptolomée Epiphane. Un Juif, nommé Joseph, devint Fermier-Général des Impôts sur la basse Syrie & la Judée, qui appartenaient à ce Ptolomée. C'est là l'état le plus heureux des Juifs; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisieme partie de leur Ville, appellée depuis l'enceinte des Machabées, parce que les Machabées l'acheverent.

Du joug du Roi Ptolomée ils repassent à celui du Roi de Syrie, Antiochus le Dieu. Comme ils s'étaient enrichis dans les Fermes, ils devinrent audacieux, & se révolterent contre leur

CHAP. XLII.

Maître Antiochus. C'eſt le temps des Machabées, dont les Juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions ; mais les Machabées ne purent empêcher que le Général d'Antiochus Eupator, fils d'Antiochus Epiphane, ne fît raſer les murailles du Temple, en laiſſant ſubſiſter ſeulement le Sanctuaire, & qu'on ne fit trancher la tête au Grand-Prêtre Onias, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur Loi que ſous les Rois de Syrie ; ils n'adorerent plus de Divinités étrangeres ; ce fut alors que leur Religion fut irrévocablement fixée ; & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toujours ſur leur délivrance, ſur les promeſſes de leurs Prophetes, ſur le ſecours de leur Dieu, mais abandonnés par la Providence, dont les décrets ne ſont pas connus des hommes.

Ils reſpirerent quelque temps par les guerres inteſtines des Rois de Syrie. Mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armerent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de Rois, & que la dignité de Grand Sacrificateur était la premiere, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violents partis : on n'était Grand-Prêtre que

CHAP. XLII.

les armes à la main, & on n'arrivait au Sanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan, de la race des Machabées, devenu Grand-Prêtre, mais toujours sujet des Syriens, fit ouvrir le sépulchre de David, dans lequel l'exagérateur Joseph prétend qu'on trouva trois mille talents. C'était quand on rebâtissait le Temple sous Néhémie, qu'il eût fallu chercher ce prétendu trésor. Cet Hircan obtint d'Antiochus Sidétès le droit de battre monnoie. Mais comme il n'y eut jamais de monnoie juive, il y a grande apparence que le trésor du tombeau de David n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce Grand-Prêtre Hircan était Saducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux Anges; sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les Saducéens & les Pharisiens. Ceux-ci conspirerent contre Hircan, & voulurent le condamner à la prison & au fouet. Il se vengea d'eux, & gouverna despotiquement.

Son fils Aristobule osa se faire Roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le Peuple Juif. Aristobule, exact à la vérité à prier dans le Temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim sa mere, &

fit égorger Antigone son frere. Il eut pour Successeur un nommé Jean, ou Jeanné, aussi méchant que lui. CHAP. XLII.

Ce Jeanné, souillé de crimes, laissa deux fils qui se firent la guerre. Ces deux fils étaient Aristobule & Hircan. Aristobule chassa son frere & se fit Roi. Les Romains alors subjuguaient l'Asie. Pompée en passant vint mettre les Juifs à la raison, prit le Temple, fit pendre les séditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu Roi Aristobule.

Cet Aristobule avait un fils qui osait se nommer Alexandre. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par ordre de Pompée.

Enfin, Marc-Antoine donna pour Roi aux Juifs un Arabe Iduméen, du Pays de ces Amalécites, tant maudits par les Juifs. C'est ce même Hérode que St. Matthieu dit avoir fait égorger tous les petits enfants des environs de Bethléem, sur ce qu'il apprit qu'il était né un Roi des Juifs dans ce Village, & que trois Mages, conduits par une étoile, étaient venus lui offrir des présents.

Ainsi les Juifs furent presque toujours subjugués ou esclaves. On sait comme ils se révolterent contre les Romains, & comme Titus les fit

CHAP. XLII.

tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils essuyerent un sort encore plus funeste sous les Empereurs Trajan & Adrien, & ils le mériterent. Il y eut du temps de Trajan un tremblement de terre qui engloutit les plus belles Villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colere de Dieu contre les Romains; ils se rassemblerent, ils s'armerent en Afrique & en Chypre : une telle fureur les anima, qu'ils dévorerent les membres des Romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous Adrien, quand Barcochebas, se disant leur Messie, se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrents de sang.

Il est étonnant qu'il reste encore des Juifs. Le fameux Benjamin de Tudel, Rabin très-savant, qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie au douzieme siecle, en comptait environ trois cents quatre-vingts mille, tant Juifs que Samaritains : car il ne faut pas faire mention d'un prétendu Royaume de Théma, vers le Thibet, où ce Benjamin, trompé ou trompeur sur cet article, prétend qu'il y avait trois cents mille Juifs des dix anciennes Tribus, rassemblés sous un

CHAP. XLII.

Souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun Pays en propre depuis Vespasien, excepté quelques Bourgades dans les Déserts de l'Arabie heureuse, vers la Mer Rouge. Mahomet fut d'abord obligé de les ménager. Mais à la fin il détruisit la petite Domination qu'ils avaient établie au Nord de la Mecque. C'est depuis Mahomet qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de Peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite Nation Juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte comme une Horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens; elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance, dans les Villages & dans les Bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres Nations; elle se révolte contre tous ses Maîtres; toujours superstitieuse, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur, & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains, qui purent lire leurs Livres: mais aux yeux des Chrétiens éclairés par la Foi, ils ont été nos Précurseurs, ils nous ont

CHAP. XLII.

préparé la voie. Ils ont été les Hérauts de la Providence.

Les deux autres Nations qui sont errantes comme la Juive dans l'Orient, & qui comme elle ne s'allient avec aucun autre Peuple, sont les Banians, & les Parsis, nommés Guebres. Ces Banians, adonnés au commerce ainsi que les Juifs, sont les descendants des premiers Habitants paisibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur sang à un sang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parsis sont ces mêmes Perses, autrefois Dominateurs de l'Orient, & Souverains des Juifs. Ils sont dispersés depuis Omar, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnerent, fideles à cette antique Religion des Mages, adorant un seul Dieu, & conservant le feu sacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la Divinité.

Je ne compte point ces restes d'Egyptiens adorateurs secrets d'Isis, qui ne subsistent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

CHAPITRE XLIII.

Des Prophetes Juifs.

CHAP. XLIII.

NOus nous garderons bien de confondre les Nabim, les Roheim des Hébreux, avec les impoſteurs des autres Nations. On ſait que Dieu ne ſe communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers, comme, par exemple, quand il inſpira Balaam, (*) Prophete de Méſopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce Balaam était le Prophete d'un autre Dieu, & cependant il n'eſt point dit qu'il fût un faux Prophete. Nous avons déjà remarqué que les Prêtres d'Egypte étaient Prophetes & Voyants. Quel ſens attachait-on à ce mot? Celui d'Inſpiré. Tantôt l'Inſpiré devinait le paſſé, tantôt l'avenir; ſouvent il ſe contentait de parler dans un ſtyle figuré. C'eſt pourquoi, lorſque St. Paul cite ce Vers d'un Poëte Grec, Aratus : *Tout vit dans Dieu, tout ſe meut, tout reſpire en Dieu*, il donne à ce Poëte le nom de Prophete. (†)

(*) Nombres, Chap. 22.
(†) Actes des Apôtres, Chap. 17.

CHAP. XLIII.

Le titre, la qualité de Prophete était-elle une dignité chez les Hébreux, un miniſtere particulier, attaché par la Loi à certaines perſonnes choiſies, comme la dignité de Pythie à Delphes? Non, les Prophetes étaient ſeulement ceux qui ſe ſentaient inſpirés, ou qui avaient des viſions. Il arrivait de là que ſouvent il s'élevait de faux Prophetes ſans miſſion, qui croyaient avoir l'eſprit de Dieu, & qui ſouvent cauſerent de grands malheurs, comme les Prophetes des Cévennes, au commencement de ce ſiecle.

Il était très-difficile de diſtinguer le faux Prophete du véritable. C'eſt pourquoi Manaſſé, Roi de Juda, fit périr Iſaïe par le ſupplice de la ſcie. Le Roi Sédécias ne pouvait décider entre Jérémie & Ananie, qui prédiſaient des choſes contraires; & il fit mettre Jérémie en Priſon. Ezéchiel fut tué par des Juifs, compagnons de ſon eſclavage. Michée ayant prophétiſé des malheurs aux Rois Achab & Joſaphat, un autre Prophete Tſedékia, fils de Canaa, (*) lui donna un ſoufflet, en lui diſant: L'Eſprit de l'Eternel a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue. Ozée, ch. 9, déclare que les Prophetes ſont des fous: *Stultum Prophetam, inſanum virum ſpiritualem.*

(*) Paralipomenes, Chap. 18.

CHAP. XLIII.

Les Prophetes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux, que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas, en Syrie, le Roi, qui était malade, lui envoya quarante chameaux chargés de présents, pour savoir s'il guérirait; Elisée répondit : *Que le Roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le Roi mourut en effet. Si Elisée n'avait pas été un Prophete du vrai Dieu, on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement ; car si le Roi n'était pas mort, Elisée avait prédit sa guérison, en disant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas spécifié le temps de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatants, on ne pouvait douter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici avec les Commentateurs, ce que c'était que l'esprit double qu'Elisée reçut d'Elie, ni ce que signifie le manteau que lui donna Elie en montant au Ciel dans un char de feu, traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurerent en Poésie le char d'Apollon. Nous n'approfondirons point quel est le sens mystique de ces quarante-deux petits enfants, qui, en voyant Elisée dans le chemin escarpé qui conduit à Bé-

CHAP. XLIII.

thel, lui dirent en riant : *Monte, chauve, monte;* & de la vengeance qu'en tira le Prophete, en faisant venir sur le champ deux ours qui dévorerent ces innocentes créatures. Les faits sont connus, & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient, que les Juifs pousserent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories, mais d'exprimer par des actions singulieres les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage; car les hommes n'ayant écrit long-temps leurs pensées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit Hérodote) envoyerent à Darah, que nous appellons Darius, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq fleches; cela voulait dire que si Darius ne s'enfuyait aussi vîte qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille, il périrait par leurs fleches. Le conte peut n'être pas vrai, mais il est toujours un témoignage des emblêmes en usage dans ces temps reculés.

Les Rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans Hiram, dans Salomon, dans la

CHAP. XLIII.

la Reine de Saba. Tarquin le ſuperbe, conſulté, dans ſon jardin, par ſon fils, ſur la maniere dont il faut ſe conduire avec les Gabiens; ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-deſſus des autres fleurs. Il faiſait aſſez entendre qu'il fallait exterminer les Grands, & épargner le Peuple.

C'eſt à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La Fable eſt bien plus ancienne que l'Hiſtoire ſimple.

Il faut être un peu familiariſé avec l'Antiquité, pour n'être point effarouché des actions & des diſcours énigmatiques des Prophetes Juifs.

Iſaïe veut faire entendre au Roi Achas qu'il ſera délivré dans quelques années du Roi de Syrie, & du Melk ou Roitelet de Samarie, unis contre lui; il lui dit : *Avant qu'un enfant ſoit en âge de diſcerner le mal & le bien, vous ſerez délivré de ces deux Rois. Le Seigneur prendra un raſoir de louage pour raſer la tête, le poil du pénil* (qui eſt figuré par les pieds) *& la barbe, &c.* Alors le Prophete prend deux témoins, Zacharie & Urie; il couche avec la Prophéteſſe; elle met au monde un enfant; le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas, *partagez vîte*

CHAP. XLIII.

les dépouilles : & ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le sens allégorique & infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie ; je me borne à l'examen de ces usages étonnants aujourd'hui pour nous.

Le même Isaïe marche tout nud dans Jérusalem, pour marquer que les Egyptiens seront entiérement dépouillés par le Roi de Babylone.

Quoi ! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nud dans Jérusalem sans être repris de justice ? Oui, sans doute ; Diogene ne fut pas le seul dans l'Antiquité qui eut cette hardiesse ; Strabon, dans son 15e. Livre, dit qu'il y avait dans les Indes une Secte de Brachmanes qui auraient été honteux de porter des vêtements. Aujourd'hui encore on voit des Pénitents dans l'Inde qui marchent nuds & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du Peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du temps d'Isaïe il y eût un seul usage qui ressemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Esprit. Dieu étendit sa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté

CHAP. XLIII.

de parler. Il voit d'abord une chaudiere bouillante tournée au Nord; cette chaudiere représente les Peuples qui viendront du Septentrion; & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achete une ceinture de lin, la met sur ses reins, & va la cacher par l'ordre de Dieu dans un trou auprès de l'Euphrate. Il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole, en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules; il envoye ces cordes, ces chaînes, & ce joug aux Rois voisins, pour les avertir de se soumettre au Roi de Babylone, Nabuchodonosor, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiel peut surprendre davantage; il prédit aux Juifs que les peres mangeront leurs enfants, & que les enfants mangeront leurs peres. Mais avant d'en venir à cette prédiction, il voit quatre animaux étincelants de lumiere, & quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poële de fer; il couche trois cents quatre-vingt dix jours sur le côté gauche;

CHAP. XLIII.

& quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de feves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excréments humains. *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfants d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les Nations chez lesquelles ils seront chassés.* Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excréments de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts; il en met une partie au feu, coupe la seconde avec une épée autour de la Ville, & jette au vent la troisieme.

Le même Ezéchiel a des allégories encore plus surprenantes.

Il introduit le Seigneur, qui parle ainsi: (*) Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni salée.... tu es devenue grande, ta gorge s'est formée, ton poil a paru.... J'ai passé, j'ai connu que c'était le temps des amants. Je t'ai couverte, & je me suis étendu sur ton ignominie.... Je t'ai donné des chaussures & des robes de coton, des brasselets, un colier, des pendants d'oreilles.... Mais pleine de confiance en ta beauté, tu t'es livrée à

(*) Ezech. ch. 16.

la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu; tu t'es proſtituée dans les carrefours; tu as ouvert tes jambes à tous les paſſants.... tu as recherché les plus robuſtes.... On donne de l'argent aux Courtiſanes, & tu en as donné à tes Amants, &c.

(*) Oolla a forniqué ſur moi; elle a aimé avec fureur ſes Amants, Princes, Magiſtrats, Cavaliers.... Sa ſœur Ooliba s'eſt proſtituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le membre d'un âne, & qui.... comme des chevaux.

Ces expreſſions nous ſemblent bien indécentes & bien groſſieres; elles ne l'étaient point chez les Juifs, elles ſignifiaient les apoſtaſies de Jéruſalem & de Samarie. Ces apoſtaſies étaient repréſentées très-ſouvent comme une fornication, comme un adultere. Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des uſages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne ſe reſſemblent pas plus que la Langue Françaiſe ne reſſemble au Caldéen & à l'Arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au Prophete Oſée (chapitre 1.) de prendre pour ſa femme une proſtituée, & il obéit. Cette proſtituée lui

(*) Ezech. ch. 23.

CHAP. XLIII. donne un fils. Dieu appelle ce fils Jesraël : c'est un type de la Maison de Jéhu, qui périra, parce que Jéhu avait tué Joram dans Jesraël. Ensuite le Seigneur ordonne à Osée d'épouser une femme adultere qui soit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfants d'Israël qui regardent les Dieux étrangers, & qui aiment le marc de raisin. (chap. 3.) Le Seigneur, dans la prophétie d'Amos, menace les vaches de Samarie (chap. 4.) de les mettre dans la chaudiere. Enfin tout est l'opposé de nos mœurs & de notre tour d'esprit; & si on examine les usages de toutes les Nations Orientales, nous les trouverons également opposés à nos coutumes, non-seulement dans les temps reculés, mais aujourd'hui même, lorsque nous les connaissons mieux.

CHAPITRE XLIV.

Des Prieres des Juifs.

CHAP. XLIV. IL nous reste peu de prieres des anciens Peuples. Nous n'avons que deux ou trois formules des Mysteres, & l'ancienne Priere à Isis, rapportée dans Apulée. Les Juifs ont conservé les leurs.

CHAP. XLIV.

Si l'on peut conjecturer le caractere d'une Nation par les Prieres qu'elle fait à Dieu, on s'appercevra aiſément que les Juifs étaient un Peuple charnel & ſanguinaire. Ils paraiſſent dans leurs Pſeaumes ſouhaiter la mort du pécheur, plutôt que ſa converſion; & ils demandent au Seigneur, dans le ſtyle oriental, tous les biens terreſtres.

Tu arroſeras les montagnes, la terre ſera raſſaſſiée de fruits. Pſ. 88.

Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais ſortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie ſur le viſage. Pſ. 103.

Juda eſt une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur eſt une montagne coagulée, une montagne graſſe. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées? Pſ. 107.

Mais il faut avouer que les Juifs maudiſſent leurs ennemis dans un ſtyle non moins figuré.

Demande-moi, & je te donnerai en héritage toutes les Nations; tu les régiras avec une verge de fer. Pſ. 2.

Mon Dieu, traitez mes ennemis ſelon leurs œuvres, ſelon leurs deſſeins méchants; puniſſez-les comme ils le méritent. Pſ. 27.

CHAP. XLIV.

Pſ. 30. Que mes ennemis impies rougiſſent, qu'ils ſoient conduits dans le ſépulchre.

Pſ. 34. Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les paſſages; que mes ennemis ſoient couverts de confuſion, qu'ils ſoient comme la pouſſiere emportée par le vent, qu'ils tombent dans le piege.

Pſ. 54. Que la mort les ſurprenne, qu'ils deſcendent tout vivants dans la foſſe.

Pſ. 57. Dieu briſera leurs dents dans leur bouche, il mettra en poudre les mâchoires de ces lions.

Pſ. 58. Ils ſouffriront la faim comme des chiens, ils ſe diſperſeront pour chercher à manger, & ne ſeront point raſſaſiés.

Pſ. 59. Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds.

Pſ. 67. Réprimez ces bêtes ſauvages, c'eſt une aſſemblée de Peuples ſemblables à des taureaux & à des vaches.... Vos pieds ſeront baignés dans le ſang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en ſera abreuvée.

Pſ. 68. Faites fondre ſur eux tous les traits de votre colere, qu'ils ſoient expoſés à votre fureur, que leur demeure & leurs tentes ſoient déſertes.

Pſ. 78. Répandez abondamment votre colere ſur les Peuples à qui vous êtes inconnu.

CHAP. XLIV.

Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brulée par le feu. Pſ. 82.

Aſſerviſſez le pécheur; que le malin ſoit toujours à ſon côté droit. Pſ. 108.

Qu'il ſoit toujours condamné quand il plaidera.

Que ſa priere lui ſoit imputée à péché, que ſes enfants ſoient orphelins, & ſa femme veuve; que ſes enfants ſoient des mendiants vagabonds; que l'uſurier enleve tout ſon bien.

Le Seigneur juſte coupera leurs têtes: que tous les ennemis de Sion ſoient comme l'herbe ſeche des toits. Pſ. 128.

Heureux celui qui éventrera tes petits enfants encore à la mammelle, & qui les écraſera contre la pierre, &c. Pſ. 136.

On voit que ſi Dieu avait exaucé toutes les prieres de ſon Peuple, il ne ſerait reſté que des Juifs ſur la terre; car ils déteſtaient toutes les Nations, ils en étaient déteſtés; & en demandant ſans ceſſe que Dieu exterminât tous ceux qu'ils haïſſaient, ils ſemblaient demander la ruine de la terre entiere. Mais il faut toujours ſe ſouvenir que non-ſeulement les Juifs étaient le Peuple chéri de Dieu, mais l'inſtrument de ſes ven-

CHAP. XLIV.

geances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres Nations, comme il punissait son Peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prieres, & de lui demander qu'on éventre les meres & les enfants encore à la mammelle, & qu'on les écrase contre la pierre. Dieu étant reconnu pour le pere commun de tous les hommes, aucun Peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs Pseaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les Peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la Loi de grace a sur la Loi de rigueur. Et plût à Dieu que sous une Loi sainte, & avec des Prieres divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos freres, & ravagé la terre au nom d'un Dieu de miséricorde!

CHAPITRE XLV.

De Joseph, Historien des Juifs.

CHAP. XLV.

ON ne doit pas s'étonner que l'Histoire de Flavian Joseph trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y

CHAP. XLV.

en avait que très-peu d'exemplaires : il fallait au moins trois mois à un Copiste habile pour la transcrire. Les Livres étaient très-chers & très-rares : peu de Romains daignaient lire les Annales d'une chétive Nation d'esclaves, pour qui les Grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît par la réponse de Joseph à Appion, qu'il trouva un petit nombre de Lecteurs; & l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur & de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du temps de Titus, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur, les vainqueurs de la terre connue, & les Législateurs des Nations, devaient regarder l'Histoire du Peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guères savoir que Joseph avait tiré la plupart des faits des Livres sacrés, dictés par le Saint-Esprit. Ils ne pouvaient pas être instruits que Joseph avait ajouté beaucoup de choses à la Bible, & en avait passé beaucoup sous silence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fond de quelques historiettes dans le troisieme Livre d'Esdras, & que ce Livre d'Esdras est un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penser un Sénateur Romain en lisant ces Contes Orientaux? Joseph rapporte,

CHAP. XLV.

(Liv. 10. chap. 12.) que Darius, fils d'Astyage, avait fait le Prophete Daniel Gouverneur de trois cents soixante Villes, lorsqu'il défendit, sous peine de la vie, de prier aucun Dieu pendant un mois. Certainement l'Ecriture ne dit point que Daniel gouvernait trois cents soixante Villes.

Joseph semble supposer ensuite que toute la Perse se fit Juive.

Le même Joseph donne au second Temple des Juifs, rebâti par Zorobabel, une singuliere origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du Roi Darius.* Un esclave Juif, intime ami du Roi des Rois! c'est à-peu-près comme si un de nos Historiens nous disait qu'un fanatique des Cévennes, délivré des galeres, était l'intime ami de Louis XIV.

Quoi qu'il en soit, selon Flavian Joseph, Darius, qui était un Prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa Cour une question digne du Mercure galant; savoir, qui avait le plus de force, ou du vin, ou des Rois, ou des femmes? Celui qui répondrait le mieux, devait, pour récompense, avoir une tiare de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se

promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de Cousin du Roi. CHAP. XLV.

Darius s'assit sur son Trône d'or pour écouter les réponses de son Académie de Beaux-Esprits. L'un differta en faveur du vin, l'autre fut pour les Rois. Zorobabel prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles; car j'ai vu, dit-il, Apamée, la Maîtresse du Roi, mon Seigneur, donner de petits soufflets sur les joues de Sa Sacrée Majesté, & lui ôter son Turban pour s'en coëffer.

Darius trouva la réponse de Zorobabel si comique, que sur le champ il fit rebâtir le Temple de Jérusalem.

Ce Conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux Académiciens a fait de Soliman, & d'un nez retroussé, lequel a servi de canevas à un fort joli Opéra bouffon. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'Auteur du nez retroussé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or, & que le Roi de France ne l'a point appellé mon Cousin; nous ne sommes plus au temps des Darius.

Ces rêveries dont Joseph surchargeait les Livres saints, firent tort sans doute, chez les Païens, aux vérités que la Bible contient. Les Romains

CHAP. XLV.

ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que Joseph avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible, sacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux que Joseph lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les Lecteurs conçurent pour l'Histoire Juive. Les apparitions des Anges aux Patriarches, le passage de la mer rouge, les dix playes d'Egypte, l'inconcevable multiplication du Peuple Juif en si peu de temps, & dans un aussi petit terrein, tous les prodiges qui signalerent cette Nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un Peuple vainqueur de tant de Nations, un Peuple Roi, mais à qui Dieu s'était caché, avait naturellement pour un petit Peuple réduit en esclavage.

Joseph sentait bien que tout ce qu'il écrivait révolterait des Auteurs profanes ; il dit en plusieurs endroits : *Le Lecteur en jugera comme il voudra.* Il craint d'effaroucher les esprits ; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être Juif, lors même qu'il s'efforce de rendre sa Nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains, qui n'avaient que le sens commun ; &

qui n'avaient pas encore la Foi, de n'avoir regardé l'Historien Joseph que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ses Maîtres. Bénissons Dieu, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les Titus, les Trajans, les Antonins, & que tout le Sénat & les Chevaliers Romains, nos Maîtres; nous qui, éclairés par des lumieres supérieures, pouvons discerner les fables absurdes de Joseph, & les sublimes vérités que la sainte Ecriture nous annonce. CHAP. XLV.

CHAPITRE XLVI.

D'un mensonge de Flavian Joseph, concernant Alexandre & les Juifs.

LOrsqu'Alexandre, élu par tous les Grecs comme son Pere, & comme autrefois Agamemnon, pour aller venger la Grece des injures de l'Asie, eut remporté la victoire d'Issus, il s'empara de la Syrie, l'une des Provinces de Darah ou Darius; il voulait s'assurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate & le Tigre, & ôter CHAP. XLVI.

CHAP. XLVI. à Darius tous les Ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein, qui était celui d'un très-grand Capitaine, il fallut assiéger Tyr. Cette Ville était sous la protection des Rois de Perse, & souveraine de la mer; Alexandre la prit après un siege opiniâtre de sept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue qu'il osa faire sur la mer, est encore aujourd'hui regardée comme le modele que doivent suivre tous les Généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant Alexandre que le Duc de Parme prit Anvers, & le Cardinal de Richelieu la Rochelle, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes. Rollin, à la vérité, dit qu'Alexandre ne prit Tyr que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que Dieu voulut venger l'honneur de son Peuple: mais Alexandre pouvait avoir encore d'autres raisons. Il fallait, après avoir soumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du Port de Péluse. Ainsi Alexandre ayant fait une marche forcée pour surprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu'Arrien, Quinte-Curce, Diodore, Paul Orose même, le rapportent fidélement d'après le journal d'Alexandre.

Que fait Joseph pour relever sa Nation sujette des Perses, tombée sous la puissance d'Alexandre

dre avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques privileges par ce grand homme? Il prétend qu'Alexandre, en Macédoine, avait vu en songe le Grand-Prêtre des Juifs, Jaddus, (supposé qu'il y eût en effet un Prêtre Juif dont le nom finit en *us;*) que ce Prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses, que c'était par cette raison qu'Alexandre avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas, après le siege de Tyr, de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem; comme le Grand-Prêtre Jaddus avait autrefois apparu en songe à Alexandre, il reçut aussi en songe un ordre de Dieu d'aller saluer ce Roi; il obéit, &, revêtu de ses habits pontificaux, suivi de ses Lévites en surplis, il alla en procession au-devant d'Alexandre: dès que ce Monarque vit Jaddus, il reconnut le même homme qui l'avait averti en songe, sept ou huit ans auparavant, de venir conquérir la Perse; & il le dit à Parménion. Jaddus avait sur sa tête son bonnet orné d'une lame d'or, sur laquelle était gravé un mot Hébreu; Alexandre, qui sans doute entendait l'Hébreu parfaitement, reconnut aussi-tôt le nom Jehovah, & se prosterna humblement, sachant bien que Dieu ne pouvait avoir que ce nom. Jaddus lui montra aussi-tôt des Prophéties qui

CHAP. XLVI.

CHAP. XLVI.

disaient clairement qu'Alexandre s'emparerait de l'Empire des Perses, Prophéties qui ne furent jamais faites après l'événement. Il le flatta que Dieu l'avait choisi pour ôter à son Peuple chéri toute espérance de régner sur la Terre promise, ainsi qu'il avait choisi autrefois Nabucodonosor & Cyrus, qui avaient possédé la Terre promise l'un après l'autre. Ce Conte absurde du Romancier Joseph ne devait pas, ce me semble, être copié par Rollin, comme s'il était attesté par un Ecrivain sacré.

Mais c'est ainsi qu'on a écrit l'Histoire ancienne, & bien souvent la moderne.

CHAPITRE XLVII.

Des Préjugés populaires auxquels les Ecrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.

CHAP. XLVII.

LEs Livres saints sont faits pour enseigner la Morale, & non la Physique.

Le serpent passait dans l'Antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'Auteur du Pentateuque veut bien dire que le serpent fut assez subtil pour séduire Eve. On attribuait quelque-

CHAP. XLVII.

fois la parole aux bêtes : l'Ecrivain sacré fait parler le serpent, & l'ânesse de Balaam. Plusieurs Juifs & plusieurs Docteurs Chrétiens ont regardé cette Histoire comme une allégorie ; mais soit emblême, soit réalité, elle est également respectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'Auteur divin se proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la Lune fut faite pour présider aux Etoiles.

L'opinion commune était que les Cieux étaient solides ; on les nommait en Hébreu, Rakiak, mot qui répond à la plaque de métal, à un corps étendu & ferme, que nous traduisîmes par firmament. Il portait des eaux, lesquelles se répandaient par des ouvertures. L'Ecriture se proportionne à cette physique.

Les Indiens, les Caldéens, les Persans, imaginaient que Dieu avait formé le monde en six temps. L'Auteur de la Genese, pour ne pas effaroucher la faiblesse des Juifs, représente Dieu formant le monde en six jours, quoiqu'un mot & un instant suffissent à sa toute-puissance. Un jardin, des ombrages, étaient un très-grand bonheur dans les Pays secs, brûlés du Soleil ; le divin Auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un Etre purement

CHAP. XLVII.

immatériel : Dieu est toujours représenté comme un homme ; il se promene à midi dans le jardin ; il parle, & on lui parle.

Le mot *ame*, Ruah, signifie le souffle, la vie : l'ame est toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des Nations de Géants ; & la Genese veut bien dire qu'ils étaient les enfants des Anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une espece de raison. Dieu daigne faire alliance après le déluge avec les brutes comme avec les hommes.

Personne ne savait ce que c'est que l'arc-en-ciel ; il était regardé comme une chose surnaturelle ; & Homere en parle toujours ainsi. L'Ecriture l'appelle l'arc de Dieu, le signe d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le Genre-humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en présentant cette couleur aux meres avant qu'elles conçussent : l'Auteur de la Genese dit que Jacob eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'Antiquité se servait des charmes contre la morsure des serpents ; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureuse-

ment sucée par des Charlatans, nommés Psylles, ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables, on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. Moïse éleva un serpent d'airain, dont la vue guérissait ceux que les serpents avaient mordus. Dieu changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle. CHAP. XLVII.

Une des plus anciennes erreurs était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journaliere de voir des mouches & des vermisseaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'Antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches, on se figurait que le moyen sûr de se procurer des abeilles, était de préparer les peaux sanglantes des animaux de la maniere requise pour opérer cette métamorphose. On ne faisait pas réflexion combien les abeilles ont d'aversion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur est contraire. La méthode de faire naître ainsi des abeilles ne pouvait réussir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. Virgile, dans son quatrieme Chant des

CHAP. XLVII.

Géorgiques, dit que cette opération fut heureusement faite par Aristée; mais aussi il ajoute que c'est un miracle, *mirabile monstrum.*

C'est en rectifiant cet antique préjugé, qu'il est rapporté que Samson trouva un essaim d'abeilles dans la gueule d'un lion, qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encore une opinion vulgaire, que l'aspic se bouchait les oreilles de peur d'entendre la voix de l'Enchanteur. Le Psalmiste se prête à cette erreur, en disant, Ps. 58. *Tel que l'aspic sourd qui bouche ses oreilles, & qui n'entend point les enchantements.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de se figer, & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs regles, subsiste encore dans le petit Peuple, ainsi que les influences de la Lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un sang corrompu, & que si un homme approchait de sa femme dans ce temps critique, il faisait nécessairement des enfants lépreux & estropiés: cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique, chapitre 20, condamne à mort l'homme & la femme qui se seront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

CHAP. XLVII.

Enfin l'Esprit-Saint veut bien se conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit : Qu'on ne met jamais le vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le bled pourrisse pour mûrir.

St. Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur persuader la résurrection : *Insensés, ne savez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour se vivifier.* On sait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourrissait, il ne leverait pas : mais alors on était dans cette erreur ; & le Saint-Esprit daignait en tirer des comparaisons utiles. C'est ce que St. Jérome appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulsions passèrent pour des possessions de Diables, dès que la Doctrine des Diables fut admise. L'épilepsie, chez les Romains, comme chez les Grecs, fut appellée le *mal sacré*. La mélancolie, accompagnée d'une espece de rage, fut encore un mal dont la cause était ignorée ; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appellés démoniaques, lykantropes, chez les Grecs. L'Ecriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables, chez les anciens Grecs, étaient souvent tourmentés des Furies ; elles avaient ré-

CHAP. XLVII.

duit Oreſte à un tel déſeſpoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur; elles avaient pourſuivi Alcméon, Etéocle, & Polinice. Les Juifs Helléniſtes, qui furent inſtruits de toutes les opinions Grecques, admirent enfin chez eux des eſpeces de Furies, des eſprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il eſt vrai que les Saducéens ne reconnaiſſaient point de Diables; mais les Phariſiens les reçurent un peu avant le regne d'Hérode. Il y avait alors chez les Juifs des Exorciſtes qui chaſſaient les Diables; ils ſe ſervaient d'une racine qu'ils mettaient ſous le nez des poſſédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu Livre de Salomon. Enfin, ils étaient tellement en poſſeſſion de chaſſer les Diables, que notre Sauveur lui-même, accuſé, ſelon ſaint Matthieu, de les chaſſer par les enchantements de Belzébuth, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande ſi c'eſt par Belzébuth qu'ils triomphent des eſprits malins?

Certes ſi les mêmes Juifs qui firent mourir Jeſus, avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, ſi les Phariſiens chaſſaient en effet les Diables, ils faiſaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur; ils avaient le don que Jeſus communiquait à ſes Diſciples; & s'ils ne l'avaient

CHAP. XLVII.

pas, Jesus se conformait donc au préjugé populaire, en daignant supposer que ses implacables ennemis, qu'il appellait race des viperes, avaient le don des miracles, & dominaient sur les démons. Il est vrai que ni les Juifs ni les Chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative long-temps si commune. Il y a toujours des Exorcistes, mais on ne voit plus de Diables ni de possédés, tant les choses changent avec le temps. Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés, & il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges nécessaires pour élever un édifice divin, sont inutiles quand il est au comble. Tout a changé sur la terre; la vertu seule ne change jamais: elle est semblable à la lumiere du Soleil, qui ne tient presque rien de la matiere connue, & qui est toujours pure, toujours immuable, quand tous les éléments se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son Auteur.

CHAPITRE XLVIII.

Des Anges, des Génies, des Diables, chez les anciennes Nations & chez les Juifs.

CHAP. XLVIII.

TOut a ſa ſource dans la nature de l'eſprit humain ; tous les hommes puiſſants, les Magiſtrats, les Princes, avaient leurs Meſſagers ; il était vraiſemblable que les Dieux en avaient auſſi. Les Caldéens & les Perſes ſemblent être les premiers qui parlerent des Anges. Les Parſis ignicoles, qui ſubſiſtent encore, ont communiqué à l'Auteur de la Religion des anciens Parſis, (*) les noms des Anges que les premiers Perſes reconnaiſſaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi leſquels ne ſont ni Raphaël, ni Gabriël, que les Perſes n'adopterent que long-temps après. Ces mots ſont Caldéens ; ils ne furent connus des Juifs que dans leur captivité : car avant l'Hiſtoire de Tobie, on ne voit le nom d'aucun Ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun Livre des Hébreux.

(*) Hyde, de Religione veterum Perſarum.

Les Perſes, dans leur ancien Catalogue, qu'on trouve au-devant du Sadder, ne comptaient que douze Diables ; & Arimane était le premier. C'était du moins une choſe conſolante, de reconnaître plus de Génies bienfaiſants que de Démons ennemis du Genre-humain. CHAP. XLVIII.

On ne voit pas que cette Doctrine ait été ſuivie des Egyptiens. Les Grecs, au-lieu de Génies tutélaires, eurent des Divinités ſecondaires, des Héros & des demi-Dieux. Au-lieu de Diables, ils eurent Até, Erinnis, les Euménides. Il me ſemble que ce fut Platon qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais Génie, qui préſidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains ſe piquerent d'avoir chacun deux Génies ; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de ſuccès que ſon antagoniſte.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur Milice céleſte, ils la diſtinguerent en dix claſſes : les Saints, les Rapides, les Forts, les Flammes, les Etincelles, les Députés, les Princes, les Fils de Princes, les Images, les Animés. Mais cette Hiérarchie ne ſe trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les Livres du Canon Hébreu.

Ces Anges eurent toujours la forme humai-

CHAP. XLVIII.

ne; & c'eſt ainſi que nous les peignons encore aujourd'hui, en leur donnant des ailes. Raphaël conduiſit Tobie. Les Anges qui apparurent à Abraham, à Loth, burent & mangerent avec ces Patriarches; & la brutale fureur des habitants de Sodome ne prouve que trop que les Anges de Loth avaient un corps. Il ſerait même difficile de comprendre comment les Anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru ſous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de Dieu. Il parle le langage humain avec Adam & Eve; il parle même au ſerpent; il ſe promene dans le jardin d'Eden à l'heure de midi. Il daigne converſer avec Abraham, avec les Patriarches, avec Moïſe. Plus d'un Commentateur a cru même que ces mots de la Geneſe : *Faiſons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible reſſemblance de la forme de ſon Créateur; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chûte des Anges, transformés en Diables, en Démons, ſoit le fondement de la Religion Juive & de la Chrétienne, il n'en eſt pourtant rien dit dans la Geneſe, ni dans la

Loi, ni dans aucun Livre Canonique. La Genese dit expressément qu'un serpent parla à Eve & la séduisit. Elle a soin de remarquer que le serpent était le plus habile, le plus rusé de tous les animaux; & nous avons observé que toutes les Nations avaient cette opinion du serpent. La Genese marque encore positivement que la haine des hommes pour les serpents vient du mauvais office que cet animal rendit au Genre-humain; que c'est depuis ce temps-là qu'il cherche à nous mordre, que nous cherchons à l'écraser; & qu'enfin il est condamné pour sa mauvaise action à ramper sur le ventre, & à manger la poussiere de la terre. Il est vrai que le serpent ne se nourrit point de terre; mais toute l'Antiquité le croyait. CHAP. XLVIII.

Il semble à notre curiosité que c'était là le cas d'apprendre aux hommes que ce serpent était un des Anges rebelles devenus Démons, qui venait exercer sa vengeance sur l'ouvrage de Dieu & le corrompre. Cependant, il n'est aucun passage dans le Pentateuque dont nous puissions inférer cette interprétation en ne consultant que nos faibles lumieres.

Sathan paraît dans Job le maître de la terre, subordonné à Dieu. Mais quel homme, un peu versé dans l'Antiquité, ne sait que ce mot *Sathan*

CHAP. XLVIII.

était Caldéen, que ce Sathan était l'Arimane des Perſes, adopté par les Caldéens ; le mauvais principe qui dominait ſur les hommes? Job eſt repréſenté comme un Paſteur Arabe, vivant ſur les confins de la Perſe. Nous avons déjà dit que les mots Arabes conſervés dans la Traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le Livre fut d'abord écrit par des Arabes. Flavian Joſeph, qui ne le compte point parmi les Livres du Canon Hébreu, ne laiſſe aucun doute ſur ce ſujet.

Les Démons, les Diables, chaſſés d'un globe du Ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur priſon pour tenter les hommes, ſont regardés depuis pluſieurs ſiecles comme les auteurs de notre damnation. Mais encore une fois, c'eſt une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien Teſtament. C'eſt une vérité de tradition.

Quelques Commentateurs ont écrit que ce paſſage d'Iſaïe : *Comment es-tu tombé du Ciel, ô Lucifer, qui paraiſſais le matin?* déſigne la chûte des Anges, & que c'eſt Lucifer qui ſe déguiſa en ſerpent pour faire manger la pomme à Eve & à ſon mari.

Mais, en vérité, une allégorie ſi étrangere reſſemble à ces énigmes qu'on faiſait imaginer

autrefois aux jeunes Ecoliers dans les Colleges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait : C'est l'hyver & le printemps ; l'autre : C'est la neige & le feu ; un autre : C'est la rose & l'épine ; ou bien : C'est la force & la faiblesse ; & celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix. CHAP. XLVIII.

Il en est précisément de même de cette application singuliere de l'étoile du matin au Diable. Isaïe, dans son 14e chap., en insultant à la mort d'un Roi de Babylone, lui dit : *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins, les cedres s'en sont réjouis. Il n'est venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes ? comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin, Hélel, toi qui pressais les Nations, tu es abattue en terre !*

On a traduit cet *Helel* en Latin par Lucifer ; on a donné depuis ce nom au Diable, quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le Diable & l'Etoile du matin. On a imaginé que ce Diable étant une étoile tombée du ciel, était un Ange qui avait fait la guerre à Dieu : il ne

CHAP. XLVIII.

pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des Géants armés contre les Dieux, répandue chez toutes les Nations, est, selon plusieurs Commentateurs, une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des Anges s'étaient soulevés contre leur Maître. Cette idée reçut une nouvelle force de l'Epitre de St. Jude, où il est dit : " *Dieu a gardé* " *dans les ténebres, enchaînés jusqu'au juge-* " *ment du grand jour, les Anges qui ont dégé-* " *néré de leur origine, & qui ont abandonné* " *leur propre demeure..... Malheur à ceux qui* " *ont suivi les traces de Caïn..... desquels* " *Enoc, septieme homme après Adam, a prophé-* " *tisé, en disant : Voici le Seigneur est venu avec* " *ses millions de Saints, &c.*

On s'imagina qu'Enoc avait laissé par écrit l'Histoire de la chûte des Anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premiérement, Enoc n'écrivit pas plus que Seth, à qui les Juifs attribuerent des Livres; & le faux Enoc, que cite St. Jude, est reconnu pour être forgé par un Juif. (*) Secondement, ce faux Enoc

(*) Il faut pourtant que ce Livre d'Enoc ait quelque antiquité; car on le trouve cité plusieurs fois dans le Testament des douze Patriarches, autre Livre Juif, retouché par

Chap. XLVIII.

Enoc ne dit pas un mot de la rébellion & de la chûte des Anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit dans ſes *Egregori.*

„ Le nombre des hommes s'étant prodigieu-
„ ſement accru, ils eurent de très-belles filles;
„ les Anges, les vaillants, *Egregori*, en devin-
„ rent amoureux, & furent entraînés dans
„ beaucoup d'erreurs. Ils s'animerent entr'eux;
„ ils ſe dirent : Choiſiſſons-nous des femmes
„ parmi les filles des hommes de la terre. Se-
„ miaxas, leur Prince, dit : Je crains que vous
„ n'oſiez pas accomplir un tel deſſein, & que
„ je ne demeure ſeul chargé du crime. Tous

---

par un Chrétien du premier ſiecle : & ce Teſtament des douze Patriarches eſt même cité par St. Paul dans ſa premiere Epitre aux Theſſaloniciens; ſi c'eſt citer un paſſage, que de le répéter mot pour mot. Le Teſtament du Patriarche Ruben porte, au Chap. 6 : *La colere du Seigneur tomba enfin ſur eux.* Et St. Paul dit préciſément les mêmes paroles. Au reſte, ces douze Teſtaments ne ſont pas conformes à la Geneſe dans tous les faits. L'inceſte de Juda, par exemple, n'y eſt pas rapporté de la même maniere. Juda dit qu'il abuſa de ſa belle-fille étant ivre. Le Teſtament de Ruben a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme ſept organes des ſens au-lieu de cinq; il compte la vie & l'acte de la génération, pour deux ſens. Au reſte, tous ces Patriarches ſe repentent dans ce Teſtament d'avoir vendu leur frere Joſeph.

CHAP. XLVIII.

„ répondirent: Faisons serment d'exécuter notre dessein, & dévouons-nous à l'anathême „ si nous y manquons. Ils s'unirent donc par „ serment, & firent des imprécations. Ils étaient „ deux cents en nombre. Ils partirent ensemble, „ du temps de Jared, & allerent sur la montagne appellée Hermonim à cause de leur „ serment. Voici le nom des principaux, Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel, Hosampsich, Zaciel, Parmar, Thausaël, Samiel, „ Tiriel, Sumiel.

„ Eux & les autres prirent des femmes, l'an „ onze cents soixante & dix de la création du „ monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les Géants, Naphilim, &c.

L'Auteur de ce fragment, écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers temps; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes, c'est l'ancienne maniere orientale.

On voit que cette Histoire est fondée sur le sixieme chapitre de la Genese. " Or en ce temps „ il y avait des Géants sur la terre; car les enfants de Dieu ayant eu commerce avec les „ filles des hommes, elles enfanterent les puissants du siecle.

CHAP. XLVIII.

Le Livre d'Enoc & la Geneſe ſont entiérement d'accord ſur l'accouplement des Anges avec les filles des hommes, & ſur la race des Géants qui en naquit. Mais ni cet Enoc, ni aucun Livre de l'ancien Teſtament, ne parle de la guerre des Anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chûte dans l'enfer, ni de leur haine contre le Genre-humain.

Il n'eſt queſtion des Eſprits malins & du Diable que dans l'allégorie de Job, dont nous avons parlé, laquelle n'eſt pas un Livre Juif; & dans l'aventure de Tobie. Le Diable Aſmodée, ou Shammadey, qui étrangla les ſept premiers maris de Sara, & que Raphaël fit déloger avec la fumée du foie d'un poiſſon, n'était point un Diable Juif, mais Perſan. Raphaël l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il eſt conſtant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de Diables. Ils ne commencerent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, & ce fut quand la Secte des Phariſiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penſer que le ſerpent qui tenta Eve fût un Diable, un Ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui ſert de fondement à tout l'édifice, ne fut poſée que la derniere. Nous n'en révérons pas moins l'hiſtoire de la chûte des Anges devenus Diables;

CHAP. XLVIII.

mais nous ne savons où en trouver l'origine.

On appella Diables Belzebuth, Belphégor, Astaroth; mais c'étaient d'anciens Dieux de Syrie. Belphégor était le Dieu du mariage; Belzebuth, ou Bel-se-buth, signifiait le Seigneur qui préserve des insectes. Le Roi Okosias même l'avait consulté comme un Dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie; & Elie, indigné de cette démarche, avait dit: *N'y a-t-il point de Dieu en Israël, pour aller consulter le Dieu d'Accaron!*

Astaroth était la Lune, & la Lune ne s'attendait pas à devenir Diable.

L'Apôtre Jude dit encore: *Que le Diable se querella avec l'Ange Michaël au sujet du corps de Moïse.* Mais on ne trouve rien de semblable dans le Canon des Juifs. Cette dispute de Michaël avec le Diable n'est que dans un Livre apocryphe, intitulé: *Analipses de Moïse*, cité par Origene, dans le troisieme Livre de ses Principes.

Il est donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de Diables jusques vers le temps de leur captivité à Babylone. Ils puiserent cette Doctrine chez les Perses, qui la tenaient de Zoroastre.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme & la mauvaise foi qui puissent nier tous ces faits; &

il faut ajouter que la Religion ne doit pas s'effrayer des conséquences. Dieu a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais Génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenses & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt Nations de l'Antiquité avant de parvenir au Peuple Juif. Notre sainte Religion a consacré cette Doctrine; elle a établi ce que les autres avaient entrevu; & ce qui n'était chez les Anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine. CHAP. XLVIII.

CHAPITRE XLIX.

Si les Juifs ont enseigné les autres Nations, ou s'ils ont été enseignés par elles.

CHAP. XLIX.

LEs Livres sacrés n'ayant jamais décidé si les Juifs avaient été les Maîtres ou les Disciples des autres Peuples, il est permis d'examiner cette question.

Philon, dans sa relation de sa mission auprès de Caligula, commence par dire qu'*Israël* est un terme Caldéen, que c'est un nom que les

CHAP. XLIX. Caldéens donnerent aux Juſtes conſacrés à Dieu, qu'*Iſraël* ſignifie *voyant Dieu.* Il paraît donc prouvé par cela ſeul que les Juifs n'appellerent Jacob *Iſraël*, qu'ils ne ſe donnerent le nom d'*Iſraélites*, que lorſqu'ils eurent quelque connaiſſance du Caldéen. Or ils ne purent avoir connaiſſance de cette Langue que quand ils furent eſclaves en Caldée. Eſt-il vraiſemblable que dans les Déſerts de l'Arabie Pétrée, ils euſſent appris déjà le Caldéen?

Flavian Joſeph, dans ſa Réponſe à Appion, à Lyſimaque & à Molon, (Liv. 2, ch. 5.) avoue en propres termes : *Que ce ſont les Egyptiens qui apprirent à d'autres Nations à ſe faire circoncire, comme Hérodote le témoigne.* En effet, ſerait-il probable que la Nation antique & puiſſante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit Peuple qu'elle abhorrait, & qui de ſon aveu ne fut circoncis que ſous Joſué?

Les Livres ſacrés eux-mêmes nous apprennent que Moïſe avait été nourri dans les ſciences des Egyptiens, & ils ne diſent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand Salomon voulut bâtir ſon Temple & ſon Palais, ne demanda-t-il pas des Ouvriers au Roi de Tyr? Il eſt dit même qu'il donna vingt Villes au Roi Hiram, pour obte-

nir des Ouvriers & des cedres : c'était ſans doute payer bien chérement, & le marché eſt étrange ; mais jamais les Tyriens demanderent-ils des Artiſtes Juifs ? CHAP. XLIX.

Le même Joſeph, dont nous avons parlé, avoue que ſa Nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut long-temps aucun commerce avec les autres Nations*, qu'elle fut *ſur-tout inconnue des Grecs, qui connaiſſaient les Scythes & les Tartares. Faut-il s'étonner*, (ajoute-t-il, Liv. 1, ch. 5.) que *notre Nation, éloignée de la mer, & ne ſe piquant point de rien écrire, ait été ſi peu connue?*

Lorſque le même Joſeph raconte, avec ſes exagérations ordinaires, la maniere auſſi honorable qu'incroyable, dont le Roi Ptolomée Philadelphe acheta une Traduction Grecque des Livres Juifs, faite par des Hébreux dans la Ville d'Alexandrie ; Joſeph, dis-je, ajoute que Démétrius de Phalere, qui fit faire cette Traduction pour la Bibliotheque de ſon Roi, demanda à l'un des Traducteurs : " Comment il ſe pouvait „ faire qu'aucun Hiſtorien, aucun Poëte étran- „ ger, n'eût jamais parlé des Loix Juives. „ Le Traducteur répondit : " Comme ces Loix ſont „ toutes divines, perſonne n'a oſé entreprendre „ d'en parler ; & ceux qui ont voulu le faire en „ ont été châtiés de Dieu. Théopompe voulant

CHAP. XLIX.

„ en inférer quelque chose dans son Histoire, „ perdit l'esprit durant trente jours; mais ayant „ reconnu dans un songe qu'il était devenu fou „ pour avoir voulu pénétrer dans les choses „ divines, & en faire part aux profanes, (*) il „ appaisa la colere de Dieu par ses prieres, & „ rentra dans son bon sens.

„ Théodecte, Poëte Grec, ayant mis dans „ une Tragédie quelques passages qu'il avait ti- „ rés de nos Livres saints, devint aussi-tôt aveu- „ gle, & ne recouvra la vue qu'après avoir re- „ connu sa faute.

Ces deux contes de Joseph, indignes de l'Histoire, & d'un homme qui a le sens commun, contrediſent à la vérité les éloges qu'il donne à cette Traduction Grecque des Livres Juifs; car si c'était un crime d'en inférer quelque chose dans une autre Langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins Joseph, en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des Livres de sa Nation.

Au contraire, dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnerent aux

(*) Joseph, Hist. des Juifs, Liv. 12, ch. 2.

Lettres Grecques; on les appella les Juifs Helléniſtes. Il eſt donc indubitable que les Juifs, depuis Alexandre, prirent beaucoup de choſes des Grecs, dont la Langue était devenue celle de l'Aſie mineure & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux. CHAP. XLIX.

CHAPITRE L.

Des Romains. Commencement de leur Empire & de leur Religion; leur tolérance.

LEs Romains ne peuvent point être comptés parmi les Nations primitives. Ils ſont trop nouveaux. Rome n'exiſte que ſept cents cinquante ans avant notre Ere vulgaire. Quand elle eut des Rites & des Loix, elle les tint des Toſcans & des Grecs. Les Toſcans lui communiquerent la ſuperſtition des augures, ſuperſtition pourtant fondée ſur des obſervations phyſiques, ſur le paſſage des oiſeaux, dont on augurait les changements de l'athmoſphere. Il ſemble que toute ſuperſtition ait une choſe naturelle CHAP. L.

CHAP. L.

pour principe, & que bien des erreurs ſoient nées d'une vérité dont on abuſe.

Les Grecs fournirent aux Romains la Loi des douze Tables. Un Peuple qui va chercher des Loix & des Dieux chez un autre, devait être un Peuple petit & barbare; auſſi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire, du temps des Rois & des premiers Conſuls, n'était pas ſi étendu que celui de Raguſe. Il ne faut pas ſans doute entendre par ce nom de Roi, des Monarques tels que Cyrus & ſes Succeſſeurs. Le Chef d'un petit Peuple de brigands, ne peut jamais être deſpotique. Les dépouilles ſe partagent en commun, & chacun défend ſa liberté comme ſon bien propre. Les premiers Rois de Rome étaient des Capitaines de Flibuſtiers.

Si l'on en croit les Hiſtoriens Romains, ce petit Peuple commença par ravir les filles & les biens de ſes voiſins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le beſoin qui le portait à ces rapines, rendirent ſes injuſtices heureuſes: il ſe ſoutint étant toujours en guerre; & enfin, au bout de quatre ſiecles, étant bien plus aguerri que tous les autres Peuples, il les ſoumit tous les uns après les autres, depuis le fond du Golfe Adriatique juſqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la Pa-

trie domina toujours jusqu'au temps de Sylla. Cet amour de la Patrie consista, pendant plus de quatre cents ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres Nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la Patrie, c'était tuer & dépouiller les autres hommes. Mais dans le sein de la République il y eut de très-grandes vertus. Les Romains policés avec le temps, policerent tous les Barbares vaincus, & devinrent enfin les Législateurs de l'Occident.

Les Grecs paraissent dans les premiers temps de leurs Républiques une Nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des répaires de leurs sept montagnes, avec des poignées de foin, *manipli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des Villages voisins. Ceux-là, au contraire, ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volsques, les Antiates. Les Grecs repoussent les Armées innombrables du grand Roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs vainqueurs cultivent & perfectionnent tous les beaux Arts; & les Romains les ignorent tous, jusques vers le temps de Scipion l'Africain.

J'observerai ici sur leur Religion deux choses

CHAP. L.

importantes; c'eſt qu'ils adopterent, ou permirent les cultes de tous les autres Peuples, à l'exemple des Grecs, & qu'au fond le Sénat & les Empereurs reconnurent toujours un Dieu ſuprême, ainſi que la plupart des Philoſophes & des Poëtes de la Grece.

La tolérance de toutes les Religions était une Loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un autre être à penſer comme lui? Mais quand un Peuple eſt raſſemblé, quand la Religion eſt devenue une Loi de l'Etat, il faut ſe ſoumettre à cette Loi. Or les Romains, par leurs Loix, adopterent tous les Dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des Autels pour les Dieux inconnus, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze Tables portent: *Separatim nemo habeſſit Deos neve advenas niſi publicè adſcitos :* que perſonne n'ait des Dieux étrangers & nouveaux ſans la ſanction publique. On donna cette ſanction à pluſieurs cultes; tous les autres furent tolérés. Cette aſſociation de toutes les Divinités du monde, cette eſpece d'hoſpitalité divine fut le droit des gens de toute l'Antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits Peuples.

CHAP. L.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de Religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine versassent le sang humain, sans que la Religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encore très-remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa maniere de penser. Il n'y en a pas un seul exemple depuis Romulus jusqu'à Domitien, & chez les Grecs il n'y eut que le seul Socrate.

Il est encore inconteſtable que les Romains, comme les Grecs, adoraient un Dieu suprême. Leur Jupiter était le seul qu'on regardât comme le Maître du tonnerre, comme le seul que l'on nommât le Dieu très-grand & très-bon, *Deus optimus maximus*. Ainsi de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu suprême, & la tolérance dans toutes les Nations connues.

A cette connaissance d'un Dieu, à cette indulgence universelle qui sont par-tout le fruit de la raison cultivée, se joignit une foule de superstitions qui étaient le fruit ancien de la raison commencée & erronée. On sait bien que les Poulets sacrés, & la Déesse Pertunda & la Déesse Cloacina sont ridicules.

Pourquoi les Vainqueurs & les Législateurs de tant de Nations n'abolirent-ils pas ces sotti-

CHAP. L.

ses? C'est qu'étant anciennes, elles étaient cheres au Peuple, & qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les Scipions, les Paul-Emiles, les Cicérons, les Catons, les Césars, avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie, la politique s'en sert comme d'un mords que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche, jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire, & que la politique profite de cette seconde erreur, comme elle a profité de la premiere.

CHAPITRE LI.

Questions sur les Conquêtes des Romains, & leur Décadence.

CHAP. LI.

POurquoi les Romains, qui n'étaient que trois mille habitants, & qui n'avaient qu'un Bourg de mille pas de circuit, sous Romulus, devinrent-ils avec le temps les plus grands Conquérants de la terre? & d'où vient que les Juifs, qui prétendent avoir eu six cents trente mille soldats en sortant d'Egypte, qui ne mar-

CHAP. LI.

chaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient sous le Dieu des Armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir seulement Tyr & Sidon, dans leur voisinage; pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils presque toujours dans l'esclavage? Ils avaient tout l'enthousiasme & toute la férocité qui devaient faire des Conquérants; le Dieu des Armées était toujours à leur tête; & cependant ce sont les Romains, éloignés d'eux de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les subjuguer & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant, & ne considérant que les causes secondes) que si les Juifs, qui espéraient la conquête du monde, ont été presque toujours asservis, ce fut leur faute? Et si les Romains dominerent, ne le mériterent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très-humblement pardon aux Romains de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains, pendant plus de quatre cents cinquante ans, ne purent-ils conquérir qu'une étendue de Pays d'environ vingt-cinq lieues? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits Peuples comme

CHAP. LI.

eux ? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à Pyrrhus.

Alors toutes les petites Nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un Peuple tout guerrier, assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cents années à se donner enfin un Empire à peu près aussi vaste que celui qu'Alexandre conquit en sept ou huit années ? est-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre des Nations belliqueuses, & qu'Alexandre eut à faire à des Peuples amollis ?

Pourquoi cet Empire fut-il détruit par des barbares ? Ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains, amollis à leur tour sous Honorius & sous ses Successeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie, du temps de Marius, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire, les Peuples du Nord, déchireraient l'Empire lorsqu'il n'y aurait plus de Marius.

La faiblesse des Empereurs, les factions de leurs Ministres & de leurs Eunuques, la haine que l'ancienne Religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le Chris-

Chriſtianiſme, les diſputes théologiques ſubſtituées au maniement des armes, & la molleſſe à la valeur, des multitudes de Moines remplaçant les Agriculteurs & les Soldats, tout appellait ces mêmes Barbares qui n'avaient pu vaincre la République guerriere, & qui accablerent Rome languiſſante, ſous des Empereurs cruels, efféminés & dévots. CHAP. LI.

Lorſque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns, inonderent l'Empire Romain, quelles meſures les deux Empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages? La différence de *l'Omooſios* à *l'Omouſios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les perſécutions théologiques achevaient de tout perdre. Neſtorius, Patriarche de Conſtantinople, qui eut d'abord un grand crédit ſous Théodoſe ſecond, obtint de cet Empereur qu'on perſécutât ceux qui penſaient qu'on devait rebaptiſer les Chrétiens apoſtats repentants, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la Lune de Mars, ceux qui ne faiſaient pas plonger trois fois les baptiſés; enfin il tourmenta tant les Chrétiens, qu'ils le tourmenterent à leur tour. Il appella la Ste. Vierge *Antropotokos;* ſes ennemis qui voulaient qu'on l'appellât *Théotokos*, & qui ſans doute avaient raiſon, puiſque le

CHAP. LI.

Concile d'Ephese décida en leur faveur, lui susciterent une persécution violente. Ces querelles occuperent tous les esprits. Mais pendant qu'on disputait, les Barbares se partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi Alaric, qui, au commencement du cinquieme siecle, marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était maître de la Thrace ? comment hazarda-t-il de se trouver pressé entre l'Empire d'Orient & celui d'Occident ? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin, lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête ? Les Historiens de ces temps-là, aussi mal instruits que les Peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce mystere ; mais il est aisé de le deviner. Alaric avait été Général d'Armée sous Théodose premier, Prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'Empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son Compétiteur Eugene ; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. Théodose soudoyait Alaric & ses Goths. Cette paie devint un tribut, quand Arcadius, fils de Théodose, fut sur le Trône de l'Orient. Alaric épargna donc son Tributaire,

pour aller tomber sur Honorius & sur Rome. CHAP. LI.

Honorius avait pour Général le célebre Stilicon, le seul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déjà arrêté les efforts des Barbares. Honorius, sur de simples soupçons, lui fit trancher la tête sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner Stilicon, que de battre Alaric. Cet indigne Empereur, retiré à Ravenne, laissa le Barbare, qui lui était supérieur en tout, mettre le siege devant Rome. L'ancienne Maîtresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde servirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le Traité. Il envoya quelques Troupes qu'Alaric extermina. Il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un Empereur, qui devint son premier Sujet. L'année d'après, trompé par Honorius, il le punit en saccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré; les Habitants du Nord y pénétrerent de tous côtés, & les Empereurs d'Orient ne se maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'est ainsi que Théodose second le fut d'At-

CHAP. LI.

tila. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut là le fruit de la politique forcée de Constantin, qui avait transféré l'Empire Romain en Thrace.

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des Etats ? Qui aurait prédit à Auguste qu'un jour le Capitole serait occupé par un Prêtre d'une Religion tirée de la Religion Juive, aurait bien étonné Auguste. Pourquoi ce Prêtre s'est-il enfin emparé de la Ville des Scipions & des Césars ? C'est qu'il l'a trouvée dans l'Anarchie. Il s'en est rendu le maître presque sans effort, comme les Evêques d'Allemagne, vers le treizieme siecle, devinrent Souverains des Peuples dont ils étaient Pasteurs.

Tout événement en amene un autre, auquel on ne s'attendait pas. Romulus ne croyait fonder Rome ni pour les Princes Goths, ni pour des Evêques. Alexandre n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs ; & Constantin n'avait pas bâti Constantinople pour Mahomet second.

CHAPITRE LII.

Des premiers Peuples qui écrivirent l'Hiſtoire, & des Fables des premiers Hiſtoriens.

CHAP. LII.

IL eſt inconteſtable que les plus anciennes Annales du monde ſont celles de la Chine. Ces Annales ſe ſuivent ſans interruption, toutes circonſtanciées, toutes ſages, ſans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées ſur des obſervations aſtronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encore pluſieurs ſiecles au-delà, ſans dates préciſes à la vérité, mais avec cette vraiſemblance qui ſemble approcher de la certitude. Il eſt bien probable que des Nations puiſſantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Syriens, qui avaient de grandes Villes, avaient auſſi des Annales.

Les Peuples errants doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des Archives & de les conſerver, parce qu'ils ont peu de beſoins, peu de Loix, peu d'événements, qu'ils

CHAP. LII.

ne ſont occupés que d'une ſubſiſtance précaire, & qu'une tradition orale leur ſuffit. Une Bourgade n'eut jamais d'Hiſtoire, un Peuple errant encore moins, une ſimple Ville très-rarement.

L'Hiſtoire d'une Nation ne peut jamais être écrite que fort tard ; on commence par quelques Regiſtres très-ſommaires, qui ſont conſervés autant qu'ils peuvent l'être dans un Temple ou dans une Citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces Annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation ; ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiecles qu'une Hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces Regiſtres informes ; & cette premiere Hiſtoire eſt toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur Hérodote que dans la quatre-vingtieme Olympiade, plus de mille ans après la premiere époque rapportée dans les marbres de Paros. Fabius Pictor, le plus ancien Hiſtorien des Romains, n'écrivit que du temps de la ſeconde guerre contre Carthage, environ 540 ans après la fondation de Rome.

Or ſi ces deux Nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains, nos maîtres, ont commencé ſi tard leur Hiſtoire, ſi nos

CHAP. LII.

Nations Septentrionales n'ont eu aucun Hiſtorien avant Grégoire de Tours, croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds, qui dorment ſur la neige; ou des Troglodites, qui ſe cachent dans des cavernes; ou des Arabes errants & voleurs, qui errent dans des montagnes de ſable, aient eu des Thucidides & des Xénophons? peuvent-ils ſavoir quelque choſe de leurs Ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaiſſance avant d'avoir eu des Villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appellé tous les Arts dont ils étaient privés?

Si les Samoïedes, ou les Nazamons, ou les Eſquimaux, venaient nous donner des Annales antidatées de pluſieurs ſiecles, remplies des plus étonnants faits d'armes, & d'une ſuite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne ſe moqueroit-on pas de ces pauvres Sauvages? Et ſi quelques perſonnes amoureuſes du merveilleux, ou intéreſſées à le faire croire, donnaient la torture à leur eſprit pour rendre ces ſottiſes vraiſemblables, ne ſe moqueroit-on pas de leurs efforts? & s'ils joignaient à leur abſurdité l'inſolence d'affecter du mépris pour les Savants, & la cruauté de perſécuter ceux qui douteraient, ne ſeraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne

CHAP. LII.

me conter les métamorphoſes de Sammonocodom, & qu'il me menace de me brûler ſi je lui fais des objections, comment dois-je en uſer avec ce Siamois?

Les Hiſtoriens Romains nous content, à la vérité, que le Dieu Mars fit deux enfants à une Veſtale, dans un ſiecle où l'Italie n'avait point de Veſtales; qu'une louve nourrit ces deux enfants au-lieu de les dévorer, comme nous l'avons déjà vu; que Caſtor & Pollux combattirent pour les Romains; que Curtius ſe jetta dans un gouffre, & que le gouffre ſe referma: mais le Sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui douterent de tous ce prodiges; il fut permis d'en rire dans le Capitole.

Il y a dans l'Hiſtoire Romaine des événements très-poſſibles, qui ſont très-peu vraiſemblables. Pluſieurs ſavants hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui ſauverent Rome, & celle de Camille qui détruiſit entiérement l'Armée des Gaulois. La victoire de Camille brille beaucoup, à la vérité, dans Tite-Live; mais Polybe, plus ancien que Tite-Live, & plus homme d'Etat, dit préciſément le contraire; il aſſure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénetes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croi-

rons-nous, de Tite-Live ou de Polybe? Au moins nous douterons. CHAP. LII.

Ne douterons-nous pas encore du ſupplice de Régulus, qu'on fait enfermer dans un coffre armé au-dedans de pointes de fer? Ce genre de mort eſt aſſurément unique. Comment ce même Polybe, preſque contemporain, Polybe qui était ſur les lieux, qui a écrit ſi ſupérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il paſſé ſous ſilence un fait auſſi extraordinaire, auſſi important, & qui aurait ſi bien juſtifié la mauvaiſe foi dont les Romains en uſerent avec les Carthaginois? Comment ce Peuple aurait-il oſé violer ſi barbarement le droit des gens avec Régulus, dans le temps que les Romains avaient entre leurs mains pluſieurs principaux Citoyens de Carthage, ſur leſquels ils auraient pu ſe venger?

Enfin, Diodore de Sicile rapporte dans un de ſes fragments, que les enfants de Régulus ayant fort maltraité des priſonniers Carthaginois, le Sénat Romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juſte vengeance aux fils de Régulus, ſi leur pere avait été aſſaſſiné à Carthage? L'hiſtoire du ſupplice de Régulus s'établit avec le temps, la haine contre Carthage lui donna cours; Horace la chanta, & on n'en douta plus.

CHAP. LII.

Si nous jettons les yeux sur les premiers temps de notre Histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoûtant; du moins il est bien difficile de croire l'aventure de Childeric, & d'une Bazine, femme d'un Bazin, & d'un Capitaine Romain, élu Roi des Francs, qui n'avaient point encore de Rois.

Grégoire de Tours est notre Hérodote, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grec. Les Moines qui écrivirent après Grégoire, furent-ils plus éclairés & plus véridiques? ne prodiguerent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres? Ne chargerent-ils jamais d'opprobres des Princes sages qui ne leur avaient rien donné?

Je sais bien que les Francs qui envahirent la Gaule, furent plus cruels que les Lombards qui s'emparerent de l'Italie, & que les Visigoths qui régnerent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'assassinats dans les Annales des Clovis, des Thierris, des Childebert, des Chilperics & des Clotaires, que dans celles des Rois de Juda & d'Israël. Rien n'est assurément plus sauvage que ces temps barbares; cependant, n'est-il pas permis de douter du supplice de la Reine Brunehaut?

CHAP. LII.

Elle était âgée de près de quatre-vingt ans quand elle mourut, en 613 ou 614. Frédegaire, qui écrivait ſur la fin du huitieme ſiecle, cent cinquante ans après la mort de Brunehaut, (& non pas dans le ſeptieme ſiecle, comme il eſt dit dans l'Abrégé chronologique, par une faute d'impreſſion) Frédegaire, dis-je, nous aſſure que le Roi Clotaire, Prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la Reine Brunehaut ſur un chameau autour de ſon camp, enſuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante ſur les chemins, lui fracaſſa la tête ſur les cailloux, la mit en pieces, après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une Reine de quatre-vingt ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne ſont pas des choſes bien communes.

Il eſt peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puiſſent tenir à une queue, & qu'on ſoit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuſe attention d'inhumer Brunehaut dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? Les Moines Frédegaire & Aimoin

CHAP. LII.

le disent, mais ces Moines sont-ils des de Thou & des Humes?

Il y a un autre tombeau érigé à cette Reine au quinzieme siecle, dans l'Abbaye de St. Martin d'Autun, qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce sépulchre un reste d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'est dommage qu'on n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau sur lequel on avait fait monter la Reine. N'est-il pas possible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car, au 15e. siecle, un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'est-il pas raisonnable de suspendre son jugement sur cette étrange aventure si mal constatée? Il est vrai que Paquier dit que la mort de Brunehaut *avait été prédite par la Sybille.*

Tous ces siecles de barbarie sont des siecles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les Moines ont écrit? Ils étaient presque les seuls qui fussent lire & écrire, lorsque Charlemagne ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruits de la date de quelques grands événements. Nous croyons avec eux que Charles Martel battit les Sarrazins; mais qu'il en ait tué trois cents soixante mille dans la bataille, en vérité c'est beaucoup.

CHAP. LII.

Ils diſent que Clovis, ſecond du nom, devint fou ; la choſe n'eſt pas impoſſible : mais que Dieu ait affligé ſon cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de St. Denis dans l'Egliſe de ces Moines pour le mettre dans ſon Oratoire, cela n'eſt pas ſi vraiſemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'Hiſtoire de France, ou plutôt de l'Hiſtoire des Rois Francs & de leurs Maires, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment ſupporter les menſonges groſſiers dont elle eſt pleine ? On y aſſiege continuellement des Villes & des Forteresſes qui n'exiſtaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des Bourgades ſans murs, défendues par des paliſſades de pieux, & par des foſſés. On ſait que ce n'eſt que ſous Henri l'Oiſeleur, vers l'an neuf cent vingt, que la Germanie eut des Villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là ſont autant de fables, & qui, pis eſt, de fables ennuyeuſes.

CHAPITRE LIII.

Des Légiſlateurs qui ont parlé au nom des Dieux.

CHAP. LIII.

TOut Légiſlateur profane qui oſa feindre que la Divinité lui avait dicté ſes Loix, était viſiblement un blaſphémateur, & un traître ; un blaſphémateur, puiſqu'il calomniait les Dieux ; un traitre, puiſqu'il aſſerviſſait ſa Patrie à ſes propres opinions. Il y a deux ſortes de Loix ; les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. " Tu ne voleras ni ne tueras „ ton Prochain ; tu auras un ſoin reſpectueux „ de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont „ élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la fem- „ me de ton frere ; tu ne mentiras pas pour lui „ nuire ; tu l'aideras dans ſes beſoins, pour „ mériter d'en être ſecouru à ton tour : „ voilà les Loix que la nature a promulguées du fond des Iſles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni Orphée, ni Hermès, ni Minos, ni Lycurgue, ni Numa, n'avaient beſoin que Jupiter vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

CHAP. LIII.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands Charlatans dans la Place publique, je lui aurais crié : Arrête, ne compromets point ainsi la Divinité; tu veux me tromper, si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous savons tous; tu veux sans doute la faire servir à quelqu'autre usage; tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation : je te défere au Peuple comme un tyran qui blaspheme.

Les autres Loix sont les politiques : Loix purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établissent des Ephores, tantôt des Consuls, des Comices par centuries, ou des Comices par tributs, un Aréopage ou un Sénat, l'Aristocratie, la Démocratie ou la Monarchie. Ce serait bien mal connaître le cœur humain, de soupçonner qu'il soit possible qu'un Législateur profane eût jamais établi une seule de ces Loix politiques au nom des Dieux, que dans la vue de son intérêt. On ne trompe ainsi les hommes que pour son profit.

Mais tous les Législateurs profanes ont-ils été des frippons, dignes du dernier supplice? Non : de même qu'aujourd'hui dans les assemblées des Magistrats, il se trouve toujours des ames

CHAP. LIII.

droites & élevées qui propoſent des choſes utiles à la Société, ſans ſe vanter qu'elles lui ont été révélées; de même auſſi, parmi les Légiſlateurs, il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont inſtitué des Loix admirables, ſans les attribuer à Jupiter ou à Minerve. Tel fut le Sénat Romain qui donna des Loix à l'Europe, à la petite Aſie & à l'Afrique, ſans les tromper; & tel de nos jours a été Pierre-le-Grand, qui eût pu en impoſer à ſes Sujets plus facilement qu'Hermès aux Egyptiens, Minos aux Crétois, & Zamolxis aux anciens Scythes.

Le reſte manque. L'Editeur n'a rien oſé ajouter au Manuſcrit de l'Abbé Bazin. *S'il retrouve la ſuite, il en fera part aux Amateurs de l'Hiſtoire.*

FIN.

Fc

111040

S'

AB 111040

X2407260

Fc 2793 a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-22736/fragment/page=0320

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE,

Par feu Mr. l'Abbé BAZIN.

A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION.

M. DCC. LXV.

Farbkarte #13
B.I.G.
Inches
Centimetres
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-22736/fragment/page=0321